This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CONTES ET NOUVELLES DE BOCACE, FLORENTIN.

Traduction libre, accommodée au goût de ce temps.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

Chez P. GOSSE & J. NEAULME.

M. DCCXXXIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

L*A nouvelle traduction Françoise du Décameron de Bocace est si connuë & si estimée, s'il faut en juger par le prompt débit qui s'est fait de la premiere Edition, qu'on se dispenseroit de rien dire de la seconde si l'on ne jugeoit nécessaire d'avertir le public, que pour répondre à sa louable avidité on a pris tous les soins imaginables de faire paroître celle-ci avec tous les avantages & les agrémens qu'on pouvoit lui donner. On a déchargé la traduction de plusieurs négligences; fautes inévitables dans un ouvrage comme celui où tout doit être si naturel, si concis, & si naïf, que ce seroit une merveille*

si l'on avoit d'abord rencontré juste, & on n'a rien épargné pour la rendre beaucoup plus recommandable que les précédentes, & l'on ose dire qu'on croit y avoir réüssi.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

BOCACE est un Auteur si celebre dans la république des Lettres, & son Decameron a eu une approbation si générale, qu'on a cru obliger le public d'en faire une nouvelle traduction. S'il n'avoit été question que de traduire litteralement, on l'auroit fait avec assez de facilité. La construction est naturelle; & quoi qu'il y ait du moins 350. ans que ce livre est écrit; les Italiens n'ont encore rien produit qui en approche, pour la beauté & la pureté de la diction. Il y a assurément dans cet ouvrage des graces particulieres, que des Auteurs fameux de ce tems ont heureusement amplifiées, & dont ils ont fait la décoration, pour ne pas dire le plan de leurs pieces les plus applaudies: Mais comme ce sont des graces enveloppées dans un assez grand nombre de paroles, & que 350. ans apportent bien du changement dans les goûts, il a fallu les développer, les habiller à nos manieres, abreger, éviter les redites, & changer même assez souvent non seulement des periodes entieres, mais même le plan général de l'ouvrage. On a eu principalement en vûë d'être court, & de ne prendre que l'essentiel de la Nouvelle. C'est pour cela

qu'on a fort abregé le discours qui précede la premiere Nouvelle, & qu'on pourroit appeller Préface; & que pour éviter les préambules qui sont à la tête de chaque Conte, on a jugé à propos de ne point nommer les interlocuteurs, & de retrancher la distinction des journées. Si l'on a bien ou mal réussi, c'est dequoi les Lecteurs jugeront, sans qu'il soit nécessaire de les prevenir ici. On se contentera de dire, que comme l'agrément de ces sortes de choses consiste principalement dans la beauté de la narration, on s'est donné une entiere liberté, & on a tâché de prendre le tour le plus naturel qu'il a été possible, & le plus conforme au goût du siecle. On y trouvera des naïvetez qui se feront sentir aux connoisseurs, & presque partout un grand feu d'imagination. Ce sont des avantures perpetuelles qui surprennent agréablement, & qui font admirer la fécondité de l'Auteur.

Quand on a trouvé des endroits trop libres, on a pris un soin tout particulier de ménager les expressions, & d'envelopper les choses de maniere, que le beau sexe puisse en rire sans rougir. On auroit souhaité de les mettre à l'épreuve de la pudeur la plus délicate, si cela avoit pû se faire sans affoiblir le Conte: Mais quoiqu'il ait fallu se conformer à la matiere, on a pourtant gardé des bornes. Cependant on ose esperer qu'on n'aura pas sujet de se plaindre qu'on ait gâté quelque chose par une circonspection trop scrupuleuse.

Les Monasteres reviennent souvent sur la scene, & les Moines y paroissent avec assez de désavantage: Mais chacun sçait que leurs mœurs étoient alors bien corrompuës; & ceux qui connoissent ces

Digitized by Google

tems-là, trouveront que l'Auteur a beaucoup épargné les personnes Religieuses. Au reste comme ce qu'il dit, ne retombe que sur les vicieux, ce qu'il y a aujourd'hui de sage dans ce grand corps, n'aura garde de le prendre pour son compte; & ceux qui seront du caractere de Frere Oignon & de quelques autres, tâcheront peut-être de se réformer par la salutaire honte qu'ils auront de voir publier des déreglemens dont ils se sentiront coupables.

Comme les oreilles n'ont jamais été plus chastes qu'elles le sont aujourd'hui, quoique le cœur n'ait peut-être jamais été moins pur; & que cet ouvrage n'ait pas plus de privilege qu'un autre, on ne manquera pas de dire, qu'il est licentieux, & que la lecture en est dangereuse.

On répond à cela premierement, qu'un Auteur ne doit pas avoir moins de liberté qu'un peintre. Celui-ci peut peindre une beauté nuë, & une beauté habillée, sans que personne s'en formalise, & l'on trouve mauvais que l'autre raconte des avantures où la modestie n'est pas égale. Le premier distingue les corps par des traits differens, & l'autre fait connoître les esprits par leurs differens caracteres.

On peut dire en second lieu, que les plus excellentes choses deviennent mauvaises quand on en abuse, & qu'il n'y a rien de bon pour ceux qui ont l'esprit malin & le cœur gâté. Le vin est bon de sa nature; cependant il est mauvais pour ceux qui ont une grosse fievre. Le feu est d'une nécessité absoluë & universelle: mais ne devient-il pas souvent nonobstant sa bonté, l'instrument de la fu-

Digitized by Google

reur & de l'injuſtice? On ſe ſert des armes pour défendre ſa vie, ſes biens & ſa liberté : mais ne s'en ſert-on pas auſſi pour ſaccager des Villes, & pour dépouiller tout un peuple des droits les plus naturels? Enfin comme les bons exemples ſont inutiles aux vicieux de profeſſion, les mauvais auſſi ne ſont pas capables de corrompre ceux qui ſont confirmez dans la pratique de la vertu. Au contraire il ſuffit ſouvent de voir le vice de près pour en concevoir de l'horreur: Et ce peuple avoit raiſon de faire voir tous les ans un Eſclave yvre à leurs enfans, pour leur inſpirer de l'averſion contre l'yvrognerie. Ceux donc qui liront cet ouvrage comme un ſimple amuſement, y trouveront de quoi ſe ſatisfaire autant qu'en aucun autre de cette nature. Ceux mêmes qui voudront le lire plus ſérieuſement, y trouveront de grands exemples de vertu à imiter : Mais il ſeroit difficile d'empêcher que ceux qui ont du penchant au libertinage, n'y trouvent auſſi dequoi l'entretenir, moins toutefois par la faute du livre, que par la dépravation de leur propre cœur.

On ne doit pas eſperer au reſte, que toutes les Nouvelles ſoient de la même force. Toutes les matieres ne peuvent pas également s'égayer: D'ailleurs l'eſprit ſe relâche quelquefois dans la compoſition d'un ouvrage de longue haleine, & il n'y a point de parterre ſi bien cultivé, où il ne ſe rencontre quelque mauvaiſe herbe parmi les fleurs dont il eſt émaillé.

Digitized by Google

CONTES ET NOUVELLES DE BOCACE, FLORENTIN.

PROLOGUE.

IL est de l'humanité de plaindre les affligez; & quoiqu'il n'y ait personne à qui la compassion ne soit bienséante, il est néanmoins vrai de dire qu'elle sied encore mieux à ceux qui en ont eu besoin, & qui en ont éprouvé les salutaires effets. Je suis du nombre de ces derniers. Il y a long-tems que j'aime une personne distinguée par son merite & par sa naissance, & peut-être même trop distinguée pour un homme comme moi. Les honnêtes gens qui veulent de l'ambition dans un jeune homme, me loueront d'avoir fait un si noble choix; cependant je n'en étois pas moins malheureux. A la verité la personne que j'aimois, n'é-

Digitized by Google

roit point cruelle ; mais j'aimois avec tant de passion & d'excez, que tout étoit en torture pour moi à la réserve de mon amour ; & pour tout dire en un mot, je crois que j'en serois mort si un de mes amis n'eût fait diversion à mon ennui en m'entretenant de choses agréables. Mais comme toutes choses ont leurs periodes, le tems fit sur mon amour ce que la raison n'avoit pû faire. J'aime à present comme il faut aimer pour avoir du plaisir. Ma guerison ne m'a point fait oublier mon Medecin, & il n'y a, je croi, que la mort qui puisse en venir à bout. Et comme la reconnoissance est la plus louable des vertus, & l'ingratitude le plus condamnable de tous les vices, mon dessein est, à present que je puis me dire libre, de donner en revanche quelques consolations, non à ceux qui m'en ont donné, & qui peut-être n'en ont pas besoin, mais à ceux à qui elles peuvent être nécessaires.

Les consolations ne sont jamais plus avantageuses & plus agréablement reçuës, que quand le besoin est grand : & quoique celles que j'ai à donner ne soient pas fort considerables, il me semble néanmoins par la raison que je viens de dire, que je ne saurois mieux les adresser qu'aux Dames. La honte & la timidité cachent souvent les sentimens de leur cœur. Leur amour est un feu d'autant plus violent qu'il est enseveli, & il n'y a que ceux qui l'ont éprouvé, qui puissent bien juger de cette violence. D'ailleurs comme elles ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes, & que des peres, des meres, des freres, des maris les tiennent enfermées dans le petit circuit d'une chambre, où elles sont dans l'i-

Digitized by Google

naction, voulant tantôt une chose, tantôt l'autre, il leur vient mille pensées qui ne sont pas toujours agréables : & s'il arrive que l'amour y ait quelque part, la contrainte les jette dans une mélancolie d'où elles ne peuvent sortir qu'à la faveur d'une agréable conversation.

De plus il faut demeurer d'accord, que les hommes ont & plus de force & plus de moyens pour soutenir les chagrins qui suivent l'amour. Ils ont la liberté de se plaindre, & c'est déja un grand soulagement : ils peuvent se promener, aller à la chasse, & faire plusieurs autres exercices, qui font diversion à leur chagrin, & les en guerissent ou en tout ou en partie, sinon pour toujours, au moins pour quelque tems. Pour réparer donc la faute de la destinée, je me propose de conter des Nouvelles en faveur de celles qui aiment ; car pour les autres il ne leur faut que l'aiguille ou le fuseau. On trouvera dans ces Nouvelles plusieurs avantures galantes tant anciennes que modernes. Les Dames qui les liront, y trouveront du plaisir & de l'utilité, & verront par ces exemples ce qu'il faut éviter & ce qu'il faut suivre. Si cela arrive, j'en aurai l'obligation à l'amour, qui en me délivrant de ses chaines m'a mis en état de faire quelque chose qui puisse plaire au beau sexe.

Digitized by Google

PREFACE.

L'An mil trois cens quarante-huit la ville de Florence fut affligée de la plus terrible peste dont on ait entendu parler depuis. Elle fut de longue durée, nonobstant les soins qu'on prit à faire nétoïer la ville de plusieurs immondices. Il ne falloit pour s'infecter que parler aux malades, ou toucher seulement leurs habits. Cette contagion se communiquoit non seulement aux hommes, mais aussi aux bêtes. Deux pourceaux ayant remué avec le groin & pris avec les dents les draps d'un mort, qui avoient été jettez dans la ruë, n'eurent pas plutôt fait deux ou trois tours, qu'ils tombérent morts sur la place. Il mouroit une infinité de gens, & les vivans étoient si épouvantez, que chacun pensoit à se sauver, sans se mettre autrement en peine de ses parens & amis malades & mourans. Les uns pour se garantir de cette contagion generale se retiroient par bandes dans des maisons particulieres, où il n'étoit permis de parler ni de morts ni de malades, & où l'on ne songeoit qu'à vivre frugalement, mais pourtant délicieusement. D'autres croyoient se sauver à force de boire des meilleurs vins qu'ils pouvoient trouver. D'autres croyant que le meilleur remede contre un mal si dangereux étoit la fuite, se retiroient à la campagne, comme si la colere de Dieu n'eût dû se faire sentir qu'à ceux qui étoient renfermez dans l'enceinte de la ville. D'autres enfin

avoient recours à la priere & à l'humiliation, comme au remede ſouverain.

Florence étoit preſque dépeuplée, & l'on compte qu'entre les mois de Mars & de Juillet il y mourut plus de cent mille perſonnes.

Comme la pieté n'eſt jamais plus ardente, que lorſque le peril eſt preſſant, des Dames jeunes & bien faites ſe rencontrérent un matin en habit de deuil à l'Egliſe de ſainte Marie, où elles avoient deſſein de faire leurs dévotions. Elles étoient ou parentes, ou amies, ou voiſines. La plus vieille n'avoit pas plus de vingt-huit ans, & la plus jeune pas moins de dix-huit. Le ſervice étant achevé, elles s'abordérent, ſe retirérent dans un coin, & ayant fait un petit cercle, elles commencérent à s'entretenir des malheurs du tems. La plus âgée repréſenta à ſes compagnes, que le plus ancien & le plus juſte de tous les principes naturels étoit la conſervation de ſoi-même; que les actions les plus criminelles en elles-mêmes devenoient legitimes, quand elles étoient faites pour la conſervation de la vie; qu'à juger du cœur des autres par le ſien, elle avoit lieu de conclure qu'elles n'avoient pas moins de peur qu'elle; & que cela étant, elle ne pouvoit pas concevoir pourquoi elles ne ſe mettoient point en devoir de chercher les moyens de ſe mettre à couvert du mal que chacune avoit à craindre. Qu'eſt-il beſoin, ajouta-t-elle, que nous demeurions ici pour être témoins des morts qu'on enterre? On n'y void que des objets deſagréables. Pour moi, quand je retourne au logis, & que je n'y trouve que ma ſervante, je tremble de peur, & il me ſemble que je ne vois de toutes parts que l'ombre de ceux qui ſont morts,

Personne n'a mieux où se refugier que nous ; & cependant nous sommes presque les seules à nous retirer. Que faisons-nous ici ? D'où vient que nous ne songeons point à notre salut ? Notre vie est-elle moins précieuse que celle des autres ? Où nous imaginons-nous que la nôtre est privilégiée, & que la mort n'oseroit l'attaquer ; Nous sommes dans l'erreur, si nous avons cette pensée. La mort ne respecte personne. Retirons-nous. Nous ne ferons que ce que tant d'autres ont fait avant nous. Nous avons toutes quantité de maisons de campagne : Allons y demeurer, & y prenons tous les divertissemens que la raison & la bienséance nous permettront. Les plaisirs de la campagne sont charmans. On y entend chanter les oiseaux, & on y void les montagnes & les plaines enrichies d'une agréable verdure. Les campagnes toutes couvertes de bleds, forment des ondes aussi-bien que la mer. La varieté des arbres réjoüit, l'air y est plus frais qu'ici, & toutes les choses necessaires à la vie y sont en plus grande abondance. D'ailleurs nous n'abandonnons ici personne : nous pouvons dire au contraire que nos maris, nos parens & nos amis mourans ou fuïans la mort, nous ont abandonnées. Nous ne risquons donc rien en prenant le parti de la retraite ; & nous risquons beaucoup si nous ne le prenons pas. Ainsi je suis d'avis que prenant nos servantes & tout ce qui nous est necessaire, nous allions aujourd'hui en un lieu & demain en un autre, prendre tous les divertissemens de la saison, jusques à ce que nous voyons quel train prendront les calamitez publiques.

Ce discours reçut une approbation generale, & l'on commençoit déja à déliberer sur les moyens de profiter dès le soir même du conseil qui avoit été donné, lorsqu'une des autres representa, qu'encore qu'il n'y eût rien que de raisonnable dans la proposition qui venoit d'être faite, il falloit mieux prendre ses mesures avant que de se mettre en devoir de l'executer. Que ferons-nous, dit-elle, à la campagne seules & sans hommes ? Nous sommes femmes, & par conséquent foibles, fâcheuses, soupçoneuses, craintives, & sans courage. Ainsi n'ayant d'autre conduite que la nôtre, il est à craindre que notre societé ne soit pas de longue durée ; & partant songeons-y bien avant que de commencer.

Ce second avis ne fut pas moins bien goûté que le premier. Toute la troupe convenoit que sans hommes les femmes n'ont point de divertissemens parfaits, & ne peuvent rien faire comme il faut. Mais où trouver des hommes, disoit-on ? La plûpart des nôtres sont morts, & ceux qui vivent encore, courent par ci par là, sans que nous sçachions précisément où : & de prendre des étrangers quelle apparence ! Toutes étoient d'avis qu'il falloit avoir soin de sa santé, & même se donner tout le plaisir possible, mais qu'il falloit trouver moyen de le faire sans scandale & sans repentance dans la suite.

Pendant que cela se disoit, elles virent entrer trois Cavaliers, qui nonobstant le mauvais tems, la perte de leurs amis ou de leurs parens, & la peur qu'ils pouvoient avoir pour eux-mêmes, ne laissoient pas de songer aux affaires de l'amour. Ils étoient tous trois honnêtes & bien faits, & pour se consoler des mauvais tems, ils étoient sortis dans l'esperance de

rencontrer leurs maîtresses, qui étoient peut-être du nombre de celles dont on vient de parler.

Les Dames n'eurent pas plutôt apperçu les trois Cavaliers, qu'une d'elles commença de se feliciter, & dit à ses compagnes que la fortune favorisoit leur dessein, puisqu'elle leur envoyoit à point nommé ce qu'il leur falloit pour l'executer. Il y en eut une plus scrupuleuse que les autres qui allegua le qu'en dira-t-on, disant que ces Cavaliers aimoient trois de leurs compagnes, & que s'ils étoient reçûs dans leur societé, il étoit à craindre qu'on n'en glosât. Il fut conclu unanimement que cette raison n'étoit pas valable, qu'il suffisoit de vivre honnêtement, & de n'avoir rien à se reprocher, & que du reste Dieu protegeroit leur innocence. Les Cavaliers furent appellez, & les Dames leur proposérent de les accompagner dans leur voyage. Ils crurent d'abord qu'elles vouloient rire; mais voyant qu'il n'y avoit point de raillerie, & qu'elles parloient sérieusement, ils acceptérent le parti, donnérent les ordres necessaires, & partirent le lendemain à la pointe du jour.

Leur premiere traite ne fut qu'à une lieuë de la ville. C'étoit une hauteur qui de tous les côtez n'étoit pas éloignée du grand chemin, enrichie de quantité d'arbrisseaux, & d'une verdure dont les yeux étoient charmez. Sur cette éminence étoit un palais embelli par l'art & par la nature de tout ce qu'on peut souhaiter. Tout ce qu'il falloit pour passer agréablement & commodément la vie, y étoit en abondance, & il étoit de plus dans la propreté où il devoit être pour recevoir si bonne compagnie. Cette illustre troupe ne fût pas plutôt assise, que

le plus jeune & le plus enjoué des trois Cavaliers commença la conversation & dit : Notre bon sens, Mesdames, plus que notre prudence nous a conduits ici. Je ne sçai ce que vous avez dessein de faire de vos soucis : pour les miens, je les ai laissez en sortant à la porte de la ville ; ainsi déterminez-vous à passer le tems à rire & à vous divertir, sinon permettez-moi d'aller reprendre mes soucis, & de m'en retourner à Florence.

On ne peut pas mieux parler, répondit une des Déesses en souriant. Il faut se réjoüir, puisque ce n'est que pour chasser la tristesse que nous avons quitté la ville. Mais comme il n'y a point de société qui puisse subsister sans ordre, je serois d'avis, ajouta-t-elle, qu'on fît des reglemens ausquels tout le monde fût obligé de se soumettre, & sur tout qu'on défendît sous de rigoureuses peines, d'apporter à la compagnie rien de desagréable.

Ce conseil ayant été generalement approuvé les reglemens furent faits ; & le dîné étant servi on se mit à table. La dance & les instrumens succedérent à la bonne chere, ensuite on relut les reglemens, & la plus jeune des Dames representa qu'on avoit oublié de défendre le jeu : elle allegua pour raison, qu'il chagrinoit souvent les uns, sans divertir beaucoup les autres, & que les spectateurs languissoient la plupart du tems, & ne faisoient que bâiller. Si vous m'en croyez, ajouta-t-elle, tout se passera en conversations & à faire des Contes. Tout le monde s'y divertit, non seulement celui qui parle, mais aussi ceux qui écoutent. Après donc qu'il eut été conclu qu'il n'y avoit pas de meilleur divertissement, que de conter des Nouvelles, on commença comme vous allez voir.

Digitized by Google

NOUVELLE I.

Chapelet du Prat trompa un Religieux par une fausse confession, & quoiqu'il eût très-mal vécu durant sa vie, il passa pour un Saint après sa mort & fut appellé Saint Chapelet.

UN grand Cardinal disoit autrefois sur la canonisation de certains Saints, *que la sainteté de ces Saints-là le faisoit douter de la sainteté des autres.* En effet il n'est rien de plus équivoque que le cœur humain. Il n'y a que Dieu seul qui puisse en connoître les profondeurs. L'hipocrisie sçait si bien revêtir les dehors de la veritable pieté, que le plus méchant de tous les hommes quand il veut se contrefaire, peut tromper les yeux les plus éclairez, comme il paroîtra par la Nouvelle que je vais conter.

Il y avoit autrefois en France un nommé François Musciat, qui après avoir gagné de grands biens par le moyen du commerce, s'ennuya d'être marchand, & se mit en tête de suivre la Cour, où il dépensa en peu de tems la plus grande partie de son bien. Il arriva alors que le Pape Boniface ayant fait venir en Toscane Charles Sanstere, frere du Roi de France; Musciat qui selon l'ordinaire des Courtisans avoit toujours de magnifiques esperances, eut ordre d'y accompagner ce Prince. Les affaires domestiques de Musciat étoient deja fort en désordre, & sentant qu'il lui faudroit beaucoup de

Digitized by Google

tems pour y apporter les remedes néceſſaires, il crut y avoir ſuffiſamment pourvû en les mettant entre les mains de pluſieurs perſonnes. Une choſe l'embarraſſoit, c'eſt les créances qu'il avoit ſur pluſieurs Bourguignons. Il ſçavoit que les Bourguignons étoient gens de mauvaiſe compoſition, chicaneurs, brouillons, calomniateurs, & ſans foi, ſi bien qu'il ne ſçavoit à qui confier ſes affaires de Bourgogne. Il lui falloit un homme plus méchant que les Bourguignons mêmes; mais où le prendre? Après y avoir long-tems rêvé, il ſe ſouvint d'un certain Chapelet du Prat qui venoit ſouvent chez lui à Paris.

Chapelét étoit un ſi galant homme, qu'étant Notaire de ſa profeſſion, & Notaire peu employé, il eût été bien fâché qu'un acte eût paſſé par ſes mains & n'être pas jugé faux. Bref il faiſoit plus volontiers pour rien un faux contrat, qu'il n'en eût fait un veritable pour une bonne récompenſe. Avoit-on beſoin d'un faux témoin, on pouvoit à coup sûr s'adreſſer à lui. On étoit alors fort religieux en France pour les ſermens, lui ne faiſoit aucun ſcrupule du parjure, & il gagnoit toujours ſon procez quand on s'en rapportoit à ſa bonne foi. Son plaiſir étoit de mettre aux mains les parens & les amis, & plus il faiſoit de mal, plus il avoit de joie. L'employoit-on pour aſſaſſiner quelqu'un, il n'avoit rien à refuſer. Il juroit & blaſphemoit pour la moindre choſe Dieu & les Saints, violant & emporté autant qu'on le peut dire. Il n'alloit jamais à l'Egliſe, & parloit des Sacremens avec une impieté horrible; mais pour le cabaret & autres maiſons

de débauche c'étoit son séjour le plus ordinaire. Il haïssoit les femmes, & aimoit le contraire plus qu'aucun autre scelerat. D'ailleurs larron, gourmand, yvrogne, joueur, filou, & en un mot le plus méchant homme qui fut jamais. Tout le monde se plaignoit de ses fredaines; mais tout le monde les souffroit, parce que Musciat qui le protegeoit, étoit en estime & en faveur.

Musciat donc connoissant Chapelet, crut avoir trouvé l'homme qu'il lui falloit. Il le fait appeller, & lui dit qu'étant obligé de faire un long voyage, & ayant des affaires en Bourgogne, il ne voyoit personne plus capable en toute maniere de les faire que lui. Tu n'es pas à present fort occupé, lui dit-il, ainsi si tu veux accepter le parti, je te ferai avoir des lettres de recommendation de la Cour, & te donnerai une portion raisonnable de ce que tu pourras tirer. Chapelet qui ne faisoit rien, & qui n'étoit pas fort accommodé, considerant que Musciat son protecteur s'en alloit, sans se mettre autrement en peine de lui, & que la nécessité le talonnoit, répondit qu'il le feroit volontiers. On convint des conditions, Musciat donna procuration expresse, & fit avoir de la Cour les recommendations promises; ensuite il partit pour Italie, & Chapelet pour Dijon, où il n'étoit connu de personne.

Il fit contre son ordinaire les premieres fonctions de sa négociation avec douceur & honnêteté, comme s'il n'eut voulu se faire connoître qu'à la fin. Il logea chez deux Florentins, freres, qui prêtoient à usure, & qui le reçûrent fort honnêtement à la consideration de Musciat. Il arriva qu'étant tom-

bé malade, les deux freres firent venir les Medecins, lui donnerent des gens pour le servir, & n'épargnerent rien de tout ce qui lui fut nécessaire; Mais tout cela fut inutile; car cet homme dont toute la vie avoit été fort dereglée, alloit tous les jours de mal en pis, & les Medecins en parloient comme d'un homme dont ils n'esperoient rien.

Les deux freres qui ne voyoient là rien d'avantageux pour eux, & ne sçavoient ce qu'ils devoient faire, entrerent un jour dans une chambre assez proche de celle où étoit Chapelet. Que faire de cet homme, se disoient-ils l'un à l'autre? De l'envoyer ainsi malade, il y auroit de l'imprudence & de la cruauté. Que diroit-on de nous, de chasser brusquement de notre maison un homme mourant, qu'on nous a vû si bien recevoir, que nous avons fait servir & médicamenter avec tant de soin, & de le chasser sans qu'il paroisse qu'il nous en ait donné aucun juste sujet? Mais d'ailleurs il faut considerer, que si ce qu'on nous écrit de sa mauvaise vie est vrai, il ne voudra ni se confesser, ni recevoir aucuns des Sacremens; & mourant sans confession, où l'enterrer? il faudra comme un chien le mettre en terre profane. Mais supposé qu'il se confesse, ses pechez sont si horribles & en si grand nombre, qu'il n'y a ni Curé ni Religieux qui veuille lui donner l'absolution: & cela étant il faudra toujours ou l'exposer à la voirie, ou le jetter dans un fossé. En ce cas comme nous avons des ennemis, & qu'on desaprouve le commerce que nous faisons, on nous fera un crime de la mort de cet homme, & pour profiter de nos dépouilles, non seulement on nous pillera, mais on s'en prendra peut-être même à nos personnes.

Digitized by Google

Comme les malades ont souvent l'oreille fine, Chapelet entendit distinctement tout ce qu'ils avoient dit, & les ayant appellez leur dit, rassurez-vous, Messieurs, il ne vous arrivera aucun mal à cause de moi, quand même je mourrois comme vous avez dit: Mais je ferai en sorte que cela n'arrivera pas. J'ai tant fait d'outrages à Notre-Seigneur durant ma vie, que de lui en faire encore un en mourant il n'en sera ni pis ni mieux. Faites-moi venir seulement un saint Religieux, si tant est qu'il y en ait, & soyez en repos. Je ferai en sorte que tout ira bien & pour vous & pour moi.

Quoique les deux freres ne comptassent guére sur cette promesse, cependant comme il faut donner quelque chose au hazard, & sur tout quand on n'a pas de meilleur moyen, ils lui firent venir un vieux Cordelier, grand Maître en la sainte Ecriture, homme fort venerable, & de si sainte vie, que tout le monde avoit pour lui une veneration particuliere.

Le Religeux étant entré, s'assit au chevet du malade, & après lui avoir donné plusieurs consolations, il lui demanda s'il y avoit long-tems qu'il ne s'étoit confessé. Chapelet qui ne s'étoit jamais confessé, ne laissa pas de répondre: Je me suis toujours confessé une fois la semaine pour le moins, & même, mon Pere, quelquefois plus souvent. Il est vrai que depuis huit jours que je suis malade je n'ai pû me confesser, tant mon mal a été pressant. C'est bien fait mon fils, répondit le Moine, faites-en de même à l'avenir. Mais puisque vous vous êtez confessé si souvent, vous aurez peu de chose à me dire, & moi peu à vous demander.

Digitized by Google

Ne parlez pas ainsi, mon Reverend Pere, repliqua Chapelet, quoique je me confesse souvent, je ramene toutes les fois que je me confesse tous les pechez que je puis me souvenir d'avoir commis depuis ma naissance jusqu'à ma confession : ainsi je vous supplie, mon Reverend Pere, de me questionner par ordre, comme si je ne m'étois jamais confessé. N'ayez aucun égard à l'état languissant où je me trouve. J'aime mieux négliger mon corps que de courre risque de perdre mon ame que mon Sauveur a rachetée aux dépens de son sang. Le bon Pere fut ravi de ces paroles, & les regarda comme une preuve de la bonne conscience du patient.

Après avoir loué sa pieté, il commença par lui demander s'il n'avoit jamais offensé son Créateur avec les femmes. Je n'ose vous répondre sur cet article, mon Révérend Pere, répondit Chapelet en soupirant : je crains de pecher par vaine gloire. Non, mon fils, reprit le Cordelier, on ne peche jamais quand on dit la verité soit en se confessant ou autrement. Dites & ne craignez rien. Sur cette assûrance, ajoûta le penitent, je vous dirai donc, mon Révérend Pere, que je suis tel à cet égard que quand je sortis du ventre de ma mere. Dieu vous benisse, mon fils, repliqua le Moine. Votre action est d'autant plus méritoire, que vous avez eu plus de liberté, que nous n'en avons, de faire le contraire si vous eussiez voulu. Mais n'êtes-vous jamais tombé, continua le Moine, dans le peché de gourmandise? Souvent, mon Pere, repliqua le penitent en soupirant profondément. Outre les jeunes commandez par l'Eglise que les devots obser-

Digitized by Google

vent durant toute l'année, ma coutume est de jeûner au pain & à l'eau trois jours de la semaine pour le moins, & j'ai bû cette eau avec le même plaisir que les yvrognes boivent le vin, & surtout après la fatigue d'un pelerinage. J'ai même souhaité plusieurs fois des salades. J'ai quelquefois trouvé mon pain de meilleur goût, que ne devoit faire un homme qui jeûne par devotion comme je fais. Ces pechez, mon fils, repartit le Religieux, sont naturels & assez legers, & vous feriez mal de vous en allarmer plus qu'il ne faut. Quelque saint que soit un homme il mange de bon apetit après avoir jeûné, & boit de même après avoir travaillé. Ne me dites point cela pour me consoler, ajouta le patient; Vous sçavez que je n'ignore pas qu'on doit faire nettement & sans répugnance tout ce qu'on fait pour Dieu, ou qu'autrement on peche. Il est bon que vous le preniez ainsi, dit alors le Cordelier, & je suis bien content de la pureté & de la délicatesse de votre conscience: Mais dites-moi encore, je vous prie, n'avez-vous jamais fait de peché d'avarice? n'avez-vous point exigé ce qui n'étoit pas raisonnable, & n'avez-vous point retenu du bien d'autrui ce que vous ne deviez point retenir? Vous avez cette pensée, mon Pere, répondit Chapelet, parce que vous me voyez logé chez des Usuriers; mais je ne fais rien avec eux, & je n'y suis venu que pour les exhorter à quitter un metier si dangereux, & je croi que j'en ferois venu à bout, si Dieu ne m'avoit pas envoyé cette maladie. Je dois vous dire que mon pere m'ayant laissé beaucoup de bien, j'en donnai la plus grande partie à Dieu; & puis pour subsister & pour secourir les

pauvres de Christ, je me mis à faire un petit commerce. A la verité j'ai souhaité de gagner, mais j'ai toujours donné aux pauvres la moitié de mon gain, & l'autre moitié a été pour mes besoins, en quoi Dieu m'a tellement beni, que mes affaires ont toujours été de bien en mieux. C'est fort bien fait, reprit le Confesseur, mais combien de fois vous êtes-vous mis en colere? Souvent à la verité, repliqua le penitent, Mais l'apparence de s'en empêcher voyant la corruption des hommes, qui violent les commandemens de Dieu, & ne craignent point ses jugemens. J'ai souvent dit en moi-même, j'aimerois mieux être mort, que de voir les jeunes gens courre après les vanitez, jurer & se parjurer, n'aller jamais à l'Eglise, & souvent au cabaret, & préferer en un mot les voyes du monde à celles de Dieu. Cette colere est louable, répondit le Religieux, & je n'ai point sur cela de pénitence à vous imposer. Mais, mon fils, la passion ne vous a-t-elle jamais poussé à tuer quelqu'un, à dire quelque chose de malhonnête, ou à faire injure à quelqu'un? Vous, mon Pere, qui me paroissez un homme de Dieu, comment pouvez-vous parler ainsi? croyez-vous que Dieu m'eût si long-tems laissé sur la terre, si j'avois eu la moindre pensée de faire un des crimes dont vous avez parlé? c'est à des voleurs & à des scelerats à vivre de cette maniere; gens que je n'ai jamais vûs sans prier Dieu pour leur conversion. Dieu vous benisse, mon fils, dit encore le bon Pere; mais au reste n'avez-vous jamais faux temoigné contre personne, médit de personne, ou enlevé à quelqu'un ce qui lui appartenoit. Oui, mon Révérend Pere, repliqua le penitent

Digitized by Google

j'ai dit du mal d'autrui. J'avois autrefois un voisin qui avoit le plus grand tort du monde, & qui ne faisoit que battre sa femme. J'avois tant de pitié de cette pauvre femme, qui étoit battuë toutes les fois que son mari avoit trop bû, que j'en parlai mal à ses parens. Mais, mon fils, reprit le Cordelier, vous avez été Marchand. N'avez-vous point trompé quelqu'un, comme font ordinairement ces Messieurs-là? J'en ai trompé un, mon Révérend Pere, mais je ne sçai qui il est. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un homme, à qui j'avois vendu du drap à credit, m'en ayant un jour apporté l'argent, je le mis sans compter dans une bourse. Je le comptai un mois après, & trouvai quatre deniers de trop. Mais n'ayant plus vû l'homme pour lui faire restitution, je fis une aumône des quatre deniers après les avoir gardez près d'un an. Cela est peu de chose, dit le Pere, & vous fîtes fort bien mon fils, d'en disposer de cette maniere. Le bon Religieux fit plusieurs autres questions à son penitent, qui répondit à toutes à peu près sur le même pied. Il étoit déja prêt à lui donner l'absolution, quand Chapelet lui dit, j'ai fait encore un peché que je ne vous ai pas dit. Je viens de me souvenir que je fis nettoyer la maison un jour de fête & que je n'eus pas pour le saint Dimanche le respect que je devois. C'est peu de chose, mon fils, dit le Confesseur. Ne dites pas cela, mon Pere, repliqua le penitent. Le Dimanche est un jour qui doit être veneré, parce que ce fut ce jour là que le Seigneur ressuscita. N'avez-vous fait que cela, mon fils, reprit le Cordelier? Je crachai il y a quelque
tems

Digitized by Google

tems sans y penser dans l'Eglise de Dieu. Ce n'est pas une chose dont il faille se confesser, mon fils, repliqua le bon Religieux en souriant. Nous mêmes y crachons tous les jours. Vous faites fort mal, reprit le penitent, car il n'y a rien qu'on doive tenir si net que le temple de Dieu où nous offrons nos sacrifices. Bref il lui dit en peu de tems plusieurs choses de la même nature, & comme il soupiroit & pleuroit quand il vouloit, il se mit enfin à pleurer & à gémir. Qu'avez-vous, mon fils, lui dit alors le Pere? Il y a encore un peché, répondit Chapelet, dont je ne me suis jamais confessé, tant j'ai honte de le dire. Je ne m'en souviens jamais sans douleur, & je croi que Dieu ne me le pardonnera jamais. A quoi songez-vous, mon fils, de parler comme vous faites, repartit le Confesseur? Si vous étiez chargé de tous les pechez que les hommes ont commis & doivent commettre tant que le monde durera, la bonté & la misericorde de Dieu sont si grandes, que vous en confessant & vous en repentant comme je vois que vous faites, ils vous seroient pardonnez. Dites donc hardiment ce que vous avez sur le cœur. Helas! mon Pere, répondit alors Chapelet toujours pleurant, mon peché est si grand, qu'à peine puis-je en esperer le pardon, à moins que vous ne m'aidiez à flechir Dieu par vos prieres. Cependant Chapelet pleuroit toujours & ne disoit rien; & comme le Religieux continuoit à l'exhorter de décharger sa conscience, après bien des façons, il fit un profond soupir, & dit. Puisque vous me promettez de prier Dieu pour moi, je m'en vais donc vous le dire. Je maudis ma mere étant encore enfant. Cela dit, il re-

commença ses doleances. Croyez-vous, mon fils, que ce soit un si grand peché, lui répondit le Pere? Les hommes blasphêment Dieu tous les jours, & il leur fait grace quand ils s'en repentent. Ne doutez point qu'il ne vous pardonne ce peché. Essuyez vos larmes, consolez-vous, mon fils, & soyez persuadé, que quand vous auriez été un des Boureaux de Jesus-Christ, ce peché vous seroit pardonné ayant la repentance que je vous vois. Que dites-vous, mon Pere, reprit le pénitent? Maudire ma bonne mere qui m'a porté neuf mois dans son sein, & depuis au col plus de cent fois, c'est un peché si grand, que je suis perdu si vos prieres ne me sauvent.

Le Religieux voyant que son penitent n'avoit plus rien à dire, le benit & lui donna l'absolution: & comme il ne doutoit aucunement que ce qu'il avoit dit, ne fût vrai, il le croyoit le plus saint de tous les hommes. Et qui auroit pû en douter voyant un mourant parler ainsi? Vous serez bientôt gueri, mon fils, lui dit-il, moyennant l'assistance de Dieu: mais s'il arrivoit que Dieu voulût reprendre votre ame sainte & bien disposée, ne voulez-vous pas bien que votre corps soit inhumé dans notre Convent; Je serois fâché qu'il le fût ailleur, mon Reverend Pere, répondit le patient, puisque vous m'avez promis de prier Dieu pour moi, & que j'ai d'ailleurs toujours eu une dévotion particuliere pour votre Ordre. Tout ce que je vous demande est, qu'aussi-tôt que vous serez arrivé au Convent, vous me fassiez apporter le Corps de Notre-Seigneur que vous avez consacré ce matin. Je m'en reconnois indigne, mais avec votre

permission mon dessein est de le recevoir, & ensuite la sainte Onction. Si j'ai vecu comme pecheur, je veux au moins mourir en Chrétien. Le saint homme loüa son zele, & l'assûra qu'il feroit ce qu'il souhaitoit: A quoi aussi il ne manqua pas.

Les deux freres qui craignoient fort que Chapelet ne les trompât, s'étoient postez le plus près qu'ils avoient pû. Ils pensérent vingt fois éclater d'entendre ce que le malade disoit au Pere; mais revenant ensuite à eux-mêmes: quel homme est ceci, disoient-ils, que ni l'âge, ni la maladie, ni la crainte de la mort, ni les frayeurs des jugemens de Dieu devant le trône duquel il est prêt à comparoître, ne sont pas capables de l'empêcher de mourir comme il a vécu? Cependant voyant que Chapelet seroit enterré, ils ne se mirent guére en peine du reste. Après avoir reçû tous les Sacremens, il mourut dès le jour même vers le soir.

Les aprêts de son enterrement étant faits, on fit avertir les Cordeliers, qui vinrent le soir prier pour le mort selon la coutume, & le lendemain il fut inhumé en grande ceremonie. Le Religieux qui l'avoit confessé ayant appris qu'il étoit mort, alla trouver le Prieur du Convent, fit assembler le Chapitre, & informa la société de la sainteté de Chapelet, loüa sa confession, & représenta qu'esperant que Dieu opereroit par lui plusieurs miracles, il croyoit qu'on devoit recevoir ce corps avec beaucoup de reverence & de dévotion. A quoi consentirent le Prieur & les autres Religieux. La nuit étant venuë, ils s'en allérent tous où étoit le mort, & dirent de grandes & solemnelles Vigiles. Le lendemain vêtus d'Aubes & de leurs grandes Chapes,

le livre à la main, precedez de la Croix, ils revinrent chantans, & emportérent ce bienheureux corps à leur Eglise avec beaucoup de solemnité, suivis de presque tous les habitans de la ville de l'un & de l'autre sexe.

Ce corps ne fut pas plutôt à l'Eglise, que le Pere qui l'avoit confessé, monta en chaire pour faire son Oraison funebre. Il dit des merveilles du mort, de sa vie, de ses jeûnes, de sa chasteté, de sa simplicité, de son innocence, & de sa sainteté. Il n'oublia pas ce qu'il lui avoit dit comme son plus grand peché, & la peine qu'il avoit euë à lui persuader que Dieu pût le lui pardonner. Il prit occasion de là de censurer ses auditeurs, qui pour la moindre chose blasphêmoient Dieu, sa Mere, & tous les Saints de la Cour celeste. Il s'étendit encore beaucoup sur sa fidelité & sur sa probité, & enfin il en dit tant, & persuada si bien ses auditeurs, qu'à peine attendirent-ils que le service fût achevé pour aller lui rendre les honneurs divins. Chacun s'empressoit à lui baiser les pieds & les mains. Ses habits furent incontinent déchirez, & ceux qui pouvoient en avoir un petit morceau, s'estimoient bienheureux. Chacun vouloit le voir, & pour cet effet il demeura exposé tout ce jour-là. La nuit suivante il fut enterré dans un tombeau de marbre. Le lendemain il y eut une grande affluence de peuple qui venoit l'adorer & lui porter des cierges, se vouer à lui, & attacher des chandelles de cire selon le vœu qu'on avoit fait. La renommée de sa sainteté alla si loin, qu'il n'y avoit presque point d'affligé, qui voulut se vouer à autre Saint, qu'à Saint Chapelet. On soutenoit que Notre Seigneur

Digitized by Google

avoit fait & faisoit tous les jours plusieurs miracles en faveur de ceux qui se vouoient devotement à lui.

Ainsi Chapelet du Prat, le plus méchant homme qui fût jamais, fut regardé après sa mort comme un grand Saint.

NOUVELLE II.

Un Juif à la sollicitation d'un de ses amis s'en alla de Paris à Rome, & choqué de la corruption des Ecclesiastiques il retourna à Paris, & se fit Chrétien.

ON m'a dit autrefois qu'il y avoit à Paris un riche Marchand de draps de soye nommé Jeannot de Chevigni, homme sincere, bon, & droit, & intime ami d'un riche Juif nommé Abraham, aussi Marchand, & homme de grande probité. Jeannot connoissant les bonnes qualitez de ce Juif, étoit fâché qu'un si honnête homme fût damné. Il le pria de renoncer aux erreurs du Judaïsme, & d'embrasser la vérité Chretienne, qui toute bonne & toute sainte prosperoit & augmentoit tous les jours, au lieu que la sienne diminuoit à vûë d'œil. Le Juif répondit, qu'il ne croyoit aucune Religion si sainte & si bonne que la Judaïque ; qu'y étant né il vouloit y vivre & y mourir, & que rien n'étoit capable de le détourner d'une telle résolution. Jeannot ne laissa pas pour cela de le solliciter, & de lui representer à la ma-

chande, combien la Religion Chretienne valoit mieux que la Juive. Quoique le Juif fût un grand maître en sa Loi, neanmoins l'amitié qu'il avoit pour son ami, ou plus vraisemblablement les paroles que l'esprit de Dieu inspiroit à un convertisseur peu éclairé, frapperent tellement le Juif, qu'encore qu'il demeurât toujours opiniâtre, il commença à trouver goût aux remontrances de Jeannot. Les sollicitations & les refus allant toujours leur train. Le Juif enfin vaincu par les instances continuelles de son ami, lui dit un jour: Vous voulez donc, Jeannot, que je me fasse Chretien. J'y consens à condition que j'irai premierement à Rome, pour y voir celui que vous appellez le Vicaire General de Dieu en terre, pour y étudier ses mœurs & celles des Cardinaux. Si par eux & par ce que vous me dites, je puis me convaincre que votre Religion soit meilleure que la mienne, comme vous avez voulu me le persuader, je ferai ce que vous voulez; sinon je demeurerai Juif.

Jeannot entendant cela, fut dans un chagrin extrême, & dit en soi-même: Je croyois avoir converti cet homme; mais je sens bien que je me suis donné des peines inutiles. S'il va à Rome, & qu'il voye la dépravation des gens d'Eglise, bien loin de se faire Chretien, il deviendra plus Juif que jamais. Epargnez-vous, mon ami, lui dit-il, la peine & la dépense de ce voyage. Il y a tout à craindre par mer & par terre pour un homme riche comme vous. Croyez vous de ne pas trouver ici quelqu'un qui vous baptise? S'il vous reste des doutes au sujet de la foi Chrétienne, où trouverez-vous des Docteurs plus éclairez qu'à Paris? Ainsi

je trouve que ce voyage n'est d'aucune nécessité. Comptez que les Prélats sont à Rome tels que vous les avez vûs ici, ou même meilleurs comme étant plus proche du souverain Pasteur. Si vous voulez donc m'en croire, vous remettrez ce voyage à une autrefois. Peut-être vous ferai-je compagnie. Je veux croire, Jeannot, tout ce que vous me dites ; mais pour couper court je ne changerai jamais de Religion, à moins que je ne fasse ce voyage. Jeannot voyant son obstination lui dit, qu'il fît donc comme il l'entendroit, & conclut en soi-même que son prosélyte lui échaperoit : Mais comme il n'y alloit rien du sien, il ne s'en mit pas autrement en peine.

Le Juif monte à cheval, & s'en va à Rome en toute diligence. Il fut fort bien reçu des Juifs de cette ville ; & durant le séjour qu'il y fit, sans rien dire du sujet de son voyage, il commence à étudier la façon de vivre du Pape, des Cardinaux, des Prélats & autres Courtisans. Comme il étoit habile, il s'apperçût bien-tôt, & par lui-même, & par les secours d'autrui, que depuis le plus grand jusqu'au plus petit ils étoient tous de fort malhonnêtes gens, abandonnez à toute sorte de pechez naturels & contre nature, & que pour obtenir quelque chose de considérable, le crédit des Courtisanes & des Garçons n'étoit pas un medîocre secours. Il remarqua encore qu'ils étoient universellement gourmans, yvrognes, & comme bêtes brutes plus passionnez pour le ventre, que pour toute autre chose. Allant encore plus loin il les vid tous si avares & si avides d'argent, qu'ils vendoient & achetoient à beaux deniers comptans non seulement le sang

Digitized by Google

humain en general, mais aussi le sang Chrétien, & les choses sacrées quelles qu'elles fussent, soit sacrifices ou benefices, dont ils faisoient un plus grand commerce, qu'on n'en fait à Paris sur les draps & autres marchandises. On a donné le nom de négociation à la simonie manifeste, & à la débauche celui de nourriture, comme si Dieu ne sçavoit pas la signification des mots, & ne connoissoit pas l'intention des plus méchans cœurs, & se laissât tromper au nom des choses comme font les hommes.

Comme le Juif étoit un homme sobre & modeste, il fut tellement choqué des remarques qu'on vient de dire, & de plusieurs autres qu'il est bon de taire, que croyant d'en avoir assez vû, il resolut de s'en retourner à Paris : ce qu'il fit aussi. Jeannot n'eut pas plutôt appris son retour, qu'il l'alla voir. Ils se firent de grandes caresses, & après quelques jours de repos, il lui demanda ce qu'il disoit du Saint Pere, des Cardinaux & des autres Courtisans. Je ne sçai, répondit le Juif, sans hesiter, si j'ai bien jugé de ce que j'ai vû & entendu, mais je puis vous dire que je n'ai vû en aucun Ecclesiastique ni sainteté ni dévotion, ni en un mot rien de bon : Mais j'ai remarqué au contraire tant de luxe, d'avarice, de gourmandise, &c. que la Cour de Rome est bien plutôt, selon moi, le singe du diable, que l'imitatrice de Dieu. De la maniere que je le conçois, votre Pontife, & par conséquent tous ceux qui en dépendent, travaillent avec soin à ruiner la Religion Chrétienne, eux qui en doivent être les protecteurs & les appuis. Mais comme je vois qu'ils n'y réussissent pas, mais qu'au contraire

votre Religion fleurit & devient tous les jours plus brillante, je suis entierement convaincu qu'elle est la plus sainte de toutes les Religions, & que le Saint Esprit en est le vrai conservateur. Ainsi je suis plus déterminé que jamais à me faire Chrétien. Allons donc de ce pas à l'Eglise, afin que j'y reçoive le Baptême, suivant la coutume de votre sainte foi. Jeannot qui s'attendoit à toute autre chose, fut ravi de l'entendre ainsi parler. Il le mena à l'Eglise de Notre-Dame, fut son parain, le fit baptiser & nommer Jean. Jeannot eut grand soin de faire instruire son Neophite, qui apprit beaucoup en peu de tems, & fut depuis homme de sainte vie.

NOUVELLE III.

Un Juif d'Alexandrie se retira du piege que Saladin lui avoit tendu, en lui faisant un Conte ingenieux.

Saladin fut un si grand & si vaillant homme, que sa valeur le fit non seulement Soudan de Babilone, mais lui fit aussi remporter plusieurs victoires sur les Chrétiens & sur les Sarazins. Comme ce Prince eut diverses guerres à soutenir, & qu'il étoit d'ailleurs très-magnifique, ses tresors se trouvérent épuisez. Des affaires extraordinaires lui étant survenuës, ayant besoin d'argent, & ne sçachant où en prendre, parce qu'il le lui falloit promptement, il alla se souvenir d'un riche Juif nommé Melchisedec, qui prêtoit à usure à Alexandrie, & crut

Digitized by Google

que cet homme pourroit faire ſon affaire. Mais comme il ſçavoit qu'il étoit fort avare, il étoit perſuadé qu'il ne le feroit jamais volontairement, & le Soudan ne vouloit point lui faire violence. Cependant preſſé par la neceſſité, & s'étant mis en tête de tirer du Juif le ſecours dont il avoit beſoin, il s'aviſa de l'y contraindre par un prétexte raiſonnable en apparence. Il l'envoye querir, le reçoit familierement, le fait aſſeoir auprès de lui, & lui dit: On m'a dit que tu es homme ſage, & ſçavant pour les choſes divines, ainſi je voudrois bien que tu me diſes laquelle de ces trois Religions tu trouves la meilleure, de celle des Juifs, des Sarrazins, & des Chrétiens.

Le Juif qui étoit veritablement un homme ſage, vid d'abord le piege, & ſentit bien qu'il ſeroit pris pour dupe s'il préferoit une des trois Religions aux autres. La queſtion que vous me faites, eſt belle, répondit-il, & puiſque vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous dire ce que je penſe, permettez-moi de commencer par un petit conte. Je me ſouviens, ſi je ne me trompe, d'avoir ſouvent oüi dire, qu'il y eut autrefois un grand & riche homme, qui outre pluſieurs joyaux très-précieux, avoit un anneau de grand prix. Cet homme voulant ſe faire honneur d'un ſi rare bijou, voulut le laiſſer à ſes deſcendans comme un monument de ſon opulence, & ordonna par ſon teſtament, que celui de ſes enfans mâle qui ſe trouveroit après ſa mort ſaiſi de cet anneau, fût ſon heritier univerſel, & reſpecté comme tel du reſte de la famille. Celui à qui le pere donna l'anneau, fit à l'égard de ſes ſucceſſeurs ce que ſon prédeceſſeur avoit fait au ſien.

Digitized by Google

L'anneau passa en peu de tems par plusieurs mains. Il vint enfin à un qui avoit trois fils également bien faits, sages, & obéissans à leur pere, qui pour cet effet les aimoit tous trois également. Comme chacun sçavoit l'usage de cet anneau, chacun aussi faisoit sa cour au pere pour tâcher de se le faire donner. Le bon homme qui ne sçavoit en faveur duquel se déterminer, & l'ayant promis à chacun, il songea à les contenter tous trois. Pour cet effet il en fit faire secrettement deux autres à un excellent Orfevre, si semblables au premier, qu'il ne pouvoit lui-même distinguer les faux d'avec le veritable. Chacun eut le sien. Le pere mourut. Chacun se mit en devoir de se mettre en possession de sa succession, & de se faire rendre l'honneur qui lui étoit dû. Sur les refus faits de part & d'autre, chacun produisit son anneau. Bref tous ces anneaux se ressembloient si fort, qu'il n'y avoit pas moyen de connoître le veritable. Il y eut procez pour la succession, & on est encore à décider qui doit être l'heritier.

Il en est de même, Monseigneur, des trois Religions données par Dieu le pere aux trois nations dont vous avez parlé. Chacune croit être heritiere de Dieu, avoir sa vraïe loi, & faire ses commandemens: Mais laquelle des trois en est en possession, c'est ce qui est encore indecis. Saladin voyant que le Juif s'étoit bien tiré du panneau qu'il lui avoit tendu, lui dit le besoin où il étoit, & lui demanda s'il vouloit le secourir. Il lui déclara même ce qu'il avoit eu intention de faire, si sa réponse avoit été moins sage. Le Juif lui prêta tout ce qu'il voulut. Saladin le rembourfa, l'aima, &

le retint auprès de lui avec beaucoup de distinction.

NOUVELLE IV.

Un Moine qui avoit fait un grand peché, se garantit de la peine qu'il meritoit, en reprochant honnêtement à son Abbé le même peché.

IL y avoit autrefois dans le païs de la dépendance de Sarzane, qui n'est pas éloigné du nôtre, un Monastere, dont les Religieux vivoient plus saintement qu'ils ne font aujourd'hui. Il y avoit entr'autres un jeune Moine, dont les jeûnes & les macérations ne pouvoient moderer la vigueur. Etant un jour sorti environ le midi, c'est-à-dire, dans le tems que les autres dormoient, & se promenant seul autour de leur Eglise située dans un lieu fort solitaire, le hazard lui fit rencontrer une jeune fille assez jolie, dont le pere étoit peut-être un païsan du voisinage, qui l'avoit fait sortir pour cueillir certaines herbes. Il ne l'eut pas plutôt vûë, qu'il fut tenté de la voir de plus près. Il l'aborde, lui parle, & fait si bien qu'il conclud, & sur l'heure la fait passer dans sa chambre sans que personne s'en apperçût. Pendant que plein de transport il se divertissoit avec elle sans beaucoup de précaution, l'Abbé s'étant levé, & se promenant à petit pas dans le Dortoir, passa devant la celule du galant, & y ayant entendu du bruit, il s'approcha tout doucement pour mieux démêler les voix. Il n'eut

pas plutôt l'oreille à la porte qu'il connut manifestement qu'il y avoit une femme. Il eut envie de se faire ouvrir, puis il songea qu'il valoit mieux s'en retourner sans faire éclat, & attendre que le Moine sortît. Quoiqu'il fût fort occupé avec la fille, il ne laissoit pas de craindre quelque accident; Dans cet esprit il crut avoir entendu marcher dans le dortoir, & mettant l'oeil à un petit trou, il vid clairement que c'étoit l'Abbé qui écoutoit, & ne douta point qu'il n'eût aperçû sa maîtresse. Comme le Moine sçavoit qu'il lui en couteroit cher, il fut extrêmement chagrin de l'aventure: Cependant sans en rien témoigner à la fille, il chercha dans sa tête quelque bon expedient pour se tirer d'affaire; & comme il n'est rien de plus ingenieux que l'amour & la nécessité, il ne songea pas longtems sans trouver une nouvelle malice, qui lui réussit à souhait. Faisant donc semblant de ne pouvoir être plus long-tems avec cette fille, je m'en vais, lui dit-il, en la quittant, chercher les moyens de te faire sortir d'ici sans être vûë. Demeure donc tranquille jusqu'à mon retour. Le Moine sort, ferme sa porte, s'en va droit à la chambre de l'Abbé, lui présente la clef de la sienne, comme avoient coutume de faire ceux qui sortoient du Couvent, & lui dit d'un visage riant: Je n'ai pû faire venir ce matin tout le bois que vous avez fait faire, j'irai, mon Révérend Pere, tout de ce pas avec votre permission faire amener le reste.

Le jeune Moine au lieu d'aller au bois, se cacha en un endroit d'où il pouvoit facilement entendre si on entreroit dans sa chambre. Pour l'Ab-

bé il se trouva dans quelque perplexité. D'abord il eut dessein de prendre les Moines avec lui, & de leur faire voir la fille enfermée: Mais considerant qu'elle appartenoit peut-être à d'honnêtes gens, & que cela ne pourroit se faire sans scandale pour les vieux, & sans tentation pour les jeunes, il prit le parti de la voir seul, afin d'être éclairci des moyens que le Moine avoit employez pour la débaucher, & aussi pour aviser à ce qu'il auroit à faire dans la suite pour le châtiment du coupable. Il vint donc tout doucement à la celule, ouvre la porte, & la referme sur lui. La fille le voyant s'éfraye, & se met à pleurer.

Le jeune Moine qui étoit aux écoutes, tira bon augure de ce commencement; mais il resolut d'attendre encore quelque tems au même endroit pour connoître la conduite de l'Abbé par le tems qu'il demeureroit dans la chambre.

C'est une étrange chose que l'occasion, & à laquelle il est bien plus mal-aisé de résister que l'on ne pense. Car quoique cette fille ne fût pas belle, & qu'elle eût même le visage un peu hâlé, elle avoit ce grand air de jeunesse, qui est un des plus beaux appanages du Sexe, & elle avoit de plus ce je ne sçai quoi qui surprend & qui plaît. Quand elle n'auroit eu que cela, ce n'étoit déja que trop. D'ailleurs, qui ne sçait pas que les larmes amolissent les coeurs les plus feroces? Ce bon Abbé n'avoit jamais été de ce nombre pour les femmes; de sorte qu'encore qu'il eût bien près de soixante ans, il se trouva plus de demi vaincu au seul objet de la tentation, ou s'il fit quelque resistance, elle fut bien plus foible qu'il n'auroit fallu. Au lieu donc

de cet air severe qu'il avoit en entrant, il commença à consoler la jeune fille, lui disant qu'il ne reconnoissoit que trop qu'elle avoit été seduite, & l'assûrant qu'il ne lui feroit fait aucun tort, même que la peine ne tomberoit pas sur elle. Ensuite il lui demanda son nom & celui de ses parens, & de propos en propos il lui fit tant de questions sur ce qu'elle avoit fait depuis qu'elle avoit commencé à se sentir & à se connoître que la pauvre fille s'imagina d'être à confesse, & qu'il lui faudroit rendre compte des songes mêmes qu'elle avoit faits du tems qu'elle étoit encore à la bavette. Il vint ensuite à ce qui regardoit le jeune Moine, & lui demenda tant de circonstances, & d'un air si serieux, qu'elle connut bien qu'il lui faudroit un jour une meilleure absolution que celle qu'il lui donneroit. On juge assez que n'étant de fer ni de diamant, elle ne pouvoit pas résister long-tems. Cependant une double honte, & de ce qu'elle avoit fait, & de ce qu'elle connoissoit qu'on lui demandoit encore, la rendit si interdite qu'à peine osoit-elle lever les yeux. Le bon Abbé voulant lui donner de la hardiesse & de la confiance, se mit le premier sur le lit du jeune Moine, feignant qu'il lui étoit survenu une espece d'éblouïssement, & appellant la fille comme s'il eût eu besoin de quelque secours, la prit par la main, & la tirant flateusement à lui, la mit en état de prendre des soins, que d'autres n'auroient pas sans doute dédaigné de se donner eux-mêmes.

Le jeune Moine qui s'étoit caché, ne pouvant plus douter de ce qui se passoit dans sa celule, vint, pour mieux s'en assûrer, à un petit trou qui

Digitized by Google

n'étoit connu que de lui seul. Il vid la jeune fille se joüant avec l'Abbé de maniere qu'il comprit aisément qu'elle ne l'avoit pas pris de force, & que ce n'étoit que par obéissance qu'elle s'étoit mise en cet état. Il se retira tout joyeux, & s'en alla querir le bois qu'il devoit faire apporter.

Le bon Abbé après un assez long sejour dans la celule, crut devoir se retirer ; ce qu'il ne fit pourtant pas sans avoir recommandé le secret à la fille. Il lui promit de revenir bien-tôt pour la faire sortir du Couvent. Mais de retour dans sa chambre, il médita une chose bien cruelle & bien injuste. Ce fut de faire mettre le jeune Moine en prison, afin de joüir sans partage de la bonne fortune qu'il venoit d'avoir. Sçachant donc que le jeune Moine étoit de retour, il le fait appeller, & ayant fait retirer tout le monde. Malheureux, lui dit-il, vous sçavez la faute que vous avez faite dans votre chambre. Si je faisois mon devoir, je vous ferois venir sur le champ au Chapitre, pour y recevoir la peine que merite votre crime : Mais pour ne pas scandaliser notre Monastere, je ne vous impose qu'une prison d'un mois, & en cela je vous traite avec une bonté extraordinaire. Le Moine lui répondit sans s'étonner : Mon Révérend Pere, il y a si peu de tems que je suis dans l'ordre de saint Benoît, que ce n'est pas merveille, si je n'en sçais pas parfaitement les regles. Vous m'avez bien appris les jeûnes & les vigiles ; mais vous ne m'aviez point encore dit que les Moines dûssent laisser la préeminence aux femmes, & s'humilier sous elles. A present que vôtre Révérence m'en a donné l'exemple, je vous promets de n'y manquer jamais ; & en

Digitized by Google

cette consideration je vous conjure de me pardonner cette premiere faute. L'Abbé ne pût s'empêcher de sourire ; & sur cela s'étant fait une confession mutuelle de ce qu'ils ne pouvoient plus se cacher, ils concerterent deux choses dignes de leur grande prudence : L'une de faire sortir la fille ce jour-là ; l'autre comment ils s'y prendroient pour la faire revenir dans la suite avec tout le secret, qui fait une partie considerable de ces sortes d'avantures.

NOUVELLE V.

Un repas de Gelinottes & des paroles honnêtes guerirent un Roi de France de l'amour inconsideré que la renommée lui avoit inspiré pour la Marquise de Montferrat.

LE Marquis de Montferrat fut un homme de valeur & un excellent Capitaine. Comme il étoit Gonfalonier de l'Eglise, il fut obligé de passer la mer avec l'Armée que les Chrétiens envoyoient à la conquête de la Terre Sainte. Un jour qu'on parloit de ses proüesses à la Cour de Philippe le Borgne, Roi de France, qui se disposoit aussi à passer en Terre Sainte, un Courtisan dit en presence du Roi, qu'il n'y avoit pas au monde un couple comme le Marquis & son Epouse ; & qu'autant que le Marquis étoit celebre par sa vertu, autant l'étoit son Epouse par sa beauté & par sa sagesse. Ces paroles frapperent si fort le Roi de France, que sans

avoir vû la Marquise, il commença dès ce moment à l'aimer, & resolut de ne s'embarquer qu'à Genes, afin d'avoir un prétexte honnête de voir en chemin faisant la Marquise, se promettant que l'absence de son Epoux lui feroit obtenir aisément ce qu'il desiroit d'elle. Il fit prendre les devans à ses équipages, & partit avec peu de suite. A une journée du lieu où étoit la Marquise, il lui envoya dire qu'il iroit le lendemain dîner chez elle. La Marquise prudente & sage répondit gayement, qu'il lui feroit beaucoup de grace, & qu'il seroit le très-bien venu. Elle ne devina pas d'abord pourquoi un si grand Roi la venoit voir sçachant que son mari étoit absent; mais après y avoir un peu pensé, elle crut avec raison que la reputation de sa beauté lui attiroit cette visite. Cependant comme elle étoit honnête autant que vertueuse, elle resolut de le bien recevoir & fit venir pour cet effet tous les Gentilshommes qui étoient restez au pays, pour regler par leurs avis tout ce qui étoit nécessaire : Mais pour le festin elle voulut que personne ne s'en mêlat qu'elle. On fit prendre toutes les Gelinotes du pays, & les Cuisiniers eurent ordre de les déguiser du mieux qu'ils pourroient, d'en faire plusieurs services, & de n'y ajouter aucune autre viande.

Le Roi vint le lendemain comme il l'avoit mandé, & fut honorablement reçû de la Marquise. Il trouva en elle plus que la renommée n'avoit dit, & son amour augmenta à proportion des grandes qualitez qu'il lui remarquoit. Le Roi s'étant retiré dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, & l'heure de dîner venuë, Sa Majesté & la

Marquise mangerent à une table, & les autres selon leurs qualitez furent regalez à d'autres tables. Le Roi fut servi à plusieurs services avec des vins fort excellens; mais rien ne lui faisoit tant de plaisir que la vûë de la Marquise: Cependant voyant qu'on ne servoit qu'un mets à la fois, & que tout n'étoit composé que de Gelinotes apprêtées en diverses façons, il commença d'être surpris. Comme il connoissoit le lieu, il sçavoit que la Marquise auroit pû avoir quantité d'autres volailles, & même du Gibier puisqu'elle avoit eu le tems de faire chasser, ayant été avertie un jour d'avance. Quoiqu'il eût sujet d'être surpris de cela, il ne voulut néanmoins lui parler que de ses Gelinotes. Est-ce en ce pays seulement, Madame, lui dit-il en riant, que les Gelinotes viennent sans Coq? La Marquise qui comprit bien ce qu'il vouloit dire, ravie de trouver une si belle occasion de lui faire connoître ses intentions, lui répondit: non, Sire; mais les femmes y sont faites comme ailleurs, quoiqu'il y ait quelque difference entr'elles pour les habits & pour les dignitez. Le Roi devina fort bien par sa réponse l'énigme des Gelinotes, & le sens de ses paroles. Jugeant donc sagement qu'il seroit inutile d'aller plus loin, & que la violence n'étoit pas de saison, il crut que le meilleur parti étoit de se guerir. Il dîna donc sans lui parler davantage sur ce ton, de peur de l'obliger à la vengeance; & désesperant du succez de son voyage, il reprît le chemin de Genes incontinent après dîné; & pour donner quelque couleur à sa criminelle visite, il remercia la Marquise des honneurs qu'il en avoit reçus.

Digitized by Google

NOUVELLE VI.

L'Hipocrisie des Moines confonduë par un bon mot.

A Propos de bons mots, je vais vous parler d'un Seculier qui en dit autrefois un sur l'hipocrisie des Moines, non seulement capable de faire rire, mais digne d'être loué.

Il y avoit il n'y a pas long-tems en notre Ville un Frere Mineur, & celebre Inquisiteur, qui faisoit le saint & le zelé pour la foi Chretienne, mais qui étoit pour le moins aussi bon Inquisiteur de ceux qui avoient la bourse pleine, que de ceux qui avoient des sentimens injurieux à cette foi. Le hazard lui fit trouver un bon homme plus riche d'écus que de bon sens, qui se trouvant un jour en compagnie la tête échauffée du jus de la grape, ou peut-être d'un excès de joie, dit par simplicité plutôt que par manque de foi, qu'il avoit de si bon vin que Dieu en boiroit. L'Inquisiteur en fut d'abord informé, & comme il sçavoit que le bon homme étoit riche, & qu'il avoit la bourse bien garnie, il va impetueusement *cum gladiis & fustibus*, lui faire procez, persuadé qu'il en viendroit plus d'argent dans sa bourse, que de lumiere & de secours à la foi du bon homme. L'accusé cité, & interrogé s'il avoit dit cela, répond qu'oüi, & conte comment il l'avoit dit. Le saint Inquisiteur qui n'en vouloit qu'aux écus du bon

homme, répondit à l'Accusé. Tu t'imagines donc que Dieu soit un bûveur, & qu'il aime les vins excellens, comme vous autres yvrognes qui courez de cabaret en cabaret. Tu veux à present, ajouta-t-il, persuader par une humilité affectée que ton crime est peu de chose. C'est tout le contraire, car tu mérites le feu, si nous faisons notre devoir. Ces paroles & quelques autres prononcées d'un air d'aigreur & de severité, & avec autant de chaleur, que s'il eût été question d'un Epicure qui nioit l'éternité de l'ame, effrayerent si fort le bon homme, qu'il sentit assez qu'il ne conjureroit cet orage qu'avec une pluye d'or, excellent remede contre le venin de l'avarice des Ecclesiastiques, & principalement des Freres Mineurs qui n'osent pas toucher d'argent. Cette pluye fit tant d'effet, que le feu dont il avoit été menacé, se convertit en croix : & comme s'il eût dû faire le voyage d'outre mer, & qu'on eût voulut embellir sa banniere, la croix fut composée de noir & de jeaune. L'argent reçû, le criminel fut mis en liberté, à condition qu'il entendroit tous les matins une Messe à sainte Croix ; qu'à l'heure du dîné il viendroit se présenter à son Juge, & que pour le reste du jour, il en disposeroit comme il voudroit. Le bon homme soigneux de s'acquiter de la penitence qui lui avoit été imposée, étant allé un matin à la Messe, entendit chanter ces paroles de l'Evangile, *vous en recevrez cent pour un, & possederez la vie éternelle :* Il retint ces paroles, & étant venu à l'heure du dîné se présenter à l'Inquisiteur, & l'ayant trouvé à table, interrogé s'il avoit entendu la Messe, répondit d'abord qu'oüi. N'as-tu rien entendu

dont tu sois en doute, reprit l'Inquisiteur, & dont tu veuilles t'éclaircir? Je crois fermement tout ce que j'ai entendu, repliqua le bon homme: Mais il a été dit une chose qui me fait avoir compassion de vous & de vos autres Freres, quand je songe au mauvais état où vous devez être en l'autre monde. Et quoi, dit l'Inquisiteur? Cet endroit de l'Evangile, mon Pere, repartit le bon homme, où il est dit, *vous recevrez cent pour un*. Il n'est rien de si vrai, reprit l'Inquisiteur, & où est la raison de ta compassion? Depuis que je fréquente cette maison, répondit le bon homme, j'ai vû donner tous les jours aux pauvres tantôt une, tantôt deux chaudieres de la soupe qu'on leve de devant vous & de devant le reste de vos Freres. Or si pour chacune chaudiere il vous en est rendu cent, vous en aurez en si grande quantité, que vous en serez tous suffoquez. Tous ceux qui étoient à table, se mirent à rire: mais l'Inquisiteur qui sentit fort bien que c'étoit un trait de Satire contre l'hipocrisie des Moines, en eût tant de dépit, qu'il lui auroit fait un autre procez, n'eût été qu'on l'avoit déja blâmé du premier qu'il avoit intenté. Le bon homme en fut quitte pour une rebufade. Il eût permission de vivre désormais comme il l'entendroit, & il lui fut défendu de se presenter à l'avenir devant l'Inquisiteur.

Digitized by Google

NOUVELLE VII.

L'avarice des Grands respectueusement daubée.

OUtre les faveurs de la fortune, Messire Can de la Scale fut un des plus grands & magnifiques Seigneurs qu'on ait vû en Italie depuis l'Empereur Frederic II. Ce Seigneur ayant resolu de faire une celebre & magnifique fête à Verone, & pour cet effet plusieurs personnes y étant accouruës de divers endroits, & même des gens de Cour de toutes les sortes, changea tout à coup de dessein, récompensa en partie ceux qu'il avoit invitez, & les congedia. Bergamin fut le seul qui ne fut ni récompensé ni congedié. Ce Bergamin étoit un homme agréable, beau parleur, & qui avoit des rencontres si heureuses & si promptes, qu'il faut l'avoir vû pour le croire. Il avoit esperé que ce voyage lui seroit avantageux : Mais Messire Can de la Scale s'étoit mis en tête, que tout ce qu'il pourroit lui donner, seroit autant de perdu ; aussi le laissoit-il là sans lui dire ni bien ni mal. Bergamin voyant qu'on ne le mettoit à rien, & qu'il se consumoit à l'auberge avec ses chevaux & domestiques, commença à se chagriner. Il attendit pourtant encore, croyant qu'il feroit mal de partir sans congé. Il avoit avec lui trois belles & riches robes dont des personnes distinguées lui avoient fait présent pour se trouver à cette fête avec honneur : Et comme il devoit déja à son Hôte, qui vouloit être

payé, il lui en donna une, puis quelque tems après une autre, & enfin la troisiéme, résolu d'attendre le dénoüement de son avanture. Il vivoit sur la troisiéme, lorsque s'étant un jour trouvé au dîné de Messire Can, & s'étant presenté avec un visage chagrin. Qu'as-tu, lui demanda-t-il, plutôt pour l'insulter que pour se divertir de sa réponse? D'où vient que tu parois triste? Ne peut-on point sçavoir le sujet de ton chagrin? Bergamin répondit sur le champ comme s'il y eût pensé à l'avance.

Vous sçaurez, Monseigneur, qu'un nommé Primasse, Grammairien celebre, fut l'homme de son tems qui versifioit le mieux sur le champ. Ces avantages le rendirent si fameux, qu'encore qu'il ne fut pas personnellement connu par tout, il n'y avoit personne qui ne le connût par le rapport de la renommée. Se trouvant un jour à Paris en mauvais équipage, comme il lui arrivoit souvent, parce que les Grands récompensent rarement la vertu, il entendit parler de l'Abbé de Clugni, qui passe, après le Pape, pour le plus riche Prélat de l'Eglise. On disoit des merveilles de la magnificence de cet Ecclesiastique, qui regaloit tous ceux qui l'alloient voir, pourvû qu'on se trouvât chez lui dans le tems qu'il se mettoit à table. Sur ces pompeux rapports de la renommée, Primasse qui aimoit la vertu & la magnificence, résolut d'aller voir l'Abbé; & demande s'il demeuroit loin de Paris. Il apprit qu'il n'en étoit alors qu'à trois lieuës, & crut que partant du matin, il y arriveroit à la bonne heure, c'est-à-dire à l'heure du diné. Il se fit montrer le chemin de peur de s'égarer, ne trouvant personne qui allât de ce côté-là: Et craignant d'ar-

rivet

Digitized by Google

river en lieu où il ne trouvât pas si-tôt à dîner, il prit trois pains, comptant qu'il trouveroit par tout de l'eau, dont neanmoins il ne s'accommodoit guere bien. Il fit son voyage si heureusement, qu'il arriva où étoit l'Abbé avant l'heure du diné. Il entre, considere toutes choses, & jettant les yeux sur la quantité des tables dressées, & sur le grand nombre de mêts qu'on devoit servir, il conclud en soi-même que la renommée n'avoit rien dit de trop de la magnificence de l'Abbé. L'heure de dîner étant venuë, le Maître d'hôtel commanda qu'on donnât à laver, & que chacun se mît à table. Le hazard voulut que Primasse fût assis vis-à-vis de la porte de la chambre par où l'Abbé devoit sortir pour venir à la Sale. La coutume étoit de ne rien servir que l'Abbé ne fût assis. La table étant donc couverte, le Maître d'hôtel fit dire à l'Abbé, que quand il lui plairoit de dîner tout étoit prêt. L'Abbé n'eût pas plutôt le pied sur la porte, qu'il vid un visage inconnu qu'il trouva fort en desordre. D'abord qu'il eût apperçû Primasse, il fit une reflexion qu'il ne s'étoit encore jamais avisé de faire. Voyez, dit-il, à qui je fais manger mon bien: puis retournant sur ses pas, il fit refermer la porte, & demanda à ceux de sa suite s'ils ne connoissoient point l'homme qui étoit assis à l'opposite de la porte de sa chambre. Chacun répondit que non. Primasse ayant faim comme un homme qui avoit marché, & qui n'étoit pas accoutumé à jeûner, voyant que l'Abbé ne venoit point, tire un de ses pains & commence à le manger. Quelques momens aprés le Prelat commande à quelqu'un des siens de voir si cet homme étoit encore là. Il y est encore, Mon-

Digitized by Google

ſieur, répondit le domeſtique; mais il mangé du pain qu'il ſemble avoir apporté. Qu'il mange du ſien,s'il en a, dit alors l'Abbé, car pour du nôtre il n'en tâtera point. Le deſſein de l'Abbé étoit de faire déloger Primaſſe, ne croyant pas qu'il fut de l'honnêteté de lui faire dire qu'il ſe retirât. Le premier pain mangé, & l'Abbé ne venant point, Primaſſe commence à manger le ſecond; ce qui fut auſſi rapporté à l'Abbé, qui avoit encore fait regarder s'il étoit parti: & après le ſecond vint enfin le troiſiéme. L'Abbé en étant encore informé, revient à ſoi-même, & dit: Quelle nouveauté m'eſt venuë aujourd'hui en l'eſprit? D'où vient cette avarice, & ce mépris? Il y a long-tems que j'ai donné à manger à quiconque a voulu, ſans examiner s'il étoit noble ou bourgeois, riche ou pauvre, marchand ou filou. Sur quoi ſont donc fondées les difficultez que je fais pour cet homme? Il n'eſt pas poſſible que ce mouvement d'avarice me vienne pour un homme de petite conſequence. A la verité cet homme me paroît un Vaurien; mais il faut que ce ſoit un homme d'importance, puiſque je me rappelle, & que je veux lui faire honneur. Cela dit, il voulut ſçavoir qui étoit l'homme; il ſe trouva que c'étoit Primaſſe. Et comme il y avoit déja long-tems que le Prélat le connoiſſoit par réputation pour un ſçavant homme, il eut honte de ſon procedé, & pour reparer ſa faute, il lui fit tous les honneurs poſſibles, l'habilla comme devoit être un homme de ſon merite, lui donna de l'argent & un cheval, & laiſſa à ſon choix de demeurer chez lui, ou de s'en retourner quand bon lui ſembleroit. Primaſſe fort content de l'Abbé, le

remercia de ses faveurs, & revint à cheval à Paris, d'où il étoit parti à pied.

Messire Can de la Scale qui étoit un homme sensé, comprit d'abord ce que vouloit dire Bergamin, & lui dit en souriant : Tu as assez honnêtement fait voir tes besoins, ta vertu, mon avarice & ce que tu souhaites de moi. Personne que toi ne m'a accusé d'avarice : Mais je m'en justifierai par les raisons que tu m'as indiquées. Cela dit, il fit payer les dettes de Bergamin, lui fit donner une de ses plus riches robes, de l'argent & un cheval, & mit à son choix de s'en aller ou de demeurer.

NOUVELLE VIII.

Les avares sont toujours méprisables, & ceux qui ont quelque sentiment d'honneur, se guerissent du peché d'avarice, lorsqu'ils en sont repris par des personnes de merite.

IL y avoit autrefois à Genes un homme qui passoit pour le plus riche d'Italie. Mais comme il étoit le plus opulent, il étoit aussi le plus avare. Non seulement il ne faisoit plaisir à personne, mais se refusoit meme plusieurs choses néceſſaires; avarice bien extraordinaire aux Genois, qui aiment à être bien vêtus & à faire bonne chere. On l'appelloit Ermin l'avare, & par dérision on lui donna le surnom de Grimaldi. Comme cet homme ne dépensoit rien, il augmentoit tous les jours ses richesses. Il arriva en ce tems-là à Genes un Cour-

Digitized by Google

tisan honnête homme & parlant bien, nommé Guillaume Boursier. Il étoit bien different de la plupart des Courtisans de ce siécle, qui sans rougir de la corruption de leurs mœurs veulent être appellez Gentilshommes & Grands Seigneurs, & qui auroient plus de raison de se faire appeller ânes, élevez qu'ils sont dans la bassesse & dans la méchanceté du monde, plutôt que dans la politesse de la Cour. C'étoit en un mot le Phœnix des Courtisans de son tems, & l'Antipode de la plupart de ceux d'aujourd'hui.

Tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Genes, visita Boursier & lui fit des honneurs. Après quelques jours de sejour entendant beaucoup parler de l'avarice d'Ermin, il eut envie de le voir. Ermin sçavoit déja par reputation que Boursier étoit un galant homme, & comme il avoit encore un reste de grandeur tout avare qu'il étoit, il le reçut de bonne grace, & s'entretint avec lui de plusieurs choses. Il lui fit voir une maison qu'il avoit nouvellement bâtie & qui étoit très-magnifique. Après lui avoir tout montré; ne sauriez-vous point, Messire Guillaume, vous qui avez tant vû, lui dit-il, m'apprendre quelque chose qu'on n'ait jamais vû, & que je pusse faire peindre dans cette sale. Boursier voyant le ridicule de la demande : Faites-y peindre un éternuement, répondit-il ; personne ne l'a jamais vû : Mais voulez-vous que je vous enseigne ce qu'à mon avis vous n'avez jamais vû ? Volontiers, dit Ermin, qui ne s'attendoit pas à une telle réponse. Faites-y peindre la Liberalité. Ermin demeura si honteux, qu'il fit resolution dès l'heure même de changer d'esprit. Je le ferai, dit-il a-

Digitized by Google

lors tout déconcerté, & si bien, que vous ni personne ne pourrez désormais me reprocher avec raison que je ne l'aie vûë ni connuë. En effet cette parole le frappa si fort, & fit tant d'effet sur son esprit, qu'il fut toujours depuis le plus liberal & le plus honnête Genois de son tems, & celui qui fit le plus d'honneur aux étrangers & à ses compatriotes.

NOUVELLE IX.

Le Roi de Chypre est guéri de son indolence par une Dame de Gasgogne.

UN mot dit au hazard & sans dessein fait souvent sur certaines gens ce que plusieurs censures & remontrances n'avoient pû faire. La Nouvelle précedente en est une bonne preuve ; & celle que j'ai dessein de conter, n'en est pas une mauvaise. Un bon mot n'est jamais inutile, ainsi quel qu'en soit le diseur, on fait bien de le retenir.

Du tems du premier Roi de Chypre, & après que Godefroi de Bouillon eût fait la conquête de la Terre Sainte, une Dame de Gascogne eut envie d'aller visiter le Saint Sepulchre. A son retour elle passa par Chypre, où elle fut extrêmement maltraitée par certains garnemens, entre les mains desquels elle eût le malheur de tomber. Elle s'en plaignit au Magistrat, & n'en ayant eu aucune justice, elle resolut de la demander au Roi. Quelqu'un lui dit que ce seroit peine perduë, parce que ce Prince étoit si indolent & si peu de chose, que

non ſeulement il ne ſe mettoit point en peine des injuſtices qu'on faiſoit à autrui, mais qu'il ſouffroit même tranquillement celles qui lui étoient faites ; & qu'enfin il étoit ſi ſimple que quiconque avoit du chagrin contre lui, ſe faiſoit un plaiſir de lui décharger ſon cœur de la maniere la plus ſanglante & la plus violente. Sur cet avis la Dame deſeſperant d'avoir juſtice, reſolut néanmoins de dauber l'indolence & la ſimplicité de ce Prince. Je ne viens point à vous, Sire, lui dit-elle toute affligée, dans l'eſperance d'être vengée du tort qu'on m'a fait ; mais je viens pour toute ſatisfaction demander à Votre Majeſté, de m'apprendre comme vous faites pour ſouffrir les injures qu'on m'a dit qu'on vous fait. Peut-être qu'à votre exemple je pourrai ſupporter avec patience l'inſulte qui m'a été faite, que je donnerois volontiers, ſi je pouvois, à Votre Majeſté, puiſque vous avez une ſi belle patience. Le Roi qu'on n'avoit pû guerir juſqu'alors de ſon indolence & de ſa puſillanimité, comme s'il fût revenu d'un profond aſſoupiſſement, commença par venger la Dame, & punir déſormais avec beaucoup de ſeverité tous les attentats commis contre l'honneur de ſa Couronne.

NOUVELLE X.

Un Medecin de Boulogne fit honnêtement rougir une Dame, qui voulut le railler sur l'amour qu'il avoit pour elle.

COmme les étoiles sont l'ornement du Firmament quand l'air est serain, & que les fleurs embellissent les prairies durant le printems : de même les bons mots & les agréables rencontres sont de tous les divertissemens & de toutes les conversations, les principaux agrémens. Ces sortes de jeux d'esprit qui se font en peu de paroles, conviennent moins bien aux hommes qu'aux femmes, auxquelles il sied mal de parler long-tems. Il est vrai qu'il y a aujourd'hui peu de femmes capables d'entendre un bon mot quand on le dit, ou d'y répondre quand elles l'entendent. Le siécle de mauvais goût a substitué la richesse des habits à la vertu qu'elles avoient autrefois. Celles qui surpassent les autres pour la parure, croient les surpasser aussi du côté du merite, sans considerer que si l'on mettoit ces riches ornemens sur le dos d'un âne, il en porteroit plus qu'aucune d'elles, & ne meriteroit pourtant d'être regardé que comme un âne. Celles qui sont ainsi parées, peintes & dorées sont souvent des statuës qui ne touchent que les yeux ; & s'il arrive qu'elles répondent à ce qu'on leur dit, il vaudroit mieux qu'elles n'eussent rien dit. Il ne tient pas à elles qu'elles ne se fassent un

merite de leur ignorance, en faisant accroire que c'est être sage de ne sçavoir pas s'entretenir avec un honnête homme, comme s'il n'y avoit d'honnêtes femmes que celles qui babillent avec leurs servantes, ou leurs boulangeres. Il est vrai qu'en ceci, comme en autre chose, il faut sçavoir ce qu'on fait. En matiere de conversation & de bons mots, on doit considérer le tems, le lieu & les personnes à qui l'on parle : Car tel croit faire rougir quelqu'un, qui se fait souvent rougir soi-même, parce qu'il n'a pas bien mesuré ses forces avec celles de la personne à qui il en veut, comme on va voir par le Conte suivant.

Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit à Bologne un Medecin celebre nommé Albert. Quoiqu'il eût environ soixante-dix ans, son esprit avoit si peu vieilli, qu'encore que son corps n'eût plus la même chaleur naturelle, il en avoit néanmoins assez pour n'être pas insensible aux mouvemens de l'amour. Il eut occasion un jour de cérémonie, de voir une très-belle Veuve, nommée à ce qu'on dit, Marguerite Ghisolieri: Elle lui plut si fort, qu'il l'avoit toujours dans l'esprit: & comme s'il eût été un jeune homme, il ne pouvoit dormir la nuit à moins que le jour il n'eût vû la Belle. De là vient qu'il passoit & repassoit souvent tantôt à pied, tantôt à cheval devant la maison de la Veuve; dequoi elle & plusieurs autres Dames de ses Amies ne manquérent pas de s'apercevoir. Elles se donnérent souvent la comedie de voir un homme de cet âge & de cette gravité amoureux jusqu'à la folie, comme si l'amour n'étoit pas la passion des vieux aussi-bien que des jeunes. Le Medecin con-

tinuant donc à passer & repasser, il arriva que Madame Ghisolieri étant assise un jour de fête à sa porte avec plusieurs autres de ses Amies, & le voyant venir de loin, elles resolurent toutes de le bien recevoir, & de le railler sur son amour. Elles le firent entrer dans une cour au frais, & aprés l'avoir regalé de confitures & de vins excellens, une de la compagnie lui dit en termes honnêtes & bien ménagez, qu'elle s'étonnoit qu'il se fût rendu amoureux de la belle Veuve, qui avoit plusieurs Amans jeunes, bien faits & de bonne mine. Le Medecin se sentant piqué répondit avec la même honnêteté, & s'adressant à Madame Ghisolieri même. Il n'y a point de personne sage, dit-il en riant, qui doive s'étonner de me voir amoureux, & encore moins de vous qui le meritez si bien, que d'une autre. Quoique les ans ôtent une partie de ce qu'il faut pour bien remplir les exercices de l'amour, ils n'ôtent neanmoins ni la volonté ni le discernement. Au contraire comme les vieux ont plus de connoissance que les jeunes, aussi sçavent-ils mieux ce qui merite d'être aimé. Si vous voulez sçavoir pourquoi je vous aime, quoique vous soyez aimée de plusieurs jeunes hommes, je vous dirai, que je me suis trouvé plusieurs fois en divers lieux, où j'ai vû des Dames mangeant le plus souvent à colation des lupins & des porreaux : Et quoique le porreau n'ait rien de bon, la tête est neanmoins ce qu'il a de moins mauvais, & de plus agréable au goût : cependant par je ne sçai quelle bizarrerie j'ai vû ces mêmes Dames tenant des porreaux par la tête, & en mâchant les feuilles, qui non seulement ne sont bonnes à rien, mais

sont même de mauvais goût. Que sçai-je, Madame, si vous n'auriez pas la même bizarrerie pour le choix d'un Amant? Si cela étoit, je serois sans doute preferé à tous les autres. Madame Ghisolieri eut un peu de confusion, & dit à son vieux Amant avec une bonne foi dont le sexe n'est guere capable. Notre témerité, Monsieur, a reçu le châtiment qu'elle meritoit. Je fais cas de votre estime comme de celle d'un honnête homme, & je suis toute à vous autant que l'honnêteté peut me le permettre. Le Medecin se leva, remercia la Dame, prit congé de la compagnie, & se retira.

NOUVELLE XI.

Martelin feignant d'être paralitique se fit porter sur le corps de Saint Arrigue, & fit ensuite semblant d'être guéri. Sa tromperie est découverte, il est battu, fait prisonnier, & court risque d'être pendu: Mais enfin il échape.

IL arrive souvent que ceux qui veulent tromper les autres, se trompent eux-mêmes les premiers, comme on verra par cette Nouvelle.

Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit à Trevise un Allemand nommé Arrigue, qui faisoit le metier de Crocheteur, & qui tout pauvre qu'il étoit, passoit néanmoins dans le public pour un homme de sainte vie. Si sa réputation étoit bien ou mal fondée, c'est dequoi je ne décide point. Ce qu'il y

Digitized by Google

a de vrai, ou du moins que les Trevisans affirment, est que cet homme ne fut pas plutôt mort, que les cloches de la grande Eglise de Trevise sonnérent d'elles-mêmes. Cet évenement extraordinaire fit courir toute la ville au lieu où étoit le mort. Il fut porté comme un Saint à la grande Eglise, où furent amenez les boiteux, les impotens, les aveugles, & divers autres malades, comme si pour être gueri, il n'eût été question que de toucher le Corps de ce nouveau Saint. Pendant que de toutes parts on accouroit à Trevise au bruit de ce nouveau miracle, trois de nos Florentins y arriverent. L'un s'appelloit Stechi, l'autre Martelin, & le troisieme Marquis, tous trois gens de Cour, & divertissant les Princes en faisant les Singes & d'eux-mêmes & des autres. Ils furent d'abord surpris de voir un si grand concours de peuple: Ils en demandent la raison, & l'ayant apprise, ils n'eurent pas moins de curiosité que les autres, & resolurent d'aller voir ce que c'étoit. Ils n'eurent pas plutôt mis leur bagage à l'Auberge, que Marquis dit aux autres; je voudrois bien que nous pussions voir ce Saint; mais je n'y vois guere d'apparence. Il y a tant de monde qu'on n'y sauroit aborder. D'ailleurs j'ai entendu dire que la ville est toute pleine d'Allemans, & de gens de guerre que le Magistrat a fait mettre sous les armes pour empêcher le desordre. Martelin qui avoit plus d'envie que personne de voir le nouveau Saint, dit à son compagnon qu'il sçavoit un expedient. Quel donc, répondit Marquis? Je ferai l'impotent & le perclus, dit Martelin. Vous me prendrez d'un côté, & Stechi de l'autre, comme si je ne pouvois pas mar-

cher: Vous ferez semblant de vouloir me mener au Saint pour être gueri, & voyant ma figure, il n'y aura personne qui ne vous fasse place, & ne vous laisse approcher. L'invention plût beaucoup aux deux autres, & sans deliberer davantage ils se mirent en chemin. Etant sortis de l'Auberge, & se trouvant dans un lieu écarté, Martelin se tordit les mains, les doigts, les bras, les jambes, la bouche, les yeux, & généralement toutes les parties visibles du corps, en sorte qu'il étoit horrible à voir. Jamais homme en un mot n'a mieux fait l'impotent & le perclus. Cela fait, les deux autres le prirent, & s'avancérent du côté de l'Eglise, & faisant les affligez il prioient tout le monde au nom de Dieu de leur faire place, ce que tout le monde fit volontiers. En peu de tems ils attirérent les yeux de tous les Spectateurs, & tout le monde criant place, place, ils abordérent bien-tôt où étoit le corps de Saint Arrigue. Chacun étant attentif à ce qui arriveroit au prétendu paralitique, il n'eût pas demeuré un moment sur le corps saint, qu'il commença d'étendre tantôt un doigt, tantôt la main, en suite le bras, & puis toutes les autres parties de son corps. La foule voyant le miracle fit un si horrible bruit à la louange de Saint Arrigue, qu'on n'auroit pas entendu tonner. Le malheur voulut qu'il se trouva là un Florentin qui connoissoit fort bien Martelin, & qui l'avoit néanmoins méconnu à sa mine effroyable: mais l'ayant consideré après sa prétenduë guerison, & fort bien reconnu, se mit à rire & dit. Qui n'auroit cru le voyant venir qu'il étoit veritablement paralitique? Quelques Trevisans ayant entendu ces paroles, lui demandérent

incontinent, si cet homme n'étoit pas impotent? Non certes, répondit le Florentin ; car graces à Dieu il a toujours été aussi droit que l'un de nous : mais c'est l'homme du monde qui sçait le mieux prendre la forme qu'il veut, comme vous avez pû voir. Il n'en falut pas davantage pour faire crier ceux à qui ces paroles s'adressoient. Le bruit passa de main en main. Tout le monde cria au traître, au traître. Qu'on prenne ce profane qui se moque de Dieu & des Saints. Il n'étoit pas impotent, mais il a fait semblant de l'être pour joüer nôtre Saint & nous. Cela dit, on le jetta par terre, on le prit aux cheveux, on lui dechira tous ses habits, bref il n'y eût personne qui ne crût n'être pas homme de bien, s'il ne lui donnoit un coup. Martelin crioit misericorde de son mieux, mais il n'en étoit pas moins bien batu, car les coups de pied & de poing pleuvoient sur lui comme la grêle. Stechi & Marquis voyant un dénoüement si peu attendu, virent bien que leurs affaires alloient mal ; & craignant d'être régalez de la même maniere, ils n'osoient le secourir : Au contraire s'étant mêlez dans la foule ils crioient comme les autres, qu'on tuë ce scelerat. Cependant ils songeoient à le tirer des mains de la populace qui l'eût indubitablement assommé, si Marquis ne se fût avisé de cet expedient. Comme il sçavoit que tous les Sergens de la Justice étoient autour de l'Eglise, il courut promptement chez le Lieutenant du Podestat, & lui dit, Justice, Monsieur, je vous en supplie. Il y a ici un filou qui m'a coupé la bourse, & m'a vôlé cent ducats que j'y avois. Faites-le arrêter, je vous en conjure, afin que je ne perde pas mon ar-

gent. D'abord dix ou douze Sergens coururent au lieu où le malheureux Martelin étoit si bien étrillé. Ils eurent de la peine à fendre la presse, & trouverent enfin le pauvre Diable tout moulu de coups. Ils l'arracherent des mains du peuple, & le menerent au Palais. Il y fut suivi d'un grand nombre de gens, qui croyant en avoir été choquez, apprenant d'ailleurs qu'il étoit arrêté comme coupeur de bourses, & jugeant qu'ils n'avoient point de meilleur moyen pour se venger de lui, chacun se mit à dire, qu'il lui avoit aussi coupé la bourse.

Sur ces plaintes le Lieutenant du Podestat qui étoit un homme rude, l'examina d'abord sur ce fait. Mais Martelin comme s'il eût traité son affaire de bagatelle, ne lui répondoit qu'en plaisantant. Le Juge en fut si irrité, qu'il lui fit donner la question, esperant qu'il confesseroit le crime dont on l'accusoit, pour ensuite le faire pendre. Les tourmens discontinuez; & le Juge demandant toujours à l'accusé si le crime qu'on lui imputoit, n'étoit pas véritable, & ne lui servant de rien de le nier. Monseigneur, dit-il au Juge, je suis prêt à confesser la vérité, pourvû que vous demandiez à mes accusateurs quand & en quel lieu je leur ai coupé la bourse. Le Juge y consentit volontiers; & ayant fait venir quelques uns des accusateurs, l'un disoit qu'il y avoit huit jours passez, l'autre six, l'autre quatre, & quelques-uns disoient que c'étoit une affaire du jour même. Martelin entendant cela, dit, ils ont tous menti, Monseigneur, & c'est une vérité dont je puis vous donner une bonne preuve. Il n'y a que très-peu de tems que je suis en cette Ville, & plût à Dieu n'y eusse-je jamais mis le pied! Je

n'y fus pas plutôt arrivé, que je m'en allai, malheureusement pour moi, voir ce Corps saint, où j'ai été ajusté comme vous voyez. Cela est si vrai que l'Officier de la Seigneurie qui se tient aux présentations, son livre & même mon hôte vous le confirmeront. Si la chose est donc comme je la dis, cessez pour l'amour de Dieu de me tourmenter à l'instance de ces garnemens. Les choses étant en cet état, Marquis & Stechi ayant appris que le Lieutenant du Podestat traitoit sévérement Martelin, qui avoit déja souffert la question, se trouvérent fort embarrassez, & dirent entr'eux : Nous avons fait une méchante manoeuvre : Nous avons tiré notre ami de la poële pour le jetter dans le feu. Courant donc çà & là en toute diligence, ils rencontrérent par hazard leur hôte, & lui contérent leur aventure. Il en rit, & les mena à un certain Alexandre Agolant, habitant de Trevise, & homme qui pouvoit tout auprès des Puissances. On lui fit le conte d'un bout à l'autre, & tous trois le priérent d'avoir pitié de Martelin. Alexandre après en avoir bien ri, alla trouver le Magistrat, & le pria d'envoyer querir Martelin ; ce qui fut fait. On le trouva devant le Juge encore en chemise & fort allarmé, parce qu'il ne vouloit point entendre parler de rien qui pût disculper l'accusé, ou qu'ayant peut-être quelque animosité particuliere contre les Florentins, il avoit résolu de faire pendre son prisonnier. Aussi ne voulut-il point le rendre qu'il n'y fût contraint. Martelin hors d'affaire fit le détail de son aventure à son liberateur, & lui demanda comme une faveur de le laisser aller, disant que jusques à ce qu'il fût à Florence, il croiroit toujours avoir

la corde au cou. Le Seigneur rit long-tems de l'aventure, & fit donner une robbe à chacun des trois Florentins, qui se retirérent chez eux, vies & bagues sauves.

NOUVELLE XII.

Renaud d'Ast ayant été volé arrive à Château-Guillaume, & loge chez une Dame qui le dédommage de toutes ses pertes.

LA superstition est de tous les tems & de tous les pays. Mille gens se feroient tuer pour soutenir la vertu de certaines oraisons & paroles, pendant qu'il s'en trouve mille autres qui se moquent d'un tel abus. Voici pourtant un Conte où l'Oraison de Saint Julien fut d'un grand secours à Renaud d'Ast. C'étoit un riche Marchand que ses affaires appellerent un jour à Bologne. Il ne les eut pas plutôt faites, qu'il reprit le chemin de chez lui. Etant sorti de Ferrare, & tirant du côté de Verone, il rencontra trois Cavaliers qu'il prit pour des Marchands, & qui étoient des voleurs de grand chemin. Ces gens l'abordent, le saluent avec beaucoup d'honnêteté, & lui demandent l'honneur de sa compagnie, disant que plus on est de monde, plus on voyage sûrement. Renaud répondit à leur civilité par une autre, & accepta leur compagnie. En parlant de choses & d'autres la conversation tomba enfin sur la vertu des Oraisons. Pendant que les trois Brigans faisoient merveilles,

ſur la matiere, & que Renaud étoit tout oreilles, l'un des trois lui dit, & vous, M. quelle Oraiſon avez-vous accoutumé de dire quand vous êtes en campagne. A la verité, repondit Renaud, je ſuis aſſez groſſier pour ces ſortes de choſes. Je vis à l'antique & ne me pique point de ſçavoir force oraiſons. Je vous dirai pourtant que quand je ſuis en voyage, j'ai coutumé de dire avant que de ſortir de l'auberge, un *Pater* & un *Ave Maria* pour l'ame du pere & de la mere de Saint Julien. Enſuite je prie Dieu & Saint Julien de me donner bon gîte la nuit prochaine. Je m'en ſuis toujours bien trouvé: Auſſi jamais je n'y manque. Et ce matin, Monſieur, avez-vous fait ces oraiſons, lui demanda un des trois en riant? Sans doute, répondit Renaud. Et bien repliqua l'autre, voulez-vous gager que mon logis ſera ce ſoir meilleur que le vôtre nonobſtant votre oraiſon. Il faiſoit alors un froid pénétrant, la nuit approchoit & la couchée étoit encore aſſez éloignée. Peut-être vous ſervez-vous en voyage des mêmes mots que moi, repliqua Renaud? Nullement, dit le Voleur. Je ne ſuis pas, je vous jure, un grand mangeur de Saints: mais ſi je perds, je ſuivrai deſormais votre methode. A ces conditions-là, repliqua Renaud, je gagerois ma vie, pourvû que vous alliez loger à l'Auberge, car je vous déclare que je n'ai ici aucune connoiſſance. Soit, repartit le Brigand. Je gage votre habit, votre cheval, & votre bourſe même, ſi vous voulez. Renaud ſentit dès lors que ſes affaires n'étoient pas en bon train. Mais le moyen de reculer? On faiſoit cependant chemin, lorſque les voleurs profitant de la nuit & d'une riviere, ſe jettent ſur Re-

naud, lui ôtent ſon cheval, le dépouillent juſqu'à la chemiſe, & le laiſſent-là. Vous verrez, Monſieur, lui dirent-ils en partant ſi votre ſaint Julien vous donnera bon logis cette nuit; car pour le nôtre il ſera bon ſelon toutes les apparences. Les trois Voleurs paſſent la riviere, & laiſſent le pauvre Renaud dans ce triſte équipage. Il n'avoit plus d'eſperance qu'en ſon valet, qui portoit ſa valiſe de laquelle il ſe promettoit encore quelque petit ſecours. Il avoit demeuré derriere pour faire ferrer ſon cheval. Mais voyant de loin de quelle maniere on regaloit ſon maître, comme ces ſortes de gens ſont peu affectionnez, il ſe détourna du chemin, & courant à toute bride il gagna Château-Guillaume, & alla planter le piquet dans la meilleure Auberge, où ſans ſe mettre autrement en peine de ſon maître, il n'oublia rien pour ſe delaſſer de ſes grandes fatigues. Cependant le pauvre Renaud qui étoit expoſé à toutes les rigueurs de la ſaiſon, boüeux juſqu'aux oreilles, percé du vent & accablé de la neige maudit ſa triſte deſtinée, & commence à craindre avec juſtice, que ſon Oraiſon n'aura pas ſon effet accoutumé. Après bien des fatigues & bien des ſouffrances, il arrive enfin à Château-Guillaume, & trouve les portes de la ville fermées. Cette ſeconde diſgrace penſa le deſeſperer. Cependant comme le deſeſpoir eſt un méchant remede, il fit un nouvel effort, & chercha quelque endroit où il fût à couvert du mauvais tems, & où il pût paſſer le reſte de la nuit. Heureuſement il alla donner à une maiſon ſituée ſur le rempart, & trouva un petit toît qui s'avançoit en dehors, & qui y avoit une entrée. Renaud s'y fourre ſans marchander. Il y

Digitized by Google

avoit par bonheur un peu de paille dont il fit un lit du mieux qu'il pût. Cependant le mauvais tems augmentant, & Renaud n'en pouvant plus, s'abandonne au desespoir: Le froid le saisit: Il tremble, il deplore sa misere, & claque si fort des dents, qu'une servante l'entendit. Cette servante étoit celle d'une jeune & charmante Veuve, qui demeuroit dans cette maison, & qui n'étoit pas moins galante que belle. Le Gouverneur de la place entretenoit avec elle un commerce de galanterie; & pour n'être ni vû ni interrompu, il l'avoit mise dans cette maison, où il entroit par l'endroit où Renaud s'étoit mis, sans que personne s'en apperçût non pas même ses gens.

Le Gouverneur avoit résolu le jour précédent d'aller voir sa Maîtresse, & de passer la nuit avec elle. On avoit même fait préparer un magnifique repas, où rien n'étoit épargné. Tout étoit prêt pour le recevoir, sans oublier le bain que l'amant avoit fait faire à petit bruit. Mais lui étant survenu des affaires qui l'obligérent à monter à cheval sur le champ, il fit sçavoir à la belle qu'il ne pouvoit l'aller voir. Comme les Dames entendent raison, elle se consola de ce contre-tems, soupa & voulut avant que de se coucher profiter du bain préparé pour son amant. Comme le bain n'étoit pas éloigné du lieu où le pauvre Renaud s'étoit refugié, la Dame entendit les doléances de ce malheureux. Qu'est-ceci, dit-elle à sa servante? C'est un pauvre diable, dit-elle, qui se plaint là-bas. Le froid est rigoureux: Il peut mourir. Vous plaît-il, Madame, que je le fasse entrer? Volontiers, répondit la belle. Nous avons de quoi le loger, & de quoi lui don-

ner à ſouper. La ſervante qui n'étoit peut-être pas plus inhumaine que ſa Maîtreſſe, deſcend incontinent, fait entrer Renaud, qui la remercie de ſon mieux, & l'aſſure qu'il lui eſt redevable de la vie. Il conte en peu de mots ſon avanture à ſa bienfaitrice, qui touchée de ſon triſte état, le fait entrer dans le bain dont la Dame étoit ſortie. Il fit d'autant moins de cérémonie, qu'il avoit bon beſoin de cette reparation. Pendant qu'il ſe reſſuſcitoit dans le bain, la ſervante va conter l'aventure à ſa Maîtreſſe, & lui apprendre en quel équipage étoit Renaud. La Dame toute charitable ordonne à ſa ſervante de chercher un habit de ſon mari, qui n'étoit mort que depuis peu, & de le donner à ce bon homme. Cet habit lui alloit ſi bien, qu'on eût dit qu'il avoit été fait pour lui. Etant donc en un état décent, il attendit patiemment les ordres de la Dame, & remercia Dieu & Monſieur Saint Julien de lui avoir envoyé une nuit plus favorable qu'il n'avoit crû, & conduit à un logis qu'il commençoit à trouver bon. La Dame s'étant un peu repoſée, & fait faire un grand feu, demanda des nouvelles du bon homme. Il eſt habillé, Madame, répondit la ſervante, il eſt bien fait de ſa perſonne & a l'air d'un galant homme. Fai-le monter, reprit la Dame : il ſe chauffera & ſoupera ; car je croi qu'il a beſoin de l'un & de l'autre. Renaud vient, & fait ſon compliment en homme qui ſçavoit vivre. Il regarde de tems en tems la belle qu'il trouve fort à ſon gré. Elle de ſon côté trouvant à ſa mine & à ſes diſcours qu'il étoit tel que ſa ſervante l'avoit dépeint, lui fait force honnêtetez, & lui ordonne de s'aſſeoir familiérement auprès d'elle

Digitized by Google

pour prendre sa part du feu. Le soupé étant servi, Renaud eut ordre de se mettre à table. Il obéit, & mange de bon appetit, comme vous pouvez croire. La Dame se trouva fort combattuë, soit que l'attente du Gouverneur eût déja mis ses esprits en mouvement, soit qu'elle fût charmée de la bonne mine, de la jeunesse & de la conversation du survenant. Quand je profiterai de l'occasion, disoit-elle en soi-même, & que je me vengerai du Gouverneur qui s'est moqué de moi, qui le sçaura? Renaud n'étoit pas si novice qu'il ne s'apperçût de son embarras, & ne commença à esperer que l'Oraison de Saint Julien produiroit son effet: Mais il ne sçavoit comment entrer en matiere. La Dame qui n'étoit pas novice non plus, se douta de la chose, & commença par lui dire: D'où vient que vous êtes triste? Est-ce que la perte que vous avez faite, vous afflige? Consolez-vous; vous êtes chez vos amis; & j'ose vous dire, que je ne saurois vous regarder sans me souvenir de feu mon époux. Vous en avez tous les traits; & en vous voyant, il me semble que je le voi. Vous me faites bien de l'honneur, Madame, repliqua Renaud, & ce que vous me dites, est bien obligeant. Je serois bien en peine, Madame, de vous comparer. Vous avez des charmes qui ne sont que pour vous, & votre beauté efface toutes les autres. Mais, Madame, que ma destinée est cruelle si vous n'avez pitié de moi. Je viens d'éviter un mal, & je tombe dans un autre. Vous m'avez sauvé la vie, voudriez-vous, Madame, me la ravir. La belle interrompit Renaud, & s'humilia pour lui donner occasion de lui contredire. Renaud continuant l'éloge de sa bienfai-

Digitized by Google

trice, entra dans le détail, loüa toutes ses beautez visibles & invisibles. Mais, ajouta-t-il en finissant, pour loüer tout ce que vous avez de loüable, ce n'est pas assez d'une nuit, que nous pourrions employer plus utilement. Ces dernieres paroles la firent sourire. Renaud s'en étant apperçu, crut qu'il étoit tems de passer des paroles aux actions. Renaud le fit, & s'en trouva bien. Il n'y eut de resistance que celle que la bienséance rendit necessaire. Les baisers ne furent pas épargnez. En un mot, les préludes de l'amour furent aussi beaux qu'on pouvoit le souhaiter; car il n'est pas besoin d'entrer dans le détail des faveurs données & reçûës. Pour finir enfin la comedie, la Dame le fit coucher avec elle. Le jour commençant à poindre, la Dame qui craignoit l'éclat, donna de vieux habits à Renaud, & le fit sortir aussi secrettement qu'il étoit entré avec autant d'argent qu'il crut en avoir besoin pour achever son voyage. Etant entré dans la ville, il s'en alla droit à l'auberge où étoit son valet, & prit les habits qu'il avoit dans sa valise. Il étoit prêt à monter à cheval, quand il apprit que ses voleurs avoient été pris pour quelque autre crime, & qu'on devoit les transferer dans les prisons de la ville. Il alla chez le Juge, & se plaignit du vol qui lui avoit été fait. Les voleurs furent amenez, & confesserent de l'avoir volé. Tout ce qu'il avoit perdu, lui fut restitué à la reserve d'une paire de jarretieres qui s'étoient éclipsées; & peu de tems après les brigans furent pendus.

Digitized by Google

NOUVELLE XIII.

Trois jeunes & riches Florentins ayant folement dissipé tout leur bien, tombent dans une extrême misere, & s'en relevent par le moyen de leur Neveu, qui se marie d'une maniere fort singuliere à la fille du Roi d'Angleterre.

LEs coups de la Fortune sont un sujet inépuisable, & plus on en parle, plus a-t-on matiere d'en parler. Tout ce que nous appellons nôtre, est incontestablement au pouvoir de la Fortune, qui en dispose comme il lui plaît.

Il y eut autrefois à Florence un Gentilhomme nommé Tebalde, sorti, selon quelques-uns, de la maison des Lamberti, & selon quelques autres, de celle des Agolanti. Il n'importe guere de sçavoir au juste de laquelle de ces maisons il étoit descendu. Ce qu'il y a de vrai, est, qu'il fut le plus riche Gentilhomme de son tems, & qu'il eut trois fils. Le premier s'appelloit Lambert, le second Tebalde comme son pere, & le troisieme Agolant, tous trois bien faits & de bonne mine. L'aîné n'avoit pas dix-huit ans accomplis quand le pere mourut, & les laissa heritiers de ses grands biens. Ces jeunes gens se voyant si riches, & ne se gouvernant que par eux-mêmes, commencerent à faire grosse dépense. Belle écurie, belle meute, nombre d'oiseaux & de domestiques, table ouverte à tous allans & venans. Leur maison étoit

le rendez-vous de toutes ſortes de divertiſſemens ; & l'on y trouvoit non ſeulement ce qu'il faut à des Gentilshommes, mais même tout ce qui leur avoit fait quelque envie. Une pareille vie diminua beaucoup leurs grands biens en peu de tems. Leur revenu ne pouvant les ſoutenir ſur le pied où ils s'étoient mis, il falut engager & vendre leurs fonds, aujourd'hui une piece, & demain l'autre. Ils ne ſe reconnurent qu'après qu'ils ſe furent preſque ruinez ; & alors la pauvreté leur ouvrit les yeux que l'abondance avoit fermez. Dans ce fâcheux retour, Lambert parla un jour à ſes deux freres, leur repreſenta la figure que leur pere avoit faite, les biens qu'il avoit poſſedez, & la miſere où ils étoient réduits par leur imprudence & mauvaiſe œconomie, leur conſeilla de vendre ce qui leur reſtoit avant que la gueuſerie les accablât, & de ſe retirer en quelque pays étranger, où les yeux de leurs Compatriottes n'aggraveroient pas leurs peines. Ainſi fut dit, ainſi fut fait. Ils ſortirent de Florence ſans prendre congé de perſonne, & à petit bruit. Arrivez en Angleterre, ils louent une petite maiſon à Londres, font petite dépenſe, & s'aviſent de prêter de l'argent à gros interêt. La fortune leur fut ſi favorable, qu'ils gagnérent en peu de tems non ſeulement dequoi racheter leurs heritages, mais encore dequoi en acheter de nouveaux ; ce qui les obligea de faire pluſieurs voyages à Florence, & d'y revenir demeurer. Ils s'y marierent enfin tous trois, & leur neveu nommé Alexandre alla de leur part à Londres pour y continuer leur commerce. Quoiqu'ils euſſent changé de condition, ils n'avoient pas pour cela changé d'eſprit. Ils ne ſe ſouvenoient

Digitized by Google

venoient plus de la pauvreté où leurs folles dépenses les avoient jettez ; & quoiqu'ils eussent femmes & enfans, ils dépensoient comme à l'ordinaire, sans se mettre en peine de rien, & ne cesserent d'emprunter que quand ils ne trouverent plus de credit. Alexandre leur envoyoit de tems en tems d'Angleterre des secours qui les soutenoient un peu. Mais comme il prêtoit aux Gentilshommes & Barons sur leurs Châteaux, terres, & autres revenus dont il tiroit un profit considerable, la guerre survint ; contre toute apparence, entre le Roi d'Angleterre & son fils : Tout le Royaume prit parti dans cette guerre, les uns pour le pere, les autres pour le fils. De-là vint que les terres & maisons sur lesquelles Alexandre avoit prêté, lui furent enlevées, & c'étoit-là son meilleur commerce, ou pour mieux dire tout son bien. Comme il esperoit neanmoins que la paix se feroit, & que par consequent tous ses gages lui seroient rendus, & même les non-joüissances, il ne voulut point abandonner l'Isle. Cependant les trois freres qui étoient à Florence, ne diminuoient rien de leurs dépenses ordinaires, & empruntoient de tous les côtez. Mais plusieurs années s'étant passées sans qu'on vid l'effet de l'esperance qu'on avoit d'eux, ils perdirent non seulement leur credit, mais leurs creanciers voulant être payez, les firent arrêter. Comme ils devoient plus qu'ils n'avoient vaillant, ils demeurerent prisonniers. Leurs femmes & leurs enfans dans la derniere pauvreté se retirerent les uns d'un côté, les autres de l'autre. Alexandre qui se morfondoit depuis long-tems en Angleterre, en attendant la paix, voyant que non seulement il n'y avoit point d'apparence, mais

qu'il couroit risque de la vie, reprit le chemin d'Italie. Il passa par les Pays-Bas, & fit quelque sejour à Bruges. En sortant de cette ville, il en vid sortir en même tems un Abbé en habit blanc, accompagné de plusieurs Moines, avec gros train & gros bagage, après lequel venoient deux vieux Seigneurs qu'Alexandre avoit connus à la Cour pour parens du Roi d'Angleterre. Il les aborde, & en fut très-favorablement reçu. Il leur demanda en chemin faisant qui étoient ces Moines qui marchoient devant avec un si gros train, & où ils alloient? Celui qui est à la tête, repondit un des Milords, est un de nos parens, qui a été nouvellement pourvû d'une des meilleures Abbayes d'Angleterre; & comme il est trop jeune pour une telle dignité, nous le menons au S. Pere pour obtenir une dispense d'âge: Mais c'est dequoi nous vous prions de ne parler à personne. L'Abbé marchant tantôt devant, tantôt derriere, comme ont de coutume de faire les grands Seigneurs qui voyagent, jetta les yeux sur Alexandre, jeune homme bien fait de sa personne, de bonne mine, honnête, & agreable; en un mot de ceux dont l'air seul en impose aux personnes de bon goût. Il lui plût d'abord si fort qu'il l'appella, lui parla familierement, & lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, & où il alloit. Alexandre lui dit franchement ce qu'il étoit, lui conta ses avantures, & lui offrit ses petits services. Cela se fit de si bonne grace, & si sagement, que l'Abbé après l'avoir étudié quelques jours conclut qu'encore que son équipage fût bien peu de chose, il devoit être une personne de qualité; & déja touché de ses malheurs, il le consola familiere-

Digitized by Google

ment, lui dit qu'il falloit toujours avoir bonne esperance, que Dieu étoit bon & sage, que les honnêtes gens ne manquoient jamais de rien; & enfin il le pria de ne le pas quitter, puisqu'ils alloient tous en Toscane. Alexandre le remercia de ses bontez, & l'assûra qu'il étoit prêt de lui obeir. Plus l'Abbé pratiquoit Alexandre, plus il le trouvoit à son gré. Il l'avoit déja prié, comme il connoissoit le pays, d'avoir soin des logemens. Après plusieurs journées de marche, ils arriverent à une petite ville qui n'étoit pas trop bien pourvûë d'auberges; cependant l'Abbé se trouvant las y voulut loger. Alexandre le mena à un logis dont l'hôte avoit été son domestique, & lui fit préparer une chambre le plus commodement qu'il fut possible, logeant le reste de son train par ci par là dans la ville. L'Abbé ayant soupé, une bonne partie de la nuit étant passée, & chacun étant couché, Alexandre demanda à l'hôte où il pourroit se coucher. Vous voyez, Monsieur, répondit l'hôte, que tout est si plein que ma famille & moi sommes contrains de coucher sur la dure. Je ne sçai où vous mettre. Si vous vouliez vous contenter d'un grenier qui est attenant de la chambre de l'Abbé, je vous y porterois un lit, & pour cette nuit vous ferez comme vous pourrez. Si non je puis vous mettre dans un coin de la chambre de Monsieur, où vous serez le mieux du monde. Il dort, les rideaux sont tirez, je vous y mettrai tout doucement, si vous voulez, une petite coite. Alexandre y consentit par nécessité, voyant que cela pouvoit se faire sans bruit & sans incommoder l'Abbé. L'Abbé ne ne dormoit point, & pensant sans cesse à ce qu'il

Digitized by Google

sentoit pour Alexandre, il entendit non seulement tout ce qui fut dit, mais il entendit même coucher Alexandre. Voici l'occasion, disoit-il en soi-même, de satisfaire mes desirs, si je la manque il n'est pas sûr que je la retrouve. Resolu donc de profiter de la faveur de la conjoncture, & croyant d'ailleurs que tout le monde dormoit, il appella Alexandre, & lui dit tout bas de venir se coucher auprès de lui. Alexandre fit quelques façons; mais enfin il obéit. L'Abbé lui porte la main sur l'estomac, & commence à le tâter comme ont accoutumé de faire les nouveaux Amans. Alexandre en fut surpris, & ne douta pas que l'Abbé ne méditât le plus infâme de tous les crimes. L'Abbé s'en étant apperçu ou par simple conjecture, ou par les mouvemens d'Alexandre, défit sa chemise, lui prit la main, & la mettant sur son estomac, lui dit pour le détromper. Tu te trompes, Alexandre, & ta main va t'en convaincre. Qui fut surpris, ce fut Alexandre, qui trouva deux petits tetons ronds comme une boule, durs & polis comme de l'ivoire. Revenu de son erreur d'une maniere fort agréable, il embrassa la Belle, & voulut la baiser sans autre ceremonie; mais elle le repoussa & lui dit, Avant que d'aller plus loin, j'ai une chose à vous dire. J'allois trouver le Saint Pere pour le prier de me marier: mais je ne vous ai pas plutôt vû par un effet de mon malheur ou de votre bonne fortune, que j'ai commencé de vous aimer, & je puis vous dire que jamais on a plus aimé que je vous aime. Mon dessein est de vous avoir pour Epoux; mais si vous ne voulez pas m'avoir pour Epouse, vous n'avez qu'à vous en retourner d'où vous venez. Quoi

Digitized by Google

qu'Alexandre ne la connût pas assez pour se déterminer si promptement; cependant comme il concluoit par son train qu'elle devoit être noble & riche, & que d'ailleurs il la trouvoit fort belle, il répondit sans balancer qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle voudroit. S'étant donc promis la foi de mariage, & donné même des gages de leur mutuelle fidelité, ils passerent la nuit le plus agreablement qu'ils pûrent, & se prodiguerent à décompter sur leur futur mariage, tout ce que l'amour a de plus doux. Le jour venant ils prirent des mesures pour l'avenir, & s'étant separez fort contens l'un de l'autre, Alexandre alla donner des ordres pour le départ, sans que personne sçût où il avoit couché.

Etant arrivez à Rome quelques jours après, l'Abbé, les deux Milords, & Alexandre eurent audience du Pape. Vous sçavez, Saint Pere, dit l'Abbé, qu'il ne suffit pas de bien vivre, mais qu'il faut aussi fuir les occasions qui peuvent nous porter à faire du mal. Je viens d'Angleterre avec l'habit que vous me voyez. Le Roi mon Pere, dont j'emporte une bonne partie des richesses, vouloit me marier au Roi d'Ecosse, Prince fort âgé. Ce n'est pas tant la vieillesse du Roi d'Ecosse, qui m'a fait fuir, que la crainte de commettre quelque chose de contraire aux Loix divines, & d'indigne du sang Royal dont je suis descenduë, en cas qu'on m'eût forcée d'épouser ce Prince caduque. La jeunesse est fragile, Saint Pere, & il est de la prudence de ne pas s'exposer. Je venois me jetter entre les bras de votre Sainteté, pour recevoir un Epoux de sa main. Mais mon choix est fait, & la Providence

Digitized by Google

m'a fait connoître celui qui doit être mon Epoux. C'est, Saint Pere, ce jeune Gentilhomme que vous voyez ici. Il n'est pas de naissance Royale comme moi; mais son merite & son honnêteté sont dignes des plus grandes Princesses. J'aurois pu me dispenser, mon choix étant fait, de venir jusqu'ici; mais j'ai été bien aise de rendre mes devoirs à votre Sainteté, & de vous supplier de faire passer publiquement un Contrat de mariage qu'Alexandre & moi avons déja passé aux yeux de Dieu. Nous vous demandons donc, Saint Pere, votre benediction, afin que vivant heureusement ensemble, nous puissions enfin bien mourir. Alexandre fut bien surpris d'apprendre que sa femme étoit fille du Roi d'Angleterre, mais plus encore le furent les deux Milords, que la presence de Sa Sainteté ne put qu'à peine empêcher de maltraiter Alexandre & la Dame même. Le Pape ne le fut pas moins de l'habit qu'elle avoit pris, & du choix qu'elle avoit fait. Mais voyant qu'il ne pouvoit pas empêcher que ce qui étoit fait, ne le fut, il donna son approbation à tout. Il consola les deux Milords, leur fit embrasser Alexandre, & fixa le jour des Noces, qui furent celebrées avec beaucoup de magnificence en presence des Cardinaux & autres personnes distinguées. La mariée parut charmante: Tout le monde la loua, & sans contredit avec raison. Alexandre n'eût pas moins de louanges. Il étoit magnifiquement mis, & sembloit plutôt un Prince, qu'un homme qui avoit prêté sur gages.

Quelques jours après les mariez prirent congé du Pape, & partirent pour Florence, où la renommée avoit deja porté la nouvelle de ce mariage. Ils y fu-

Digitized by Google

rent reçûs avec tous les honneurs imaginables. On paya tout ce que les trois freres devoient : on les fit sortir de prison, & eux, leurs femmes & leurs enfans rentrerent dans la possession de tous leurs biens. Les Mariez partant ensuite de Florence, accompagnez d'un des Oncles d'Alexandre, vinrent à Paris, où le Roi de France les reçût en Princes souverains. De-là les deux Milords repasserent en Angleterre, & firent tant envers le Roi, qu'il rendit son amitié à sa fille & à son gendre, qu'il reçût depuis avec toutes les démonstrations de joie imaginable. Peu de tems après il confera à Alexandre une nouvelle dignité & lui donna la Comté de Cornoüailles. Alexandre se rendit si habile politique, qu'il raccommoda le pere & le fils, en quoi il rendit au Royaume un service très-important, & s'acquit l'amour & l'estime de tous les peuples. Son oncle recouvra tout ce qui lui étoit dû en Angleterre, & revint gros Seigneur à Florence. Alexandre vécut fort heureusement avec sa femme, & l'on dit même qu'il fit la conquête d'Ecosse, tant par sa prudence & par sa valeur, que par le secours du Roi son Beau-Pere.

Digitized by Google

NOUVELLE XIV.

Landolfe Rufollo étant devenu pauvre se fit Corsaire. Il gagna beaucoup de biens, & fut pris & volé par les Genois comme il se retiroit. Le vaisseau Genois fait naufrage; Landolfe se sauve sur une caisse pleine de bijoux, se rend sur la côte de l'Isle de Gurfe, y est secouru par une femme, & s'en retourne chez lui plus riche qu'auparavant.

C'Est une opinion commune que le voisinage de la mer de Rege à Gaïete est quasi le plus agreable endroit de l'Italie. Il y a assez près de Salerne une côte que les habitans appellent la côte de Malfi, pleine de petites villes, de jardins, de fontaines, & de gens riches aussi industrieux & négocians que gens qu'on connoisse. Entr'autres villes il y en avoit une nommée Ravel, où il y a encore aujourd'hui de riches marchands. Il y en eut autrefois un très-riche qui s'appelloit Landolfe. Et comme plus on a, plus on desire. Landolfe quelque riche qu'il fût, ne trouvoit pas qu'il le fût assez & voulant multiplier ses biens, pensa tout perdre, & se perdre soi-même. Cet homme donc ayant reglé ses affaires, comme ont de coutume les marchands, acheta un gros vaisseau, & l'ayant chargé pour son compte, fit voile pour l'Isle de Chipre. Il se trouva malheureusement pour lui qu'il étoit arrivé tant de vaisseaux chargez des mêmes marchan-

difes, qu'il fut contraint de vendre les siennes avec grosse perte, & pour s'en défaire au plutôt, de les donner même presque pour rien. Extrêmement consterné d'une perte si considerable, qui de riche qu'il étoit, l'avoit presque rendu pauvre en peu de tems, il se resolut enfin de mourir ou de se dédommager sur autrui de ce qu'il avoit perdu. Pour cet effet il vendit son gros vaisseau. De cet argent & du peu qu'il avoit tiré de ses marchandises, il acheta une fregate legere, & resolut de faire le metier de Corsaire. Il équipa sa fregate de tout ce qu'il lui falloit, fit plusieurs courses prenant à toutes mains, & donnant la chasse à plusieurs vaisseaux Turcs, dont la plupart furent pris. La fortune enfin lui fut si favorable, qu'en moins d'un an il se trouva plus riche qu'il n'avoit jamais été. Jugeant donc qu'il avoit assez de bien pour vivre agreablement sans rien hazarder, il resolut de s'en retourner chez lui avec son butin, sans s'embarrasser desormais d'aucun commerce. Il ne fut pas plutôt dans l'Archipel, qu'il fut surpris par une violente tempête. Il avoit le vent tout contraire : la mer étoit haute comme les monts, & son petit vaisseau commençoit à être fort endommagé. Dans cette extremité il eut le bonheur de gagner une petite Isle, & d'entrer dans le port pour y attendre un vent plus favorable & moins orageux. A peine Landolfe étoit-il entré dans le port, qu'il y arriva deux gros vaisseaux Genois venant de Constantinople, & fuyant la tempête dont Landolfe étoit échapé. Les Genois ayant vû le petit vaisseau, se posterent de maniere qu'ils lui fermoient le passage. Ils apprirent bien-tôt à qui appartenoit le vais-

feau ; & sçachant par reputation qu'il étoit très-richement chargé, ils resolurent d'abord, comme gens avides d'argent & aimant à piller, de s'en rendre les maîtres. Ils mirent à terre pour cet effet une partie de leur équipage, & posterent des gens bien armez dans un lieu, d'où ils pouvoient assommer tout ce qui sortoit du petit vaisseau. Le reste s'étant embarqué dans leurs chaloupes aborderent à force de rames, & à la faveur des courans qui leur étoient favorables, la fregate de Landolfe. Ils s'en emparerent aisément sans perdre un seul homme. Ils firent passer Landolfe sur un de leurs vaisseaux, & prirent tout ce qui étoit dans le sien. Le malheureux fut mis à fond de cale n'ayant de toutes ses nipés qu'un simple pourpoint. Le lendemain le vent ayant changé, les Genois remirent à la voile. Ils eurent beau tems tout le jour : mais au commencement de la nuit il s'éleva une tempête qui separa leurs vaisseaux. Celui où étoit Landolfe, emporté par l'orage, alla donner contre un sable au dessus de l'Isle de Cephalonie, & se brisa comme un verre. Le naufrage fut si prompt, & le peril si pressant, qu'on n'eut pas le tems de faire de grandes doleances. En un moment la mer fut couverte de marchandises, de caissons, & de planches. Ceux qui sçavoient nager, se jetterent à la nage, & chacun se saisit de ce qui lui tomba sous la main, pour tâcher de se sauver. Le malheureux Landolfe à qui la perte de son vaisseau avoit fait souhaiter la mort le jour précédent, en eut peur quand il la vid de près. Par bonheur il rencontra un ais dont il se saisit, esperant que s'il pouvoit temporiser, Dieu lui envoyeroit quelque secours. La mer &

Digitized by Google

le vent le poussant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il se soutint sur son ais du mieux qu'il put jusques à ce qu'il fût jour. Le jour donc étant venu, il regarda de tous côtez & ne vid que mer, que nuages, & un caisson qui flottant sur les eaux s'approchoit quelque fois de lui avec tant de violence, qu'il craignoit d'en être assommé. Quoique ses forces fussent fort épuisées, il en trouvoit neanmoins pour se garantir du caisson, qu'il repoussoit de la main quand il en étoit à portée. Mais un tourbillon s'étant élevé, la caisse emportée par une vague, donna si rudement contre la planche sur laquelle étoit Landolfe, qu'elle l'emporta, & fit enfoncer ce malheureux. Revenu enfin sur l'eau, il se trouva fort éloigné de sa planche, & fort proche de la caisse. Craignant donc de n'avoir pas assez de force pour regagner l'ais, il se saisit de la caisse, & s'y crampona du mieux qu'il pût, bûvant de tems en tems plus qu'il n'auroit voulu. Cette triste navigation dura encore un jour & une nuit. Mais enfin par la volonté de Dieu, ou par la force du vent, il fut jetté sur la côte de l'isle de Gurfe. Il s'y trouva par hazard une pauvre femme qui voyant Landolfe de loin, & ne remarquant en lui rien d'humain, en eut peur, & se retira en criant. Landolfe qui n'avoit pas la force de parler, & qui ne voyoit presque rien, n'apperçût ni la femme ni le mouvement qu'elle avoit fait. Mais comme la mer le poussoit toujours à terre, la femme connut plutôt la caisse que l'homme. Regardant ensuite fixement, elle apperçût des bras étendus sur la caisse, puis elle vid un visage, & connut enfin que c'étoit un homme. La compassion la fit

Digitized by Google

entrer dans la mer qui s'étoit tranquilisée. La bonne femme ayant pris Landolfe aux cheveux le traîna à terre avec son caisson. Ce ne fut pas sans peine qu'elle lui détacha les mains de la caisse, qu'elle fit emporter par sa fille. Prenant ensuite Landolfe à son cou, comme si c'eut été un petit enfant, elle le porta à la ville. Elle le mit dans une étuve, & à force de le froter & de le laver d'eau chaude, elle fit revenir la chaleur & les forces perduës. Elle lui fit prendre de bon vin & des confitures, & le traita si bien en un mot, qu'il revint en son état naturel, & connut où il étoit. Elle lui rendit alors son caisson, & lui dit en même tems qu'il pouvoit se retirer où il jugeroit à propos. Quoiqu'il n'eût aucune idée de la caisse, il ne laissa pas neanmoins de la prendre, jugeant que pour peu qu'elle valût, elle pourroit le nourrir durant quelques jours: mais comme il la trouva fort legere, il en eut bien peu d'esperance. Impatient de sçavoir ce que contenoit son caisson, il profita de l'absence de la femme, l'ouvrit, & y trouva quantité de pierres précieuses enchassées & non enchassées. Comme il se connoissoit en pierreries, il vid d'abord que le caisson étoit de grand prix, loua Dieu de ne l'avoir point abandonné, & se consola de sa disgrace. Mais comme il avoit éprouvé deux fois le caprice & les rigueurs de la Fortune, il eut peur d'un troisieme contretems, & crut qu'il falloit jouer de ruse pour conduire heureusement ses bijoux chez lui. Il les enveloppa dans de vieux haillons, & dit à la bonne femme qu'il n'avoit pas besoin du caisson, qu'elle pouvoit le retenir pourvû qu'elle lui donnât un sac: ce qu'elle fit bien volontiers. Landolfe

la remercia de son mieux des bons offices qu'il en avoit reçûs, prit son sac, & se retira. Il s'embarqua pour Brindes, d'où il se rendit peu à peu à Trani où il rencontra des marchands de Draps de Soye de sa ville, qui l'habillerent gratis sur le recit qu'il leur fit de ses aventures. Il n'y eut que le caisson dont il ne leur dit pas un seul mot. Ils lui preterent un cheval, & le firent conduire à Ravel, où il disoit qu'il vouloit aller. Se voyant enfin en lieu de sûreté, il visita son sac plus à loisir qu'il n'avoit fait chez sa Vieille, & y trouva tant de pierreries, qu'après les avoir venduës au dessous de leur juste prix, il se trouva plus riche de la moitié, qu'il n'avoit jamais été. S'étant défait de ses bagues il fit tenir une somme considerable à la femme de Gurse qui l'avoit tiré de la mer & qui l'avoit si bien traité; il en fit autant à ceux de Trani qui l'avoient habillé, & se servit du reste pour vivre: ce qu'il fit honorablement & en honnête homme.

NOUVELLE XV.

Un Maquignon arrivé à Naples pour y acheter des chevaux, eut trois fâcheuses aventures en la même nuit, se tira de toutes, & gagna un Rubis de grand prix.

IL y avoit autrefois à Perouse un jeune Maquignon nommé André de la Pierre, lequel ayant appris que les chevaux étoient à bon marché à Naples, s'y en alla avec cinq cens écus d'or pour

en acheter. Comme il n'avoit jamais perdu sa cheminée de vûë, il partit avec d'autres Marchands de sa connoissance, & arriva à Naples un Dimanche au soir. Il alla le lendemain au marché aux chevaux, & en vid quantité qu'il trouva fort à son gré. Il les marchanda tous, & n'en acheta aucun, parce qu'on ne put convenir du prix. Il alla se mettre en tête en jeune homme étourdi, qu'on s'imaginoit qu'il n'avoit pas dequoi payer les chevaux qu'il marchandoit; & pour faire voir le contraire, il tiroit à tout moment sa bourse pleine d'or. Une jeune Courtisane Sicilienne, très-belle & prête à rendre service pour peu de chose à tous ceux qui se présentoient, voyant en passant cette bourse pleine, conclut d'abord en soi-même que ce seroit bien son affaire, & passa sans qu'André y prît garde. La jeune Courtisane étoit accompagnée d'une vieille, qui, voyant André, l'alla d'abord embrasser, & lui fit mille amitiez. La jeune s'étant un peu éloignée, attendit sa vieille venir. André fut d'abord surpris de l'abord de la vieille Sicilienne, mais s'étant rappellé & la reconnoissant fort bien, répondit aux marques de son affection, lui promit de l'aller voir chez elle, & après lui avoir fait des excuses de ne pouvoir l'entretenir plus long-tems, il s'en retourna marchander des chevaux. La vieille ayant rejoint la jeune à qui la bourse tenoit fort au cœur, celle-ci demanda à l'autre, qui étoit cet homme-là, d'où il étoit, ce qu'il faisoit en ville, & d'où elle le connoissoit? La vieille qui ne se défioit de rien, répondit à toutes ces questions, & après lui avoir parlé de son pere avec lequel elle avoit, disoit-elle, demeuré en Sicile, & depuis à Perouse, elle tom-

Digitized by Google

ba sur sa généalogie ; & comme les vieillards aiment à parler, elle lui nomma tous les tenans & aboutissans de sa parenté. La rusée avoit trop d'intérêt de se souvenir de ces noms pour en oublier aucun, car elle avoit déja médité par avance l'usage qu'elle en devoit faire. De retour chez elle, la premiere chose qu'elle fit, fut de donner de l'occupation à la vieille pour toute la journée, afin qu'elle n'eût pas le tems d'aller voir André. Elle avoit une petite servante qu'elle avoit eu soin de bien instruire, & qui s'entendoit de merveilles à de semblables ambassades. Elle lui fit sa petite leçon, & l'envoya sur le soir au logis d'André. Comme elle arrivoit, André étoit tout seul sur la porte. Elle lui parle, & lui demande s'il ne sçavoit point où étoit un honnête homme de Perouse nommé André. Après qu'il lui eut répondu que c'étoit lui-même, elle lui dit tout-bas. Une Demoiselle de cette ville voudroit bien, Monsieur, s'il vous plaisoit, avoir un moment d'entretien avec vous. Il n'y eut point de sentimens avantageux qu'André ne conçût de lui sur un tel discours : & se croyant un fort beau garçon, & s'imaginant d'abord que la Dame étoit amoureuse de lui, comme s'il eût été l'homme de Naples le mieux fait, il répondit sur le champ, qu'il étoit tout prêt à l'aller trouver, pourvû qu'il sçût quand & où. Tout à l'heure, même, s'il vous plaît, repliqua la servante. André sans avertir son hôte, dit à la fille qu'elle n'avoit qu'à marcher, & qu'il la suivroit. Conduit par un si bon guide, il arrive dans la ruë de Maupertuis où demeuroit la belle ; nom qui seul montroit assez combien la ruë étoit honnête. André qui ne se dé-

Digitized by Google

fioit de rien, croyant aller dans un lieu fort honnête, & avoir affaire à une galante femme, entra sans aucune difficulté. Aussi-tôt que la servante eût crié qu'André étoit-là, la Maîtresse parut au haut du degré pour le recevoir. Cette femme outre la jeunesse, étoit belle, de riche taille, & habillée assez proprement. Elle vint se jetter au cou d'André, & fut long-tems sans lui rien dire, comme si l'excès de sa tendresse l'eût empêchée de parler; puis fondant en larmes & l'embrassant tout de nouveau: vous soyez le très-bien venu, mon cher André, lui dit-elle d'une voix pleine de transport. André surpris de tant de caresses, lui dit: Et vous, Madame, vous soyez la très-bien trouvée. Elle le prit par la main & le mena dans une sale haute, & sans lui dire autre chose, elle le fit passer dans sa chambre. Elle étoit jonchée de roses & de fleurs d'oranges, & toute parfumée de plusieurs autres bonnes odeurs. Il y avoit un lit si propre, des meubles & des habits si magnifiques, qu'André qui n'avoit pas accoutumé de voir des chambres si richement parées, ne douta point qu'il n'eût affaire à une Dame de conséquence. Ils ne furent pas plutôt assis, qu'elle lui fit ce discours.

Je ne doute pas, André, que vous ne soyez surpris de mes caresses & de mes larmes, parce que vous ne me connoissez pas, & que peut-être vous n'avez jamais entendu parler de moi. Mais vous le serez bien davantage, quand je vous aurai dit que je suis votre sœur. J'ai souhaité avec passion de voir tous mes freres; mais puisque Dieu me fait la grace d'en voir un, je mourrai contente quand il plaira à Dieu de me retirer. Comme vous n'avez peut-

Digitized by Google

être jamais entendu parler de rien de tel, vous me permettrez de vous en entretenir. Pierre mon pere, & le vôtre demeura long-tems à Palerme. Comme il étoit bon & obligeant, il s'y fit beaucoup d'amis. Ma mere entr'autres qui étoit femme de qualité, & pour lors veuve, eut beaucoup d'amour pour lui. Enfin ils furent si bons amis que ma mere devint grosse, & accoucha de moi. Quelque-tems après notre pere étant obligé de quitter Palerme, & de retourner à Perouse, il laissa en Sicile ma mere & moi qui n'étois encore qu'un enfant, & je n'ai pas sçû qu'il ait songé depuis ni à la mere ni à la fille. Avec tout le respect que je dois à sa mémoire, il y eut un peu de dureté en lui; car sans parler de la tendresse qu'il devoit avoir pour moi qui étois sa fille, il ne devoit pas abandonner de la sorte ma mere, qui, sans beaucoup le connoître, l'avoit rendu maître & de sa personne & de tout son bien. Mais que faire? Il est bien plus aisé de censurer un mal passé, que de le reparer. Etant devenuë grande, ma mere qui avoit du bien me maria à un riche Gentilhomme de la maison des Gergentes, qui pour l'amour de ma mere & de moi, revint demeurer à Palerme. Comme il étoit un zelé partisan de la maison des Guelphes, il ne fut pas plutôt à Palerme, qu'il commença de cabaler avec le Roi Charles. Frederic Roi d'Arragon fut averti de tout avant qu'on pût rien executer, & mon mari contraint d'abandonner la Sicile dans le tems que je croyois être la plus grande Dame de cette isle. Nous emportâmes ce que nous pûmes, qui fut bien peu de chose en comparaison de ce que nous laissions, & nous nous ré-

fugiames en cette ville, où le Roi Charles a eu la bonté de nous dédommager d'une partie des pertes que nous avions faites pour son service. Il nous a donné maison en ville, & maison à la campagne, & a de plus assigné un bonne pension à mon mari. Voilà, mon cher frere, ce qui m'a fait venir ici, où, graces à Dieu, & non à vous, j'ai la satisfaction de vous voir maintenant. En disant cela, elle se jetta encore à son cou, & se mit à l'embrasser tout de nouveau. André entendant une fable débitée avec tant d'ordre par une personne qui parloit facilement & avec grace, se souvenant d'ailleurs que son pere avoit demeuré à Palerme, & peut-être aussi touché des caresses & des démonstrations d'amitié de cette femme, ne fit aucun doute que ce qu'elle disoit, ne fût vrai. Ne vous étonnez pas, Madame, lui dit-il dans cette persuasion, si je suis surpris de tout ceci. Je ne vous connoissois non plus que si jamais vous n'eussiez été. Mon pere n'a jamais parlé ni de votre mere ni de vous, ou s'il l'a fait, je n'en ai rien sçû. Cette surprise m'est d'autant plus agréable, que je trouve une sœur, à laquelle je ne m'attendois nullement. Mais de grace éclaircissez-moi d'un fait? Comment avez vous sçû que j'étois en ville? Une bonne femme qui vient souvent ici, répondit-elle, me l'a appris. Elle m'a dit avoir long-tems demeuré avec votre pere à Palerme & à Perouse. Au reste, j'aurois été vous voir, si je n'avois crû qu'il étoit plus honnête de vous faire venir chez moi, que de vous rendre visite chez un étranger. Ensuite elle demanda des nouvelles de tous ses parens qu'elle nomma les uns après les autres. André répondit à

Digitized by Google

tout, & demeura confirmé plus que jamais qu'il n'y avoit point de fourbe. Comme la conversation avoit été longue, & que la chaleur étoit grande, André fut regalé de vin de Gréce & de confitures. Après ce regal il se mit en devoir d'aller souper à l'auberge : mais elle faisant semblant d'en être grandement choquée, lui dit par maniere de reproche : Vous me faites bien connoître que vous ne faites pas grand cas de moi. Vous êtes avec une sœur que vous n'aviez jamais vûë, & chez elle où vous devriez mettre pied à terre quand vous venez en ville, & vous voulez aller souper à l'Auberge. Il n'en sera rien avec votre permission, & vous souperez avec moi. Mon mari n'est pas au logis ; mais je ne laisserai pas de vous donner un petit repas de femme. La sollicitation étoit pressante : Aussi André ne s'excusa qu'en disant que son hôte, qui ne sçavoit où il étoit, l'attendoit à souper. S'il n'y a que cela, répondit-elle, je me charge de lui faire dire de ne vous point attendre. Mais n'avez-vous point, ajouta-t-elle quelqu'un de vos amis que vous voulussiez avoir ici ? ce vous seroit une compagnie & pour souper & pour vous retirer. André répondit que pour ce soir il ne vouloit qu'elle seule ; & que puisqu'elle étoit resoluë de lui donner à souper, il étoit resolu de faire tout ce qu'elle voudroit. Après une longue conversation, on se mit à table. La Belle fit en sorte d'allonger ce repas jusqu'à la nuit noire. Après qu'on eut desservi, André voulut se retirer ; mais sa charitable sœur s'y opposa fortement, disant que Naples n'étoit pas une ville où un étranger dût se promener la nuit ; & qu'au reste il ne devoit pas s'embarrasser de son

Digitized by Google

hôte, parce qu'elle l'avoit fait avertir de ne l'attendre ni à souper ni à coucher. André donna dans le panneau comme il avoit fait la premiere fois, & ne parla plus de se retirer. Une bonne partie de la nuit s'étant écoulée à parler de differentes choses, elle laissa André dans sa chambre avec un petit garçon pour le servir, & se retira avec ses femmes. Il faisoit chaud ; c'est pourquoi André se voyant seul, quitta ses hauts-de-chausses, & les mit derriere le chevet, ne gardant pour tout que son pourpoint. Dans cet état ayant envie d'aller à ses nécessitez, il demande au garçon où étoient les lieux. Là dedans Monsieur, repondit le garçon; en lui montrant une porte qui étoit dans un coin. André ouvre, entre, & allant se mettre sur le siege, il porta le pied sur une trape, & tomba dans les lieux. Quoiqu'il tombât d'assez haut, il ne se fit pourtant aucun mal, & en fut quitte pour un peu de barbouillis. André se tuë d'appeller le garçon; mais point de nouvelles. Il l'avoit entendu tomber, & avoit incontinent couru en avertir la Dame. Elle court à la chambre, cherche les habits de son prétendu frere, les trouve avec sa bourse, que par défiance il portoit toujours sur lui, & qui avoit été la cause de toute la comedie ; & referme la porte des lieux. André qui commençoit à s'ennuyer, continuoit d'appeller son garçon : mais comme personne ne lui répondoit, il commença mais un peu tard, à croire qu'il étoit pris pour dupe. Pour se tirer d'un si vilain lieu, il enfonça quelques planches, & gagna une petite allée entre les deux maisons, au bout de laquelle il y avoit un petit mur qu'il grimpa & sauta dans la ruë. Il reconnut fort bien la maison, appella &

Digitized by Google

heurta de toute sa force; mais ce fut inutilement. Ne doutant plus alors de la friponnerie, il fit plusieurs doleances sur la perte subite de son argent & de sa sœur, & se mit à crier & à heurter tout de nouveau. Le bruit fut si grand, que les voisins se reveillerent, & se leverent. Une servante de la Dame entr'autres étant venuë au bruit à la fenêtre, & faisant l'endormie, qui est-ce qui est là bas, dit-elle d'une voix enrouée. Hé ne me connois-tu point, répondit André? Je suis André frere de Madame Fleur de Lis. Tu as trop pinté, bon homme, répondit la servante. Va dormir, & revien demain. Je ne sçai qui est André; mais je sçai bien que tu fais des folies. Retire-toi, je te prie, & nous laisse dormir. Te voilà bien ignorante, répondit André. Mais si les parens de Sicile sont ainsi faits, & disparoissent en si peu de tems, rend-moi mes habits & je m'en irai volontiers. Tu rêves, bon homme, tu rêves, répondit-elle en souriant, & refermant la fenêtre. André ne voyant plus de ressource pensa se desesperer, & fit plus de bruit qu'auparavant. Les voisins qui s'étoient recouchez, & qui avoient cru qu'on vouloit faire piece à cette Dame, se relevérent à ce second bruit, & étant venus aux fenêtres. C'est infame, dirent-ils tout haut, de venir à l'heure qu'il est, insulter une femme d'honneur. Au nom de Dieu, bon homme, retire-toi, & nous laisse dormir. Si tu as quelque chose à démêler avec cette femme, revien demain, & nous épargne pour cette nuit le chagrin de ton tintamarre. Dans le même tems un fier à bras, galant de la Dame, qu'André n'avoit encore ni vû ni entendu, vint à la fenêtre, & d'une voix de ton-

Digitized by Google

nerre demanda qui étoit là-bas ? Je suis frere de la Dame de cette maison, répondit André tout épouvanté. Magazin à coups de bâton, repliqua le fier à bras ; qui m'empêche de descendre, & de te rosser tant que je te sentirai pousser ? Scelerat, yvrogne, lutin, n'es-tu fait que pour troubler le repos d'autrui ? Et en disant cela, il referma la fenêtre. André qu'une si effroyable voix avoit épouvanté ; se retira, & crut les voisins qui lui conseilloient de ne se pas faire tuer. Il reprit le chemin par où il étoit venu : & comme il s'infectoit soi-même, il voulut gagner du côté de la mer pour se laver. A peine eut-il fait deux cens pas, qu'il apperçut de loin deux hommes qui venoient à lui avec une lanterne sourde. Il les prit pour des gens de la patrouille, & ne voulant pas tomber entre leurs mains, il découvrit à point nommé une masure où il courut se cacher. Les deux hommes y arrivérent un moment après, & s'arrêtérent tout proche de lui. Ils portoient je ne sçai combien de ferremens, qu'ils se mirent à visiter au clair de leur lanterne. En parlant de choses & d'autres, l'un d'eux dit à son compagnon : Ne sens-tu rien ? Il y a ici une infection épouvantable. Cela dit, ils regardent à droit & à gauche, & voyent ce malheureux qui se faisoit le plus petit qu'il pouvoit. Ils l'abordent, lui demandent d'où il venoit, & qui l'avoit mis en cet état ? André se rassurant un peu, leur fit tout le détail de son aventure. Il faut se consoler de tout, mon bon homme, lui dirent-ils, & chercher à se dédommager. Tu es bienheureux de n'avoir pas perdu la vie avec ton argent. Cela dit, ils se retirent pour parler en particulier, & de re-

mens ils lui dirent : Tu nous fais pitié. Nous avons un coup à faire cette nuit ; si tu veux te joindre à nous, tu te récompenseras de reste de ce que tu as perdu. André au desespoir & ne sçachant où donner de la tête, répondit sans balancer, qu'il feroit tout ce qu'ils voudroient. On avoit enterré le jour précédent l'Archevêque de Naples avec des habillemens très-riches ; & un rubis au doigt qui valoit plus de cinq cens ducats d'or. Leur dessein étoit de voler ce tombeau. Ils reprennent donc leurs outils, & marchent vers la Cathédrale. En chemin faisant l'un d'eux dit à André : Tu nous infectes : Ne sauroit-on trouver moyen de te laver ? Nous voilà près d'un puits, répondit l'autre. J'y ai toujours vû une corde & un seau, nous l'aurons bientôt lavé. Arrivez au puits, ils trouvérent bien la corde, mais point de seau. Il fut resolu qu'il se prendroit à la corde pour être descendu dans le puits ; & qu'après s'être lavé, il secoüeroit la corde, afin qu'on le retirât. Ils ne l'eurent pas plutôt descendu, qu'ils virent des gens de la patrouille qui venoient droit à eux. La peur les prit, & eux de gagner aux pieds. Un des survenans ayant soif, se mit en devoir de puiser de l'eau. La resistance qu'il trouva lui fit croire que c'étoit le seau qu'il amenoit plein d'eau. André ne fut pas plutôt à portée, qu'il lâche la corde & se cramponne aux bords du puits. Les autres effrayez au dernier point & croyant avoir puisé le diable, prennent la fuite de toute leur force. André dehors regarde par tout & ne voit rien ; mais s'étant un peu avancé, il rencontre ses camarades qui revenoient à son secours. Interrogé qui l'avoit retiré du puits, répondit qu'il

Digitized by Google

n'en sçavoit rien, & leur conta toute l'avêture. Les autres lui apprirent le sujet de leur fuite, & par qui il avoit été tiré du puits.

Comme il étoit déja minuit, ils firent diligence, & marchérent droit à la grande Eglise. Ils y entrérent assez aisément. Le tombeau de l'Archevêque étoit de grosses pierres de marbre. A la faveur de leurs ferremens & à force de bras ils trouvérent moyen d'enlever le dessus, & de l'étayer en sorte qu'un homme y pouvoit entrer assez facilement. Il ne s'agissoit plus que de sçavoir qui seroit celui qui feroit l'office. Comme chacun s'en défendoit, les deux dirent à André, ce sera toi, coquin, ou nous te casserons la tête. André craignant qu'ils ne lui tinssent parole, prit son parti & entra. Ces drôles ici, dit André en soi-même, pourroient bien me filouter. Si je suis assez fou pour leur tout donner, ils ne manqueront pas de décamper, & de me laisser pour toute récompense la petite gloire de leur avoir rendu service. Il faut ici jouer de tête, & se payer par ses mains. Il se souvint fort à propos de la bague de l'Archevêque qu'il prit & mit en bon lieu. Il prit ensuite la mitre, la crosse & toutes ses autres nipes à la chemise près, & donna le tout à ses camarades, leur disant que c'étoit-là tout. Les autres juroient comme des démons que la bague devoit y être, & se tuoient de l'exhorter à bien chercher. André de son côté les assuroit qu'il avoit cherché par tout, & qu'absolument elle n'y étoit pas. Enfin ennuyez de tant de recherches inutiles, ils ôtérent malicieusement l'apui qui soutenoit la pierre, & le laissérent enfermé dans le tombeau. Il tâcha, mais inutilement, de sou-

Digitized by Google

lever la pierre avec la tête. Accablé de fatigue & presque mort de peur, il s'attendoit à perir miserablement dans ce tombeau, quand il entendit parler dans l'Eglise. C'étoit des gens qui venoient aussi pour dépouiller le mort. André se crut perdu; mais enfin s'étant un peu rassûré, il résolut d'attendre tranquillement la fin de sa destinée. Ces derniers leverent la pierre comme avoient fait les autres, & firent les mêmes difficultez pour entrer. Après plusieurs contestations: Vous êtes des gens bien hardis, dit un Prêtre. Croyez-vous que les morts mangent les gens? J'y entrerai bien moi. Et en disant cela, il passe les jambes dans le tombeau pour s'y glisser ensuite. André voyant cela se leve, prend le Prêtre par un pied, & commence à le tirer en bas. Le Prêtre surpris s'écrie, & rassemble toutes ses forces que la peur avoit dispersées, pour se tirer d'entre les mains du Diable. Les autres s'éfrayent, & prennent la fuite comme s'ils avoient eu cent Diables à leurs trousses. Le Prêtre les suit de près sans songer à refermer la porte. André agreablement surpris sort du tombeau & de l'Eglise par le même chemin qu'il y étoit entré. Il courut la ville sans sçavoir où il alloit; & le jour étant venu, il se reconnut & se retrouva devant son Auberge, où tout le monde étoit fort en peine de lui, ne sçachant dequoi il étoit devenu. Il conta ses aventures, & l'hôte lui conseilla de s'en retourner sans retardement à Perouse; ce qu'il fit avec son Rubis.

NOUVELLE XVI.

Madame Britole jettée par la tempête dans une Isle, y perd ses deux fils & sa nourrice ; & de douleur se retire dans une Caverne, où elle est rencontrée par une personne de qualité qui l'emmene. L'aîné de ses fils après avoir bien rôdé, s'engage au service du bienfaiteur de sa mere, & est surpris avec sa fille dans un commerce de galanterie, qui finit par un mariage. Son second fils se retrouve, & la révolution de Sicile rétablit la mere & les enfans dans leur premier credit.

APrès la mort de l'Empereur Frederic II. un certain Manfredi fut couronné Roi de Sicile. Un Gentilhomme Neapolitain qui se nommoit Henri Capece, avoit beaucoup de credit auprès de ce dernier. Capece avoit épousé une Neapolitaine de qualité, belle & bien faite qui s'appelloit Britole Caraciola, & étoit Gouverneur de la Sicile. Charles I. ayant gagné la bataille de Benevent, où Manfredi demeura sur la place, tout le Royaume se déclara pour le vainqueur. Henri qui se défioit de la foi des Siciliens, & qui ne vouloit point devenir Sujet de l'ennemi de son souverain, se preparoit à chercher sa sûreté dans la fuite. Mais les Siciliens en ayant eu le vent, livrerent au Roi Charles Henri & plusieurs autres amis de Manfredi, & bien-tôt après tout le Royaume. Dans un changement si

subit, Madame Britole ne sçachant dequoi étoit devenu son mari; mais se défiant pourtant de ce qui étoit arrivé, sacrifia son bien à sa sûreté; & enceinte d'un fils elle s'embarqua avec un autre nommé Geofroi, âgé peut-être de huit ans, à dessein de se sauver à Lipari. Elle y arriva heureusement, & y accoucha de même d'un fils qu'elle nomma le Fugitif. Elle prit une Nourrice, & se rembarqua avec elle & ses deux enfans, resoluë de se rendre à Naples auprès de ses parens: Mais une violente tempête la jetta sur l'Isle de Ponza. Elle eut le bonheur d'entrer dans un petit Port, où elle attendit un tems plus favorable. En se promenant dans cette Isle, elle trouva une petite solitude, où elle alloit tous les jours pleurer les disgraces de son mari & les siennes. Pendant qu'elle y faisoit un jour ses doleances ordinaires, un Corsaire vint tout à coup sur son vaisseau, & l'enleva sans coup-ferir. Revenuë au rivage, & n'y trouvant personne, elle se douta d'abord de ce qui lui étoit arrivé: Mais elle en fut entierement convaincuë, lorsqu'elle vid le Corsaire qui emmenoit son vaisseau. Il n'est pas possible d'exprimer l'affliction où ce nouveau contretems la jetta. Elle appella cent fois son mari & ses chers enfans, & tomba enfin évanouïe. Comme il n'y avoit personne pour faire revenir ses esprits, ils eurent beau se promener par tout où il leur plut. Ils revinrent enfin ces esprits, mais ce ne fut que pour lui arracher des larmes. Tantôt elle appelloit ses enfans, & tantôt elle se mettoit en devoir d'aller les chercher dans les cavernes, comme si elle eût eu encore quelque esperance de les retrouver; tant étoit grand le trouble de son esprit.

Digitized by Google

L'horreur de la nuit & la solitude suspendirent un peu ses lamentations, & la firent songer à elle-même. Elle se retira dans sa caverne avec autant de peur que d'affliction. Le jour venu & se sentant pressée de la faim, parce qu'il y avoit deux jours qu'elle n'avoit mangé, elle arracha de l'herbe qu'elle mangea, la tête remplie de mille tristes idées, qui lui faisoient envisager un cruel avenir. Dans ces tristes reflexions elle vid un chevreuil entrant dans sa caverne, & en sortant bien-tôt après pour retourner dans le bois. Elle alla où elle avoit vû la bête, & y trouva deux petits chevreuils nouvellement nez. Ils lui parurent si jolis, qu'ayant encore du lait, elle leur donna la mammelle, qu'ils prirent comme si c'eût été leur mere. Cette petite compagnie toute feroce qu'elle étoit, fut pour elle une espece de consolation. Elle mangeoit de l'herbe, & bûvoit de l'eau, pleurant autant de fois qu'elle se souvenoit de son époux, de ses enfans, & de sa condition passée. Le long sejour qu'elle fit dans un lieu si sauvage, la rendit sauvage elle-même. Et le moyen de ne pas le devenir, n'ayant de societé qu'avec les bêtes.

Le hazard voulut que plusieurs mois après un vaisseau de Pise entra dans le même port où étoit entré Madame Britole. Il y avoit sur ce vaisseau un certain Conrard, Marquis de Malespine, qui ramenoit sa femme de la Poüille, où elle avoit voulu aller par dévotion visiter les saints lieux de ce pays-là. Le Marquis pour se divertir un peu eut un jour envie de chasser dans l'isle, & d'y mener sa femme & quelques domestiques. A une portée de pistolet de la caverne de Madame Britole, les

Digitized by Google

chiens poussérent ses deux chevreuils, qui se réfugiérent incontinent dans l'antre de leur compagne. Madame Britole accourut au bruit, & ayant pris un bâton en chassa les chiens. Sur ces entrefaites arrivérent le Marquis & sa femme, qui suivoient leurs chiens. La surprise fut égale de part & d'autre, elle de voir dans son desert des gens qui paroissoient quelque chose, & eux d'y rencontrer une femme de cette figure, noire, décharnée & veluë. Le Marquis fit retirer ses chiens à la priere de Madame Britole, & la pressa tant qu'elle lui dit ce qu'elle étoit, par quelle aventure elle étoit venuë en ce lieu-là, & la résolution qu'elle avoit d'y finir sa misérable vie. Le Marquis fut extrêmement touché du recit de ses malheurs: Et comme il avoit connu son mari, il n'oublia rien pour la détourner d'une si cruelle résolution, & pour la faire consentir de l'accompagner chez lui, où il protestoit qu'elle seroit traitée comme sa sœur en attendant un meilleur tems. Madame Britole ne voulant rien promettre, le Marquis fit demeurer sa femme avec elle dans l'esperance qu'elle pourroit enfin la déterminer, & donna ordre qu'on leur portât à manger, & des habits pour Madame Britole, que la Marquise eut ordre de lui faire prendre. Il n'y eut pas moins de peine à la faire manger qu'à la faire habiller; & plus on la sollicitoit à quitter ce desert, plus elle protestoit qu'elle n'iroit jamais en lieu où elle fût connuë. Cependant après qu'on l'eût assûrée qu'elle seroit entierement libre de se cacher, ou de paroître, elle se laissa persuader, & suivit le Marquis & sa femme. Un bon vent leur fit bien-tôt voir les

terres de Sarzanne dont le Marquis étoit Seigneur. Débarquez sur les côtes de la Maigre, ils se rendirent au Château du Marquis qui n'en étoit pas éloigné. On convint que pour mieux déguiser Madame Britole, elle prendroit un habit de deuil, & se tiendroit auprès de la Marquise comme une de ses Demoiselles.

Le Corsaire qui avoit pris le vaisseau de Madame Britole, étoit déja arrivé à Genes, & y avoit vendu sa prise. La Nourrice & les deux enfans tomberent entre les mains d'un nommé Gasparin d'Orie, qui les envoya à sa maison de campagne pour s'en servir comme d'esclaves. La Nourrice pleura long-tems la perte de sa maîtresse, & le miserable état où elle se trouvoit avec les deux enfans; mais enfin les larmes ne faisant qu'augmenter ses peines, elle prit son parti, & se consola du mieux qu'elle pût. Elle vid d'abord en femme sage que si les enfans étoient connus, on ne manqueroit pas de les maltraiter. Esperant donc que le tems feroit changer les choses, elle resolut de dire que c'étoit ses enfans. Elle changea le nom de l'aîné, & l'appella Jeannot de Procide: pour l'autre elle lui laissa celui qu'il avoit. Elle dit à l'enfant les raisons qui l'obligeoient d'en user ainsi, & lui representa qu'il y auroit à craindre pour lui s'il étoit connu. L'enfant qui étoit avisé pour son âge, comprit fort bien tout cela, & ne fit pas mal son personnage. Les deux enfans & la Nourrice dans le plus triste état du monde furent longtems chez Gasparin, où ils faisoient la fonction des plus vils Domestiques. Jeannot qui avoit déja seize ans, & qui malgré son esclavage avoit conservé un cœur digne de sa naiss-

Digitized by Google

fance, ne pouvant plus foutenir une condition fi vile, quitta Gafparin, & s'embarqua pour Alexandrie, où il ne trouva non plus qu'ailleurs aucun avancement. Après avoir couru trois ou quatre ans il apprit que fon pere vivoit encore, mais que le Roi Charles le retenoit toujours prifonnier. Defefperant de fa fortune, & toujours fugitif & vagabond il vint enfin dans le territoire de Sarzanne, & offrit fes fervices au Marquis de Malefpine chez qui fa mere étoit. Comme Jeannot étoit devenu beau jeune homme & de riche taille, le Marquis le prit pour Domeftique, & en fut fort bien fervi. L'âge avoit fait un fi grand changement fur la mere & fur le fils, qu'encore qu'ils fe viffent quelquefois, ils ne fe reconnurent ni l'un ni l'autre.

Le Marquis avoit une fille fort aimable, âgée d'un peu plus de feize ans, qui fe nommoit l'Epine. Il l'avoit mariée à Nicolas de Grignan : Et comme elle fe trouva veuve prefqu'auffi-tôt que mariée, elle étoit revenuë chez fon pere. Jeannot eut le bonheur de lui plaire, & elle celui de ne pas déplaire à Jeannot. Ils lierent enfemble un commerce de galanterie qui dura plufieurs mois avant que perfonne s'en apperçût. Mais comme les Amans heureux ne font pas d'ordinaire les plus prudens, & qu'il eft d'ailleurs difficile de contenir longtems une violente paffion, ils fe lafferent de tant de circonfpection, & commencerent à vivre avec moins de referve. Etant un jour fortis en compagnie pour fe promener dans un bois fort agreable qui n'étoit pas éloigné de la maifon, ils trouverent moyen de fe dérober, & d'entrer

seuls dans le fort. Ils s'arrêterent dans un lieu qu'ils trouverent agreable, & où ils crurent n'être pas si-tôt rejoints. Ils trouverent tant de plaisir dans ce lieu si commode à leur amour, que le tems leur parut court. Bref ils y furent surpris par le Marquis de Malespine, qui vint cruellement interrompre un tête à tête, où les extases étoient partagées. Le Marquis outré de la lacheté de sa fille & de la perfidie de son Domestique, les fit lier tous deux, & conduire en prison, resolu de les faire mourir. La Marquise arrêta un mouvement si violent, & lui représenta qu'il ne falloit pas aller si vîte. Elle convenoit du tort qu'avoit sa fille; elle en étoit même autant affligée que son Epoux: Mais enfin elle n'étoit pas d'avis qu'il eût à se reprocher l'homicide de sa fille & de son Domestique. Elle fit tant enfin qu'il se contenta de la prison, où ils furent gardez separement, & où ils n'avoient à manger qu'autant qu'il leur en falloit pour les empêcher de mourir, & leur donner le tems de pleurer leur faute. Ces Amans infortunez ayant demeuré un an dans leur triste prison sans que personne songeât à eux, il arriva que le Roi Pierre d'Arragon fit revolter la Sicile & en dépossEda le Roi Charles. Le Marquis qui n'aimoit pas ce dernier, fit de grandes réjoüissances pour cette révolution. Jean de Procide en ayant été informé par un de ses Gardes en témoigna beaucoup de joie, & dit en soupirant profondement. Il y a quatorze ans que je cours le monde en mendiant mon pain. Je n'attendois qu'une pareille révolution; & aujourd'hui qu'elle est arrivée, je me trouve en prison & n'en puis profiter: Et ce qui me desespere, est, que

ma captivité ne finira, je crois, qu'avec ma vie. Quel interêt prenez-vous, dit le Garde, aux démêlez des grands Rois? Avez-vous des prétentions sur la Sicile, ajouta-t-il en riant? Le cœur me fend, répondit Jean de Procide, quand je songe au credit que mon pere y avoit. J'étois tout jeune quand j'en sortis; mais je ne laisse pas de me souvenir que j'en ai vû mon pere Gouverneur du vivant du Roi Manfredi. Et qui étoit votre pere, poursuivit le Garde? Puisque je n'ai plus rien à craindre, reprit Jean de Procide, je puis répondre à la question que tu me fais. Si mon pere est encore vivant, il s'appelle Henri Capece, & moi Geoffroi & non Jean de Procide. Plût à Dieu fussé-je en liberté! Je suis sûr que si je retournois en Sicile, j'y aurois beaucoup d'autorité. Le Garde n'eût pas été plutôt relevé, qu'il conta toute la conversation au Marquis de Malespine. Il fit semblant de n'en faire pas grand cas: cependant il crut qu'il devoit s'en éclaircir avec Madame Britole, à laquelle il demanda si elle avoit eu un fils qui s'appelloit Geoffroi. C'est le nom de mon aîné, répondit-elle, au moins s'il est encore en vie. Il auroit à present vingt-deux ans, ajouta-t-elle en pleurant. Le Marquis à demi convaincu que c'étoit lui-même, étoit ravi de se pouvoir flater d'avoir trouvé le moyen de ne faire mourir personne, & de mettre à couvert l'honneur de sa fille & le sien. Pour faire les choses plus sûrement, il fit venir Jean de Procide, & lui fit conter toutes les aventutes de sa vie. Demeurant ensuite convaincu qu'il étoit Geoffroi, fils d'Henri Capece, il lui representa la grandeur de l'affront qu'il lui avoit fait, & l'ingratitude avec la-

Digitized by Google

quelle il lui avoit rendu le mal pour le bien. Tout autre que moi, ajouta-t-il, vous auroit traité sans quartier. Mais puisque vous me dites que vous êtes né Gentilhomme, il ne tiendra qu'à vous que votre captivité & vos infortunes ne finissent bien-tôt, & que votre honneur & le mien ne soit reparé. Vous avez eu de l'amour pour ma fille; elle est veuve & riche: Vous sçavez qu'elle n'est pas mal faite ni pour le corps ni pour l'esprit; & vous n'ignorez pas sa naissance. Je vous la donne en mariage, & vous pouvez comme mes enfans demeurer chez moi tant qu'il vous plaira.

Quoique la prison eût mortifié l'amant, elle n'avoit néanmoins rien diminué de son grand cœur, ni de l'amour qu'il avoit pour sa maîtresse. Mais afin qu'on ne crût pas qu'il fît les choses par crainte, il répondit au Marquis tout ce qu'il jugea nécessaire pour lui faire comprendre que son courage n'étoit pas moins grand que sa naissance. *Si j'ai aimé votre fille, Monsieur, lui dit-il, ce n'a été ni par interêt, ni par aucun motif indigne d'un honnête homme, mais uniquement parce que je l'ai trouvée aimable. Si nous avons fait une faute, c'est une faute de jeunesse, qui n'est pas au fond aussi condamnable que vous vous l'imaginez. Si les vieillards vouloient se souvenir qu'ils ont été jeunes, & comparer les manquemens des autres avec les leurs, & les leurs avec ceux des autres, ils ne seroient pas si sévéres dans ces sortes d'occasions. J'ai de l'estime & de l'amour pour votre fille: J'accepte avec plaisir le parti que vous m'offrez, & si j'avois crû n'être pas refusé, il y a longtems que je vous en aurois fait la proposition. Cet-

te faveur eſt d'autant plus douce, qu'elle étoit peu attenduë. Mais ſi votre cœur n'eſt point d'accord avec votre langue, épargnez-vous la peine de me flatter d'une vaine eſperance. Je ſuis prêt de rentrer en priſon, & de ſouffrir tout ce que vous voudrez. J'aimerai votre fille toute ma vie, & quelque mal que vous me faſſiez, je vous aimerai toujours pour l'amour d'elle. Le Marquis ravi d'une réponſe ſi genereuſe, & qui marquoit en même tems la violence de ſa paſſion, l'embraſſa ſur le champ, & fit incontinent venir ſa fille, que la priſon avoit ſi fort changée, qu'elle étoit méconnoiſſable. Le contrat fut fait & ſigné avec beaucoup de ſecret. Quelques jours après le Marquis jugeant qu'il étoit tems d'apprendre cette agréable nouvelle à ſa femme & à Madame Britole, demanda à cette derniere, ſi elle ne ſeroit pas bien aiſe qu'il lui fît voir ſon fils aîné marié avec une de ſes filles. Je vous ſerois d'autant plus obligée, répondit-elle, que vous me rendriez une choſe qui m'eſt plus chere que moi-même; & me la rendant de la maniere que vous dites, vous reſſuſciteriez en quelque façon mes eſperances perduës. Les larmes qui vinrent en abondance, l'empêcherent d'en dire davantage. Et toi, mon amour, dit-il à ſa femme, que dirois-tu, ſi je te donnois un tel gendre? Non ſeulement un homme de ce mérite, mais même tout autre me ſeroit fort agréable, répondit la mere. Vous aurez bien-tôt cette joye, reprit le Marquis. Quelques jours s'étant paſſez, & les mariez ayant repris leur embonpoint, le Marquis demanda à Geofroi s'il n'auroit pas du plaiſir de revoir ſa mere. Je croi qu'elle n'eſt plus,

D 6

répondit-il. Elle ne peut avoir survécu à ses infortunes : Mais si elle étoit encore en vie, j'aurois un extrême plaisir de la voir, & ses conseils me serviroient beaucoup pour rentrer en possession de mes biens en Sicile. Le Marquis fit alors venir les deux meres, qui reçurent parfaitement bien les mariez. Madame Britole, soit qu'elle démêlât les traits de son fils, qu'elle avoit laissé dans sa plus tendre enfance, ou qu'elle fût déja préoccupée de l'esperance que le Marquis lui avoit donnée, lui sauta au cou, & eût tant de joye de le revoir, qu'elle ne put lui dire un seul mot, & tomba évanouïe entre ses bras. Geoffroi de son côté, par je ne sçai quel instinct, la reconnut aussi-tôt, & répondit aux marques de sa tendresse par d'autres non moins sensibles, surpris de l'avoir vûë si souvent sans la reconnoître. Madame Britole revenuë de son évanoüissement recommença ses caresses & ses embrassades. La Marquise en fit à son tour. Les mariez répondirent à tout cela comme ils devoient. Chacun conta ses aventures, après quoi le Marquis fit sçavoir à ses amis qu'il avoit marié sa fille. Il en fut felicité, & regala durant plusieurs jours toute la parenté.

Geoffroi se servit de cette conjoncture pour prier son beau-pere de deux choses : La premiere fut de faire venir son frere qui servoit chez Gasparin d'Orie, & l'autre d'envoyer quelqu'un en Sicile pour s'informer de l'état du pays, & sçavoir si son pere étoit mort ou vivant ; & en cas qu'il fût vivant, en quel état il étoit, avec ordre de revenir incontinent qu'il auroit été bien éclairci sur tout cela. Le Marquis fit tout ce que son gendre vouloit, & envoya

d'abord à Genes & en Sicile. Celui qui partit pour Genes, n'y fut pas plutôt arrivé qu'il pria Gasparin de la part du Marquis son maître, de lui envoyer sans retardement le Fugitif & la nourrice, & lui conta d'un bout à l'autre les dernieres aventures de Geoffroi & de sa mere. Gasparin moins surpris de la proposition qu'on lui faisoit, que de ce qu'on lui apprenoit, répondit : Il y a quatorze ans que j'ai chez moi le garçon que vous demandez, & une femme qui se dit sa mere. Je l'envoyerai volontiers à Monsieur le Marquis de Malespine, à qui je ne puis rien refuser : Mais je vous prie de lui dire de ma part de ne pas croire trop legerement les contes de Jeannot, qui se donne à présent le nom de Geoffroi. C'est un fourbe plus dangereux qu'on ne pense. Pendant qu'on regaloit l'Envoyé du Marquis, Gasparin questionnoit la nourrice sur la nouvelle qu'il avoit apprise. Cette femme qui avoit entendu parler des mouvemens de Sicile, & appris qu'Henri Capece étoit encore plein de vie, croyant n'avoir plus rien à craindre, répondit franchement à tout, & apprit à Gasparin les raisons qui l'avoient obligée d'en user comme elle avoit fait. Gasparin voyant que le rapport de l'Envoyé & de la nourrice quadroit fort bien, commença de croire que ce qu'on lui disoit, étoit vrai. Comme il étoit fin & délié, il n'oublia rien pour bien éclaircir les choses, & y réussit si bien, qu'il demeura entierement convaincu de la verité qu'on lui avoit dite. Il fut fâché d'avoir traité le Fugitif avec tant d'indignité ; & pour reparer sa faute, il lui offrit en mariage une belle & jeune fille qu'il avoit. La proposition fut acceptée, & le

mariage ayant été fait, Gaſparin s'embarqua avec les mariez, l'envoyé & la nourrice pour aller trouver le Marquis de Maleſpine. Il eſt plus aiſé de s'imaginer que d'exprimer la joye qu'il y eut de part & d'autre; pour la mere de revoir après quatorze ans ſes chers enfans qu'elle croyoit perdus, & pour des enfans de revoir une mére à laquelle ils ne s'attendoient plus. Quelle joye pour le Marquis & pour Gaſparin d'avoir ſi bien placé leurs filles; & quelle joye enfin pour la nourrice de trouver un ſi heureux dénoüement à ſes aventures! Ce ne fut pas là le ſeul motif de joye qu'on eut. Ceux qu'on avoit envoyez en Sicile, revinrent avec avis certain qu'Henri Capece étoit en bonne ſanté, & en auſſi grand crédit que jamais: Qu'au commencement de la révolte contre le Roi Charles, le peuple avoit couru en foule à la priſon de Capece, avoit tué les gardes, & mis le priſonnier en liberté, & l'avoit fait enſuite Capitaine Général: Que le Roi Pierre l'avoit rétabli dans tous ſes biens & honneurs; qu'il avoit témoigné une extrême joye d'apprendre des nouvelles de ſa femme & de ſes enfans dont il n'avoit pas entendu parler depuis ſa diſgrace; qu'il envoyoit les querir par des Gentilshommes qu'on verroit bien-tôt paroître, & qui étoient arrivez dans la riviere avec une barque légere. Jamais gens n'ont été reçus avec plus de joye. Après quelques courtes réjoüiſſances, les Envoyez de Capece remerciérent de la part de leur Maître le Marquis & la Marquiſe des bons offices qu'ils avoient rendus à Madame Britole, & de l'honneur qu'ils avoient fait à Geofroi, & leur offrirent tout

ce qui dépendoit de Capece. Ils en firent autant à Gasparin, & le lendemain ils remirent à la voile pour repasser en Sicile, où Madame Britole avoit de l'impatience de se rendre. La separation ne se fit point sans larmes. Madame Britole, ses fils, leurs femmes, le Marquis, la Marquise, & Gasparin en répandirent en abondance, & ce concert lugubre ne finit qu'après que Madame Britole, ses fils, & leurs femmes eurent mis à la voile. Le vent leur fut si favorable, qu'ils furent bien-tôt à Palerme, où Capece les reçut avec des transports de joye qu'on ne sauroit exprimer.

NOUVELLE XVII.

Le Soudan d'Alexandrie envoye sa fille pour la marier au Roi de Garbe: elle passe par plusieurs mains, & revenuë enfin chez son pere, est renvoyée pour la seconde fois au Roi de Garbe, qui crut l'avoir de la premiere main.

BEminedab, Soudan d'Alexandrie, eut une fille nommée Alaciel, qui fut pour sa beauté la merveille de son tems. Le Roi de Garbe en devint amoureux, & la demanda en mariage. Le Soudan qui avoit de grandes obligations à ce Prince, la lui accorda volontiers; & après avoir fait équiper un vaisseau de guerre, il la lui envoya bien accompagnée, & dans un équipage des plus magni-

fiques. Le tems étant beau & le vent à souhait, la Princesse partit d'Alexandrie, & fit durant plusieurs jours une navigation très-heureuse. Mais à peine eût-on doublé la côte de Sardaigne, qu'il s'éleva une violente tempête. Tout le monde se crut perdu. Cependant comme la nécessité donne des forces & du courage, chacun fit de son mieux pour prevenir le naufrage. Deux jours se passerent dans ce triste état; mais le troisiéme étant venu, & la tourmente continuant de plus belle, les Matelots se trouverent si éperdus, qu'ils ne sçavoient où ils étoient, tant le jour fut chargé de nuages, & la nuit obscure. Se laissant donc conduire au gré des vents, ils s'apperçurent que le vaisseau s'ouvroit. Chacun songe à se sauver. Les Commandans font mettre la chaloupe en mer, & s'y croyent plus assurez que sur leur vaisseau. Tout le monde s'y jette en foule sans craindre la pointe des épées qu'on leur présentoit pour les en empêcher. Bref chacun étoit si épouvanté & si occupé des soins de sa propre vie, que personne ne songea à la Princesse. Mais ces soins furent inutiles, car la chaloupe étant trop pleine coula à fond, & tous ceux qui y étoient, périrent avant que de pouvoir regagner le vaisseau. Alaciel avoit beau crier au secours, personne ne se mettoit en devoir de la secourir. Tout étoit sorti du vaisseau à la reserve des femmes, qui attendoient à tout moment que la mer les engloutît, lorsqu'un coup de vent les fit échoüer sur un sable qui n'étoit pas éloigné du rivage de Maïorque, ou pour mieux dire qui n'en étoit qu'à un bon jet de pierre. Elle passa la nuit sur ce sable, où elle eut à souffrir plusieurs incommoditez. L'orage étant fini

Digitized by Google

avec le jour, Alaciel fut bien étonnée de se voir à terre ; la peur la saisit ; elle appelle, mais personne ne lui répond. Elle regarde ses femmes, & en trouve peu qui n'eussent perdu le sentiment, tant elles avoient souffert & de la peur & du mal de mer. Quelle fut alors sa consternation, il est plus aisé de le deviner que de le dire ? Elle gemit, elle pleura, & toutes celles qui étoient vivantes, pleurérent & gémirent avec elle, de se voir ainsi seules dans un pays inconnu, éloignées de tout secours. Il étoit plus de midi lorsqu'un Gentilhomme nommé Pericon de Visalgo revenant d'une de ses maisons de campagne, accompagné de plusieurs de ses domestiques à cheval, passa par-là. Il n'eut pas plutôt apperçu le vaisseau, qu'il crut que c'étoit un effet de l'orage de la nuit. Il donna ordre à un de ses gens d'aller à ce vaisseau, & de voir ce qui étoit dedans. Il y monte avec peine, & trouve Alaciel avec sa petite troupe cachée dans un petit coin du vaisseau. Aussi-tôt qu'elles le virent, elles criérent misericorde : Mais voyant qu'elles n'étoient point entenduës, & qu'elles n'entendoient point, elles firent ce qu'elles purent pour expliquer par signes leur disgrace. Le Domestique après avoir tout examiné, en alla faire son rapport. Pericon fit incontinent débarquer les femmes & tout ce qui leur restoit de plus précieux, & fit conduire tout cela à sa maison de campagne. Il tâcha par la bonne chere de consoler les Dames de leur mauvaise fortune, & connut bientôt aux riches habits d'Alaciel, & aux égards que ses compagnes avoient pour elle, qu'elle étoit une personne de conséquence. Quoiqu'elle fût toute malade, & que la fatigue & la peur eus-

ſent beaucoup alteré ſa beauté, cela n'empêchoit pas néanmoins que Pericon ne la trouvât fort belle. Il en étoit ſi charmé qu'il réſolut de l'épouſer en cas qu'elle ne fût pas mariée, ou de s'en faire aimer, en cas qu'elle le fût. Ce Pericon étoit un homme fier & bruſque: Mais comme il n'eſt rien de ſi engageant que deux beaux yeux, le repos & la bonne chere n'eurent pas plutôt fait revenir les attraits d'Alaciel, qu'il en devint extrêmement paſſionné, bien fâché de ne pouvoir s'en faire entendre, & d'entendre auſſi peu la Belle. Ses ſoins & ſes aſſiduitez faiſoient ce que ſa langue ne pouvoit faire; mais ſes ſoins & ſes aſſiduitez ne lui produiſoient rien, & ne faiſoient qu'augmenter ſon amour par la réſiſtance qu'il trouvoit de la part d'Alaciel. La Belle s'appercevant qu'elle étoit parmi des Chrétiens, & craignant la violence, reſolut de combattre ſa mauvaiſe fortune, & exhorta ſes compagnes à garder leur chaſteté: Mais l'exemple qu'elle leur en donna, n'étoit pas fort propre à les perſuader. Pericon s'étant épuiſé en devoirs & en ſoumiſſions, & voyant que rien ne réuſſiſſoit, réſolut d'y employer l'artifice avant que d'en venir à la violence. Il avoit remarqué qu'Alaciel aimoit le vin; auſſi s'aviſa-t-il de la ſurprendre par-là. Il couvrit pour cet effet ſa paſſion d'une feinte indifference, & fit un ſoir un magnifique repas auquel la Belle fut invitée. Il fit mêler pluſieurs vins enſemble, & donna ordre qu'on ne donnât que de ce mélange à la Dame. La nature humaine eſt faite de maniére, que les choſes défenduës ſont celles que nous ſouhaitons avec le plus d'avidité. La Loi Mahometane défend le vin, mais Alaciel voulut

ſçavoir ſi cette liqueur étoit auſſi pernicieuſe que ſes Docteurs le diſoient. Elle la trouva ſi bonne, qu'elle en prit plus que de raiſon. Un jus ſi charmant lui fit oublier toutes ſes diſgraces, & voyant des femmes qui danſoient à la mode de Maïorque, elle danſa à la mode d'Alexandrie. Pericon fort content de ces commencemens, fit durer le regal tant qu'il pût. La plus grande partie de la nuit étant paſſée, les invitez ſe retirerent, & Pericon conduiſit Alaciel dans ſa chambre. Elle ne fut pas plutôt entrée, que ſe ſentant la tête échauffée, elle ſe mit au lit ſans façon aux yeux de Pericon, qui la ſuivit incontinent. La Belle ne s'en émut en aucune maniere, & cette experience fut ſi fort de ſon gout, qu'elle ſe repentit d'avoir été ſi long-tems cruelle.

Pericon paſſoit agréablement le tems avec cette beauté, lorſque la fortune qui ſe plaît ſouvent à traverſer les plaiſirs les plus tranquilles, donna de l'occupation à ces amans. Pericon avoit un frere âgé de vingt-cinq ans, bien fait de ſa perſonne & frais comme une roſe. Son nom étoit Marate. Il eut occaſion de voir Alaciel, & ne l'eut pas plutôt vûë, qu'il en fut charmé. Il crut s'apercevoir auſſi qu'il ne déplaiſoit pas à Alaciel. Marate croyant que la ſeule difficulté qui s'oppoſoit à ſon bonheur, étoit la vigilance de ſon frere, qui ne perdoit preſque pas la belle de vûë, forma un cruel deſſein qui ne lui réuſſit que trop bien. Pour s'aſſurer une retraite, il convint avec le maître d'un vaiſſeau Genois, qui étoit alors à la rade tout prêt à faire voile au premier bon vent pour Clarence en Romanie. La nuit étant venuë, Marate accompa-

Digitized by Google

gné de quelques-uns de ses amis, qu'il fit cacher près de la maison, s'en alla chez son frere, qui ne se défioit de rien. Tout le monde étant couché, Marate rassemble ses amis par le signal dont ils étoient convenus, leur ouvre les portes, & les méne à la chambre de Pericon & d'Alaciel. Pericon fut massacré tout endormi, & Alaciel prise toute éveillée & toute éplorée. Alaciel n'osant s'écrier de peur d'être poignardée. Les assassins se saisirent de ce qu'ils trouvérent de meilleur, & emmenérent la belle sans que personne se réveillât. Marate sans perdre de tems remercie ses amis, & gagne le vaisseau Genois avec Alaciel. Le vent étoit si favorable, qu'ils eurent bien-tôt perdu la terre de vûë. Cependant Alaciel étoit inconsolable, soit qu'elle se trouvât bien de Pericon, ou qu'elle ne pût regarder de bon œil un homme qui ne vouloit devoir son cœur qu'à la violence. Mais comme il falloit ceder à la nécessité, & que Marate avoit de quoi la consoler, il lui fit enfin entendre raison, & l'humanisa si bien, qu'il lui fit oublier ses premieres amours. A peine avoit-elle commencé à goûter la douceur de son changement, que la fortune toujours capricieuse, lui prépara de nouveaux chagrins.

Le vaisseau étoit commandé par deux jeunes Genois, qui n'étoient pas mal faits de leur personne. Ces deux Commandans furent si frapez de la beauté d'Alaciel, & en devinrent si passionnez, qu'ils n'oublioient rien pour lui faire leur cour, tâchant autant qu'ils pouvoient, de faire en sorte que Marate ne s'en apperçût point. Ils ne furent pas longtems à connoître qu'ils avoient tous deux le mê-

me but. Ils s'en entretinrent ensemble, & convinrent de faire cette conquête à frais communs, comme si la societé en amour eût été aussi praticquable qu'en marchandise. Mais comme ils trouvoient à tout moment Marate sur leurs talons, ils résolurent de s'en défaire au plutôt. Un jour donc que Marate prenoit l'air sur la poupe, & qu'il ne se défioit de rien, les deux Genois le prirent par derriere & le jettérent hors du bord. Le vaisseau avoit fait plus de demi-lieuë sans qu'on s'apperçût que Marate étoit tombé. La belle en ayant eu connoissance, pleura de nouveau ses malheurs. Les deux Commandans vinrent d'abord la consoler, & lui dirent pour cet effet tout ce qu'ils pûrent s'imaginer de tendre & d'obligeant. Jugeant donc qu'ils l'avoient à peu près consolée, il fut question de sçavoir qui l'auroit le premier. Chacun prétendant avoir la préference, on en vint aux grosses paroles, & de là aux couteaux. Ils se donnérent plusieurs coups avant qu'on les pût séparer. L'un tomba mort sur la place, & l'autre fut dangereusement blessé, mais néanmoins il n'en mourut pas. Alaciel sans appui, sans conseil & sans secours, craignant d'être la victime du ressentiment des amis des deux Commandans, fut fort affligée de cet accident : cependant les prieres du blessé, & la diligence avec laquelle le vaisseau arriva à Clarence, la délivrérent du danger qu'elle craignoit. Le blessé la mena à terre, & la tint quelque tems à l'auberge. La renommée de sa beauté se répandit d'abord par toute la ville. Le Prince de la Morée, qui étoit alors à Clarence, en entendant parler si magnifiquement, eut envie de la voir, la trouva

fort au-dessus de ce qu'on lui en avoit dit, & en devint si passionnément amoureux, qu'il ne pouvoit penser qu'à cette beauté charmante. Les parens du blessé sçachant que le Prince parloit souvent d'elle, & qu'il étoit résolu de la faire enlever, aimérent mieux la lui faire offrir de bonne grace, que de lui donner la peine de la prendre par la force. L'offre fut acceptée, & la belle eut de la joye de se voir à couvert du péril qu'elle craignoit. Quoique le Prince ne sçut point qui elle étoit, il voyoit néanmoins en elle des manieres si nobles, sans parler de sa beauté, qu'il concluoit qu'elle ne pouvoit qu'être d'une naissance illustre. Il l'en aimoit davantage, & la traitoit non seulement comme son amie, mais comme sa propre femme. Les douceurs & les agrémens de sa condition présente lui firent oublier toutes ses disgraces passées: Ses attraits naturels revinrent en foule; & l'on ne parloit dans toute la Grece que de sa beauté. Le Duc d'Athênes bien fait de sa personne, jeune, vaillant, parent & ami du Prince, eut envie de la voir sur le portrait qu'on en faisoit. Il fit semblant d'aller voir le Prince, vint à Clarence avec une nombreuse suite, & y fut reçu avec tous les honneurs dûs à sa qualité. Quelqu'un ensuite ayant parlé d'Alaciel, le Duc demanda si elle étoit aussi belle qu'on le publioit. Elle l'est beaucoup davantage, repliqua le Prince, & vous en demeurerez convaincu, quand vous l'aurez vûë. Ce sera quand vous voudrez, reprit le Duc. Après dîné, continua le Prince, je vous donnerai satisfaction. Alaciel ayant été avertie qu'elle auroit une si illustre visite, se prépara à la recevoir, & mit tous ses at-

traits & toute sa gayeté en étalage. Pour la conversation, elle fut fort sterile, par rapport à la belle, qui n'entendoit ni n'étoit entenduë. Le Duc la regardoit avec tant d'admiration, qu'il avoit de la peine à croire que ce fût une mortelle. Ils ne l'eurent pas plutôt quittée, que le Duc repassant tant de beautez dans son esprit, conclut que le Prince étoit l'homme du monde le plus heureux d'en être le dépositaire. Cette idée le mena si loin, qu'ayant plus d'égard à son amour qu'à son honneur, il prit la résolution de se défaire du Prince, & de se rendre maître d'un tresor si précieux, aux dépens de tout ce qui pourroit s'en ensuivre. Il ne trouva pas de meilleur moyen que de corrompre un valet de chambre du Prince, qui devoit le poignarder la nuit, & introduire secretement des gens armez qu'il trouveroit moyen de cacher dans la chambre de son maître. Le Duc donna ordre que ses chevaux fussent toujours prêts à partir, & voulut être lui-même du nombre de ceux que le valet de chambre devoit cacher.

Le palais du Prince étoit sur le bord de la mer, & sa chambre regardoit sur de vieilles maisons que la mer avoit minées, & où presque personne n'alloit jamais. La chaleur étoit alors violente. Ainsi Alaciel étant couchée & endormie, le Prince, pour prendre le frais, se mit à la fenêtre qui donnoit sur ces mazures, la tête tournée du côté de la mer. Le valet de chambre voyant que l'occasion étoit belle, va tout doucement au Prince, & le perce de part en part d'un poignard qu'il avoit à la main, & jette le corps par la fenêtre, qui tomba dans les mazures. Le Duc & ses gens

voyant cette execution faite, ſortent ſans bruit de leur niche, & faiſant ſemblant de careſſer le valet de chambre, lui enfoncent un coup dont il tomba tout roide mort; digne récompenſe de ſa trahiſon. Le valet ayant été jetté où étoit ſon maître, & le Duc bien perſuadé que perſonne n'avoit entendu ce qui s'étoit paſſé, ſans autre remords du crime qu'il venoit de commettre, ſe couche auprès d'Alaciel, qui le reçut à bras ouverts, croyant que ce fût le Prince. Après avoir paſſé quelques heures avec elle, il appella ſes gens qui ne s'étoient guere éloignez, la fit prendre ſans bruit, & l'emmena non à Athênes, parce qu'il étoit marié, & qu'il ne vouloit pas faire ce déplaiſir à ſa femme; mais à une très-belle maiſon de campagne qui n'en étoit pas éloignée.

Le lendemain le Prince ne paroiſſant point, il y eut grande rumeur au palais. Le Duc ne ſe trouvant point non plus, on entra dans de violens ſoupçons. Ils s'en ſont allez, diſoient quelques-uns, prendre avec Alaciel le divertiſſement de la campagne, & s'en ſont allez avec les gens du Duc ſeulement, pour être moins interrompus: Mais enfin diſoient les autres, eſt-il poſſible que perſonne n'en ait rien ſçu ni entendu? Pendant ces conteſtations qui ſe faiſoient dans la chambre du Prince, on apperçut du ſang ſur le plancher & ſur la fenêtre. A cette vûë les ſoupçons redoublent; on fait chercher dans les mazures, & on y trouve le corps du Prince & celui du valet de chambre. Tout le monde demeura convaincu que c'étoit un coup du Duc d'Athênes. Après bien des regrets, il falut enfin enterrer le Prince; ce qui fut fait avec toute

la

la magnificence requise. On élut pour successeur le frere du mort, & chacun songea à la vengeance. Le Prince nouvellement élû assembla promptement une puissante armée, & marcha droit à Athênes. Le Duc averti de ces mouvemens, se mit en état de défense, & demanda du secours à tous ses Voisins & Alliez. L'Empereur d'Orient lui envoya son Fils Constantin & son Neveu Emanuel avec un corps considérable de troupes. Si le Duc fut bien aise d'un si puissant secours, la Duchesse le fut encore plus, parce que cela lui donnoit occasion de voir Constantin son frere, qu'elle aimoit avec tendresse.

Pendant qu'on préparoit toutes choses pour l'ouverture de la campagne, la Duchesse trouva moyen d'entretenir Constantin du sujet de la guerre, & se plaignit avec larmes de l'outrage que son Epoux lui avoit fait par son commerce criminel avec cette femme, dont il s'imaginoit qu'elle n'avoit aucune connoissance, & le pria d'y remedier pour sa consolation du mieux qu'il lui seroit possible. Les femmes sont éloquentes dans ces sortes d'occasions. Constantin lui dit tout ce qu'il pût dire d'obligeant, & après avoir sçu le lieu où étoit la Belle, il quitta sa sœur & lui promit des merveilles.

Constantin qui avoit déja entendu dire du bien de cette femme, & qui n'étoit pas insensible à la beauté, eut un desir démesuré de voir Alaciel sur le simple recit que sa sœur lui en avoit fait. Il crut être venu à la guerre de Troye, & concluoit que cette Belle étoit une seconde Helene. Constantin pria le Duc sans autre cérémonie de lui faire voir Alaciel, dont il avoit entendu parler comme d'un

ne beauté accomplie. Soit que le Duc ne se souvint pas de ce qu'il en avoit couté au Prince de Clarence, ou qu'il eût besoin de Constantin, & qu'il ne voulût pas le désobliger, il lui promit de la lui faire voir le lendemain. Il lui tint parole, & le mena où elle étoit.

Il en arriva à Constantin comme au Duc. Il la prit d'abord pour une Déesse, & demeura d'accord en soi-même qu'un objet si charmant avoit dequoi faire excuser toutes les irregularitez qu'on pouvoit faire pour une beauté si rare. Quoiqu'il fût de son interêt de menager sa passion pour ne pas allarmer son Beau-frere, il eût de la peine à se contenir, & il lui échapa souvent malgré lui de loüer Alaciel. Constantin qui avoit banni de son esprit les affaires de la guerre, pour ne penser qu'à celles de son amour, rêvoit continuellement aux moyens d'enlever Alaciel. La conjoncture lui en fournit bientôt un.

L'Armée du Prince de la Morée s'approchoit à grandes journées des frontieres de l'Attique. Le Duc d'Athênes en ayant eu avis, fit assembler le Conseil de Guerre, où il fut resolu d'en défendre l'entrée, & de s'emparer pour cet effet de tous les passages. On fit incontinent défiler les troupes, qui furent bien-tôt suivies du Duc & des autres Généraux. Constantin qui ne pouvoit songer qu'à sa Belle, croyant qu'il devoit profiter de l'absence du Duc, feignit d'être indisposé. Il prend donc congé du Duc, & après avoir laissé à Emmanuel le commandement des troupes Imperiales, il reprit le chemin d'Athênes. La Duchesse ne manqua point de lui reparler de sa rivale, & de l'affront que son

Epoux lui faisoit. N'est-ce pas une chose horrible, disoit-elle, que l'entêtement d'un seul Prince mette toute la Grece en feu? Qui croiroit, si l'on ne le sçavoit pas, que cette grande levée de boucliers n'est fondée que sur une amourette? Il y a moyen, dit alors Constantin, de vous donner satisfaction, & de vous délivrer d'une rivale qui vous choque si fort. Votre ressentiment est juste, je l'avoue; & c'est parce que je le trouve tel, que je vous offre mes services, & que je veux travailler à vous venger. Si vous voulez, j'emmenerai la Belle. La Duchesse croyant que cela se faisoit pour l'amour d'elle, répondit qu'elle y donneroit volontiers les mains, à condition que le Duc ne sçauroit jamais qu'elle y eut eu la moindre part. Je vous donne à penser si Constantin le lui promit. Il s'assûra d'un vaisseau de guerre, y mit des gens affidez, & donna ordre au Commandant d'aller moüiller vis-à-vis du lieu où étoit la Belle. Constantin cependant arrive avec peu de suite, & faisant semblant de venir là pour se délasser, il y est parfaitement bien reçu d'Alaciel dont il étoit déja connu. Il la prit par la main & la mena promener dans le jardin, comme s'il avoit eu quelque chose de particulier à lui dire de la part du Duc. Le Commandant du vaisseau qui étoit déja à l'ancre, devoit envoyer la chaloupe à terre, aussi-tôt qu'on auroit fait le signal dont on étoit convenu. Ce signal ayant donc été fait, & la chaloupe étant arrivée, Constantin qui avoit insensiblement conduit la Belle au lieu où il la vouloit, la passe par une fausse porte, & la met dans la chaloupe. Les gens de Constantin qui avoient le mot, furent bientôt à bord.

Il n'eut pas plutôt regagné le vaiſſeau, qu'il ſe mit à la voile, & arriva le lendemain à Egine, où Conſtantin fit quelque ſejour pour ſe rafraîchir. La belle conſidérant les diſgraces auxquelles ſa beauté l'expoſoit ſi ſouvent, pleuroit bien amerement, & ne pouvoit ſe conſoler de cette derniere diſgrace. Durant quelques jours elle fit les choſes d'aſſez mauvaiſe grace; mais enfin comme on ne peut pas être toujours affligé, elle devint plus humaine, & commença de faire par inclination & par amour, ce qu'elle avoit d'abord fait par néceſſité & par contrainte. Conſtantin s'étant donc rembarqué avec un vent favorable, arriva en peu de tems à Chio. La peur de perdre ſa maîtreſſe, & de s'expoſer au reſſentiment de ſon pere, qui étoit un Prince ſévere, lui fit prendre le parti de demeurer dans cette Iſle, fortifiée par la nature & par l'art.

Pendant que Conſtantin paſſoit agréablement le tems avec ſa maîtreſſe dans un lieu où il ſe croyoit à couvert de toute inſulte, il arriva qu'Oſbec, qui étoit alors ſur le trône des Ottomans, & continuellement en guerre avec l'Empereur, fit un voyage à Smyrne. Il y apprit que Conſtantin étoit à Chio avec ſes amours, & peu de forces. Il fait promptement armer une petite flote de vaiſſeaux legers, ſe met deſſus, & arrive de nuit à Chio; débarque, & fait entrer ſes troupes dans la ville ſans trouver la moindre reſiſtance. Comme tout le monde dormoit, la plupart furent égorgez avant que de ſçavoir que l'ennemi étoit dans la ville. Oſbec fit pluſieurs priſonniers & un grand butin, mit le feu à la ville, & s'en retourna à Smyrne.

De retour il fait la revûë des prisonniers, & y trouve Alaciel, qu'il reconnut aisément à sa beauté pour la maîtresse de Constantin. Ravi de voir une personne dont les charmes faisoient tant de bruit, il voulut en être le dépositaire, & n'oublia rien pour lui rendre sa prison agréable.

Cependant Osbec étant obligé d'aller commander son armée en personne, pour s'opposer aux progrez de l'Empereur & du Roi de Capadoce, qui s'étoient unis contre lui, & ne jugeant pas à propos de faire suivre Alaciel, la laissa à Smyrne sous la direction d'un de ses fidéles confidens. Osbec croyoit que la vieillesse de son confident étoit un assuré garant de sa fidélité ; autrement il ne lui auroit pas confié un dépôt si précieux. Mais Osbec se trompa. Le confident tout vieux qu'il étoit, ne put voir tant de beautez sans en être touché. Antioche (c'est le nom du confident) parloit la langue de la belle ; aussi se rendit-il en peu de tems si familier avec elle, que cette familiarité devint amour, & en eut tous les agrémens. Ces agrémens ne furent pas de longue durée ; car ayant eu avis qu'Osbec avoit été tué, & son armée défaite, & que tout cedoit à la fortune du vainqueur qui marchoit à Smyrne, il ne jugea pas à propos de l'attendre. Il prit donc tout ce que son maître avoit de meilleur, & emmena secrettement Alaciel à Rodes, où il mourut bien-tôt après.

Il fut visité durant sa maladie par un marchand Cyprien de ses intimes amis, que ses affaires avoient amené à Rhodes. Antioche n'eut pas peu de joye de voir si à propos une personne qu'il aimoit si tendrement. Se sentant près de la mort, il

fit venir ſon ami & ſa maîtreſſe. Je meurs content, leur dit-il, entre les bras de deux perſonnes que j'aime avec tant de paſſion. Je vous laiſſe tout ce que j'ai, cher ami; mais à condition que vous aurez ſoin d'une perſonne que je cheris comme moi-même, & que vous ne la laiſſerez manquer de rien. Et vous, Madame, je vous conjure par l'amour que vous avez pour moi, de vous abandonner aux ſoins de cet ami fidéle, dont la generoſité m'eſt connuë. Le Cyprien & la belle pleurans de tendreſſe, promirent au mourant de ſuivre ſes intentions. Antioche étant donc mort, on lui fit de pompeuſes funerailles : Et les affaires du Cyprien étant faites, il ſe mit en devoir de s'en retourner chez lui. Il demanda à Alaciel ſi elle vouloit aller avec lui. Volontiers, répondit-elle, eſperant que pour l'amour du défunt vous me traiterez comme votre ſœur. Vous pouvez compter là-deſſus, repliqua le Cyprien : Mais afin qu'il ne vous arrive point d'accident en chemin, il faut que vous paſſiez pour ma femme. S'étant donc embarquez, on leur donna une petite chambre ſur la poupe, & pour éviter les ſoupçons, ils jugérent à propos de coucher enſemble.

Après avoir demeuré aſſez longtems chez le Cyprien, laſſe d'être ſi ſouvent le jouet de l'amour & de la fortune, elle ſouhaitoit tout de bon une condition plus fixe. Le bonheur voulut qu'un vieux Gentilhomme d'un mérite fort diſtingué vint alors en Chypre pour ſes affaires. Cet homme s'appelloit Antigone, & avoit été autrefois en grand credit auprès du Roi de Chypre. Paſſant un jour devant la maiſon du Cyprien qu'une affaire de com-

Digitized by Google

merce avoit attiré en Armenie, il vid Alaciel à la fenêtre. L'éclat de sa beauté la lui fit regarder fixement, & il lui sembla l'avoir vûe autrefois ; mais il ne pouvoit se souvenir où. Alaciel ne fut pas dans la même peine, & se souvint d'abord de l'avoir vû à Alexandrie, & fort avancé au service du Soudan, son pere. Elle le fait appeller, & lui demanda s'il n'étoit pas Antigone de Famagoste ; Ayant sçu que c'étoit lui-même, elle se jetta à son cou, & lui demanda s'il ne se souvenoit point de l'avoir vûë à Alexandrie. Il n'en fallut pas davantage pour le faire ressouvenir d'Alaciel fille du Soudan. Il voulut se mettre en devoir de lui rendre les honneurs qu'elle meritoit ; mais elle ne voulut jamais le souffrir, & le fit asseoir auprès d'elle. Il lui demanda par quel accident elle étoit venuë là. Elle ne lui répondit que par une abondance de larmes. Mais comme il continuoit à la questionner & à lui offrir ses services. Je ne risque rien, Antigone, en vous confiant des aventures que je voudrois me cacher à moi-même, reprit alors la Belle. Je vous regarde comme mon pere, & je n'ai point de secret pour vous. Puis commençant par son nauffrage de Maïorque, elle lui fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé ; & finit par le prier de la ramener à son pere, ou si cela étoit impossible, de ne dire jamais qu'il l'avoit vûë, & de ne confier à personne un secret qu'elle n'avoit confié & ne confieroit jamais qu'à lui seul.

Puis qu'après tous vos malheurs, répondit Antigone, personne n'a jamais sçu qui vous êtes, je vous promets de vous rendre à votre Pere plus aimée que jamais, & ensuite au Roi de Garbe qui

Digitized by Google

vous cherira. Je vais y travailler tout de ce pas, de peur de quelque nouvel accident. Il s'en fut d'abord à la Cour, & ayant trouvé moyen de parler au Roi de Chipre. Sire, lui dit-il, je me suis ruïné au service de Votre Majesté, & il se presente aujourd'hui une occasion qui peut m'enrichir sans qu'il vous en coûte rien, & vous acquerir beaucoup de gloire. Comment donc, dit le Roi? La fille du Soudan d'Alexandrie qu'on avoit cru noyée, est dans les Etats de Votre Majesté. Elle a beaucoup souffert pour sauver son honneur : Son état présent est des plus tristes. Elle souhaite retourner chez son pere, & je prie Votre Majesté de me donner la commission de l'y ramener. Le Roi lui répondit favorablement, & lui donna ordre de la faire venir à la Cour, où elle reçut du Roi & de la Reine tous les honneurs qu'elle pouvoit desirer. Elle répondit aux questions qui lui furent faites sur ses aventures, selon les instructions qu'Antigone lui avoit données, & à sa pressante sollicitation, elle fut peu de jours après renvoyée à son pere avec bonne escorte, sous le commandement d'Antigone. Il seroit impossible d'exprimer la joie, ou pour mieux dire les transports que témoigna le Soudan à la vûë de sa fille qu'il croyoit perduë.

Après quelques jours de repos, le Soudan voulut sçavoir les aventures de sa fille. Elle avoit sa leçon toute faite, & il ne lui fut pas difficile de la reciter à la satisfaction de son pere. Mais c'étoit un plaisir d'entendre Antigone sur les faits heroïques de la Princesse. On m'a dit, Seigneur, ajouta-t-il, qu'après le nauffrage de Maïorque, Madame, pour s'occuper à quelque chose, se consacra au service

d'un Dieu qui est en grande vénération parmi ces peuples. Ce Dieu a une infinité de Temples & de Chapelles:& ce sont pour la plûpart autant d'alcoves & de ruelles. L'Idole de ce pays-là est un certain oiseau qui ne se produit guere en public, & qui ne laisse pas d'être fort beau. Toute sa plume est aux aîles. On ne sert les autres Dieux que durant la vieillesse, mais les jeunes gens sont les principaux adorateurs de celui-ci. Si vous sçaviez, Seigneur, avec combien de dévotion la Princesse s'occupoit au service de ce Dieu, vous vous estimeriez trop heureux d'avoir une fille si pieuse. Je dois vous dire au reste, que les Dames ont plus de liberté qu'ici. Elles vont & viennent, & n'ont point d'Eunuques qui les génent. La Princesse, Seigneur, n'a point eu de peine à s'accommoder à cette coutume. J'admire la facilité de son esprit, & je puis vous dire en sa faveur que tout lui est bon. Le Soudan étoit ravi du bien qu'on disoit de sa fille.

Plusieurs jours s'étant passez en festins & en réjouissances, le Soudan fit de magnifiques présens à Antigone qui eut permission de s'en retourner en Chypre, avec la celebre Ambassade que le Soudan y envoya pour remercier le Roi. La Princesse repartit ensuite pour Garbe avec une bonne escorte, & y arriva fort heureusement. Tous ceux de sa suite furent regalez de riches présens. Alaciel conta ses aventures comme elle voulut, & fut écoutée de toute la Cour avec beaucoup d'attention. Son Amant fut charmé de son esprit & de sa beauté, le mariage consommé, l'Epoux fort content, & la Belle chargée de caresses & de louanges.

NOUVELLE XVIII.

Le Comte d'Angers faussement accusé, se sauve en Angleterre avec ses deux enfans, qui s'établissent l'un en Angleterre & l'autre en Ecosse. Le Comte après bien des tracas revient voir ses enfans incognito, *& les retrouve dans un état fort agréable. Ensuite il va servir le Roi de France, & le tems ayant fait connoître son innocence, on le rétablit dans ses biens & dans ses dignitez.*

L'Empire Romain ayant passé des François aux Allemans, ces deux nations se firent une cruelle guerre. Le Roi de France, tant pour défendre son pays, que pour attaquer celui de ses ennemis, mit une formidable armée sur pied, & résolut de la commander, accompagné de son fils. Pour gouverner en son absence, il jetta les yeux sur Gautier, Comte d'Angers. Ce Seigneur avoit beaucoup d'habileté pour la guerre; néanmoins soit que le Roi comptât plus sur sa fidelité que sur celle d'un autre, ou qu'il le crût plus propre au repos qu'à la fatigue, il lui confia l'administration des affaires, & se rendit à son armée qui étoit déja sur la frontiere. Quoique le Comte eut plein pouvoir de tout faire sans consulter personne que le Conseil ordinaire, il ne voulut néanmoins rien faire d'important sans la participation de la Reine & de sa Belle-fille, qu'il regardoit toujours comme

ses superieures. Le Comte étoit bien fait de sa personne, plein de merite & de bon sens, affable, propre, & l'homme de son tems qui sçavoit le mieux se mettre. Pour l'âge il avoit au tour de quarante ans. Sa femme ne joüit pas longtems de la nouvelle dignité de son Epoux, car elle mourut peu de tems après le départ du Roi, & lui laissa un fils & une fille.

Les affaires du Gouvernement donnoient souvent occasion au Comte d'entretenir les Princesses. La jeune le recevoit avec beaucoup d'égards & de distinction, & ne se trouvoit jamais mieux qu'avec lui. Plus elle le pratiquoit, plus étoit-elle charmée de sa bonne mine & de ses vertus. Elle passa enfin de l'admiration à l'amour: & sentant bien que si elle ne faisoit les premiers pas, elle avoit longtems à soupirer inutilement, elle resolut de passer par dessus les bienseances, & de l'entretenir de ce qu'elle sentoit pour lui. Etant donc un jour seule, elle envoya querir le Comte, qui ne s'attendant à rien moins qu'à une proposition de cette nature, l'alla trouver incontinent. Elle le fit asseoir avec elle sur un lit de repos; & comme elle ne disoit rien au Comte, il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service. Elle parut embarrassée, & cet embarras obligea le Comte de l'assûrer qu'elle n'avoit qu'à commander, & qu'elle seroit promptement obéïe. Vous êtes trop sage, Monsieur le Comte, dit-elle alors en rougissant, pour ne pas sçavoir jusqu'où va la fragilité des hommes & des femmes, & pourquoi elle est plus grande dans les unes que dans les autres. Si l'amour est un crime, il est certain qu'il est plus ou moins grand selon la

Digitized by Google

qualité des personnes. Une femme par exemple qui gagneroit sa vie par son travail, auroit tort de s'amuser à faire l'amour, & de faire consister en cela toutes ses esperances : Mais il n'en seroit pas de même d'une autre qui auroit tout à souhait. Elle ne feroit pas un crime d'aimer ; mais elle en feroit un, si elle donnoit son amour à un sujet qui n'en fût pas digne. Sur ce pied-là j'ai raison de vous aimer, puisque vous êtes l'homme du monde le plus aimable. Il me sied mal de vous faire ces avances ; mais un amour aussi violent que le mien ne s'arrête pas aux bienseances, & les personnes de mon rang seroient martyres toute leur vie, si elles suivoient l'usage ordinaire. Si vous êtes d'humeur à profiter de la déclaration que je vous fais, je ne me mets pas en peine du reste, puisque vous avez le même interêt que moi à garder le secret. Je ne me contente pas de vous apprendre que je vous aime, je vous prie même de m'aimer de votre côté. Elle en auroit dit davantage sur le même ton, si le Comte ne l'avoit pas interrompuë. A quoi pensez-vous, Madame, lui dit-il en la repoussant, & pour qui me prenez-vous ? Ma fidelité est à toute épreuve, & mon honneur m'est trop précieux pour faire une pareille trahison à mon maître. Ingrat, repliqua la Princesse avec une fureur qui ne se peut exprimer, n'est-ce pas assez d'avoir le chagrin de faire les avances, sans avoir la honte de me voir refusée ? Tu periras avec moi. A ces mots elle le prend par les cheveux, & commence à s'écrier au secours, au secours, le Comte d'Angers en veut à mon honneur. Pendant qu'on couroit de tous côtez aux cris de la Princesse, le Com-

Digitized by Google

te ayant trouvé moyen de se débarrasser aux dépens d'une partie de ses cheveux, regagne son Hôtel, & considerant que l'élevation de sa fortune lui avoit fait plusieurs envieux, qui seroient ravis de profiter de cette calomnie pour le perdre, prend ses deux enfans & s'enfuit à Calais. Il ne fut pas plutôt parti, qu'on alla chez lui pour l'arrêter : Mais ne le trouvant pas, la populace s'assembla, pilla sa maison, & la démolit jusques aux fondemens.

Le Roi & son fils reçurent bien-tôt au camp cette nouvelle, chargée de toutes les circonstances qui pouvoient rendre le Comte odieux. Ils en furent surpris au dernier point, & tellement outrez, que le crime de l'innocent retomba sur ses enfans aussi-bien que sur lui ; car on les condamna à un bannissement perpetuel, & l'on promit récompense à ceux qui livreroient le Comte mort ou vif.

Le Comte avoit bien prévû qu'on prendroit sa fuite pour une conviction ; mais il n'avoit pas jugé à propos de s'exposer à la fureur de la populace, à l'envie de ses ennemis, & au ressentiment de son Souverain. D'ailleurs il craignoit avec raison que nonobstant toutes les protestations qu'il pourroit faire de son innocence, qui étoit tout ce qu'il pouvoit dire pour sa justification, la Princesse ne fût cruë à son préjudice. Etant donc arrivé à Calais avec ses enfans, il passe au plus vîte en Angleterre, & se rend à Londres en fort méchant équipage. La premiere leçon qu'il donna à ses enfans, fut de souffrir patiemment la pauvreté à laquelle ils alloient être réduits, & à laquelle ils n'avoient en rien contribué; & de ne jamais dire d'où ils étoient, ni qui étoit leur pere. Le garçon qui s'ap-

pelloit Loüis avoit environ neuf ans, & la fille qui se nommoit Violente en avoit peut-être sept. Tout jeunes qu'ils étoient, ils se souvinrent fort bien des deux choses que leur pere leur avoit recommandées. Peut-être fut-ce pour les y mieux obliger, qu'il leur donna d'autres noms. Il appella le garçon Perrot, & la fille Jeannete.

Ils furent quelque tems à Londres vivant fort petitement; mais enfin n'ayant plus rien, ils furent contrains de demander l'aumône. S'étant trouvez un matin à la porte d'une Eglise à l'heure qu'on en sortoit, la femme du premier Secretaire d'Etat voyant le Comte & ses enfans qui mandioient, lui demanda d'où il étoit, & si ces enfans étoient à lui. Il répondit qu'il étoit de Picardie, & qu'une fâcheuse affaire d'un de ses proches parens l'avoit obligé de quitter son pays avec ses deux enfans. La Dame qui étoit charitable, regardant la fille, & la trouvant à son gré: si tu veux, bon homme, lui dit-elle, me donner cette petite fille, je la prendrai volontiers. Sa phisionomie me revient assez, & si elle veut être sage, je me charge de la bien établir, quand il en sera tems.

Le Comte n'ayant plus que son fils, voulut aller chercher fortune ailleurs, & passa dans la Principauté de Galles demandant toujours la charité. Le Gouverneur de cette Province étoit fort charitable & faisoit grosse dépense. Le Comte y alloit souvent, & y trouvoit de quoi vivre. Son fils s'étant amusé avec d'autres enfans dans le tems que le Gouverneur passa, il remarqua que Perrot faisoit les choses avec plus d'adresse & de grace que tous les autres. Cela l'obligea de demander à qui étoit

Digitized by Google

cet enfant. Il se trouva par bonheur quelqu'un qui l'avoit vû avec le Comte, & qui répondit, qu'il étoit à un pauvre qui venoit souvent à la cour demander l'aumône. Il le fit demander au pere, qui le donna bien volontiers.

Le Comte ayant ainsi placé son fils & sa fille, passe en Irlande, & se met en service chez un Gentilhomme du pays, où il demeura longtems, quoiqu'il ne fût pas trop bien.

Cependant Jeannete étant devenuë grande, belle, & sage, avoit gagné les bonnes graces de sa Dame, & étoit l'admiration de tous ceux qui la connoissoient. Elle faisoit les choses avec une grace qui charmoit. Bref le mari & la femme en étoient si contens, qu'ils avoient résolu de la marier à un fort honnête homme qui avoit du bien & du merite. Mais Dieu lui destinoit un parti plus avantageux & plus digne de sa naissance. Le Secretaire d'Etat & sa femme n'avoient qu'un seul fils unique qu'ils aimoient fort tendrement, & qui à la verité étoit fort aimable, puisqu'il avoit toutes les perfections qu'on peut souhaiter à un jeune homme. Il étoit plus vieux que Jeannete d'environ cinq ou six ans, & se nommoit Richard. Ce jeune homme trouvoit en Jeannete, outre la beauté, ce je ne sçai quoi qui plaît tant à ceux qui ont le goût bon : aussi l'aimoit-il avec passion : Mais comme il la croyoit d'une naissance obscure, non seulement il n'osoit s'en ouvrir à son pere & à sa mere, mais même en faire confidence à personne, de peur qu'on ne l'accusât de bassesse d'avoir fait un choix si indigne de lui. Cette cruelle contrainte ne faisoit qu'augmenter son amour. Les chagrins extrêmes qui le dé-

Digitized by Google

voroient, le jettérent dans une langueur qui fit désesperer de sa vie. Les Medecins furent appellez, & employérent inutilement les remedes les plus specifiques contre un mal qui augmentoit tous les jours. Le pere & la mere accablez de douleur du triste état de leur fils, lui demandoient le sujet de son mal; mais ils ne recevoient pour réponse que des soupirs, & remarquoient dans ses yeux je ne sçai quoi de funeste, qui ne pouvoit être que d'un très-méchant présage. Un jour qu'un de ces Medecins étoit auprès de lui, & lui tâtoit le pous, il remarqua visiblement une agitation extraordinaire, qui survint précisément dans le tems que Jeannete, qui avoit un soin particulier du malade, pour faire sa cour à la mere, avoit paru dans la chambre. Jeannete ne fut pas plutôt sortie que le pous reprit son mouvement ordinaire. Le Medecin pour être plus sûr de son fait, rappella Jeannete un moment après, & lui demanda quelque chose tenant toujours le bras de son malade. Il ne vid pas plutôt Jeannete que l'émotion de son pous recommença, & dura jusques à ce qu'elle fut ressortie. Le Medecin ne doutant plus alors qu'il n'eût trouvé la cause de son mal, en avertit le pere & la mere. La guérison de votre fils, leur dit-il, dépend entierement de Jeannete. Vous sçavez ce que vous avez à faire, si sa vie vous est chere: Mais je dois vous dire que si vous n'agissez pas au plutôt, je ne répons pas de sa guerison, & si sa langueur continuë, toute la Medecine sera bientôt hors d'état de le sauver. Le pere & la mere demeurérent fort surpris, & ne sçavoient à quoi se déter-

miner. Ils étoient persuadez que Jeannete avoit de la vertu, & qu'on n'en obtiendroit rien que par la voie du mariage; mais de marier leur fils avec une inconnuë, & une domestique, quelle apparence? Ils voyoient d'un autre côté, qu'il n'y avoit que ce seul moyen de le sauver, & partant ils conclurent enfin qu'il valoit mieux le mal marier que le perdre. La mere lui parla, & se plaignit du peu de confiance qu'il avoit en elle. Vous êtes malade, lui dit-elle, parce que vous aimez: Cependant vous ne m'en dites rien, & vous vous mettez en risque de perdre la vie. J'aime, il est vrai, Madame, lui répondit-il, & puisque vous avez la bonté de m'en parler avec tant d'affection, je veux bien vous dire que c'est Jeannete que j'aime. J'avois eu des raisons pour ne vous en rien dire, & ces raisons-là vous sont assez connuës. Les personnes meuries par l'âge & par la raison n'ont guere accoutumé de se souvenir d'avoir été jeunes. Mais, Madame, puisque vous me parlez avec tant de bonté, permettez-moi de vous dire, que je ne saurois vivre sans Jeannete. La Dame voyant qu'il avoit plus besoin de consolation que de censure. Guerissez seulement, mon fils, lui dit-elle, & je vous donnerai satisfaction. A cette promesse Richard s'abandonna tout entier au ravissement que lui causa l'heureux succès de sa passion. Son teint & son embonpoint revinrent en fort peu de tems, & firent dire à tout le monde, que la joie est un remede essentiel pour les plus grands maux.

Comme l'interêt est une idole à laquelle il y a peu de gens qui ne sacrifient, on sonda Jeannete, mais on la trouva inébranlable. La Dame lui de-

manda même un jour par maniere de plaiſanterie, ſi elle n'avoit point de galant? Jeannete répondit en rougiſſant, qu'elle s'en paſſoit fort aiſément, & qu'il ſieroit mal à une pauvre Demoiſelle qui ne ſubſiſtoit que par le ſecours d'autrui, de s'amuſer à la galanterie. Cependant, repliqua la Dame, je ne veux pas qu'une belle fille comme vous, ſoit ſans galant, & je veux vous en donner un. Je devrois me ſoumettre aveuglement, Madame, à toutes vos volontez, parce que je vous dois tout, & que vous m'avez tirée de la mendicité: Mais vous me pardonnerez, s'il vous plaît, ſi je vous dis que je ne ſaurois vous obéir en cela. Pour de galant je n'en veux point; mais ſi vous me donnez un mari, je le recevrai. Je n'ai pour tout bien que l'honneur, que je veux conſerver tant que je vivrai. Comment, Jeannete, reprit la Dame, ſi le Roi te demandoit quelque faveur, tu aurois le courage de le refuſer? Le Roi, repliqua Jeannete ſans balancer, pourroit uſer de violence, mais autrement il n'obtiendroit rien de moi qui ne fût honnête.

Quoïque la Dame trouvât cette réponſe contraire à ſes interêts; cependant comme elle avoit à cela près beaucoup de vertu, elle loua dans le particulier une reſolution ſi généreuſe. Richard voyant qu'on ne ſe mettoit point en devoir de lui tenir parole, retomba dans ſa mélancolie. Cela détermina tout-à-fait le pere & la mere de faire épouſer Jeannete à leur fils, à quoi ils trouvérent toutes les facilitez qu'ils pouvoient deſirer. Ce mariage étant fait, Richard fut l'homme le plus content du monde, & Jeannete benit Dieu de ne l'avoir pas oubliée. Elle ne ſe méconnut point dans

Digitized by Google

le changement de la fortune, & ne voulut jamais se dire que la fille d'un Picard.

Perrot qui étoit domestique du Gouverneur de Galles, étoit devenu un fort joli homme. Sa bonne mine, son esprit, & sa vaillance lui avoient acquis les bonnes graces de son maître. Il n'y avoit personne qui réussît mieux que lui aux exercices de ce tems-là. Tout le monde l'admiroit, & chacun le connoissoit par Perrot le Picard. Dieu n'eût pas moins de soin de lui que de sa sœur. Comme la providence employe souvent pour faire réussir ses desseins, des moyens qui confondent la prudence humaine, & qui semblent opposez aux fins que Dieu se propose, le pays fut affligé d'une horrible peste qui emporta plus de la moitié des habitans, & fit fuir la plupart des autres. Le Gouverneur, sa femme, son fils, & plusieurs autres de ses neveux & parens furent du nombre des morts. Il ne restoit de cette illustre maison qu'une fille. Elle étoit déja en état d'être mariée. Perrot avoit du merite & de la valeur, & à tout prendre il étoit mieux son fait que personne. Après donc qu'elle eût consulté le peu de personnes de confiance qui lui restoient, elle l'épousa, & le rendit maître de ses grands biens. La réputation de Perrot & la nouvelle de son mariage ayant passé en Angleterre, le Roi qui avoit eu avis de la mort du Gouverneur, & qui connoissoit la valeur de son gendre, lui donna le Gouvernement de Galles.

Il y avoit déja dix-huit ans que l'infortuné Comte d'Angers étoit exilé. Chargé enfin d'années & las de souffrir, il résolut de voir en quel état étoient ses enfans. Quoique son visage fût tout-à-

fait changé, néanmoins comme l'exercice qu'il avoit fait depuis long-tems l'avoit rendu plus agile qu'il ne se trouvoit dans le tems de son plus parfait repos, il partit d'Irlande, & revint dans le pays de Galles, où il avoit laissé Perrot, qu'il trouva Grand Seigneur, bien fait de sa personne, & en fort bonne santé. Il en eut beaucoup de joye; mais il ne voulut pas se faire connoître, qu'il n'eût sçu de quoi étoit devenuë Jeannete. Il vient donc à Londres, & trouve Jeannete mariée avec le fils de son Maître. La fortune de ses enfans consola le Comte de toutes ses souffrances. Le desir de voir sa fille le faisoit rôder tous les jours autour de sa maison. Richard revenant un jour de la ville vid ce vieillard en pauvre équipage. Il en eut pitié, & commanda à un de ses officiers de le faire entrer & de lui donner à manger. Jeannete avoit déja plusieurs enfans dont l'aîné n'avoit pas plus de huit ans. Ces enfans vinrent à l'office dans le tems que le bon homme mangeoit: Et comme s'ils avoient reconnu leur Grand-pere au travers de ses haillons, ils lui firent mille caresses, & ne voulurent jamais le quitter, quelque chose que pût faire leur Gouverneur. La mere vint les menacer, & leur commander de suivre leur Gouverneur. Les enfans se mirent à pleurer, & dirent qu'ils vouloient demeurer avec le bon homme, qu'ils aimoient mieux que leur Gouverneur. L'affection de ces enfans pour un homme qu'ils n'avoient jamais vû, fit rire Jeannete & le vieillard, qui voyant sa fille, se leva pour la saluer; mais elle ne le reconnut point. La mere voyant l'empressement de ses enfans, dit au Gouverneur qu'il n'avoit qu'à

les laisser. A peine étoit-elle sortie que son Beaupere entra. Le Gouverneur lui conta la chose : Et comme il n'estimoit pas Jeannete, il répondit froidément : ils sont nez dans la bassesse du côté de leur mere, & ils aiment la bassesse. Le Comte l'entendit, & en fut outré ; mais comme il s'étoit accoutumé à souffrir, il fit semblant de n'avoir point d'oreilles. Richard qui avoit sçu les caresses que ses enfans avoient faites au bon homme, n'en étoit pas trop content. Néanmoins comme les peres n'ont souvent que trop de complaisance pour les enfans, il fit dire au vieillard qu'il pouvoit demeurer dans la maison, s'il vouloit, & qu'on l'occuperoit à ce qu'il pourroit faire. Il répondit, qu'il n'avoit fait toute sa vie que pancer les chevaux, & qu'il n'étoit pas capable d'autre chose.

Sur ces entrefaites le Roi de France mourut, & son fils succeda à la Couronne. Après une trêve de quelques années, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le nouveau Roi des François demanda du secours au Roi d'Angleterre, qui lui envoya un corps considérable de troupes sous le commandement de Perrot & Richard. Le Comte fut du voyage en qualité de parlfrenier.

La Reine ne joüit pas long-tems de la gloire du diadême ; elle tomba malade, & mourut. Comme sa maladie lui donna le tems de se reconnoître, & de mettre ordre aux affaires de sa conscience, elle demanda pour Confesseur l'Evêque de Roüen, qui passoit pour un Prélat de sainte vie. Elle lui déclara que le Comte d'Angers étoit innocent, & qu'elle seule étoit coupable : Elle lui fit même le détail de l'injustice qu'elle lui avoit fai-

te ; & pour rendre cet aveu plus authentique, elle le fit en présence de plusieurs personnes de la premiere qualité, & finit en priant le Prélat & les assistans de faire connoître au Roi l'innocence du Comte, & de solliciter son rappel, s'il étoit encore vivant, sinon celui de ses enfans : souhaitant pour la décharge de sa conscience, qu'ils fussent rétablis dans leurs biens & honneurs. La Reine ne fut pas plutôt morte, & le Roi informé du détail de sa confession, qu'il rendit une déclaration, portant qu'on donneroit une riche récompense à quiconque feroit trouver le Comte d'Angers, ou quelqu'un de ses enfans, qui avoient été flétris injustement. Le Comte en étant averti assembla Perrot & Richard, & leur dit qu'il leur vouloit montrer ce que le Roi cherchoit. C'est moi, leur dit-il, qui suis le Comte d'Angers. Perrot l'ayant consideré le reconnut, & l'embrassa avec des larmes de joie. Richard fut surpris d'un événement si extraordinaire ; néanmoins convaincu par mille circonstances, il se jetta aux pieds de son beau-pere, & lui demanda pardon de l'avoir traité avec tant d'indignité. Le Comte le releva, & l'assura qu'il lui pardonnoit volontiers. La joie fut grande de part & d'autre, & après une assez longue conversation Richard alla trouver le Roi, & lui dit qu'il étoit en état de faire voir à sa Majesté le Comte & son fils. Puis ayant fait avancer le Comte avec son habit de Palfrenier. Voilà le Comte, Sire, dit-il, & voilà son fils, en montrant Perrot. Sa sœur qui est ma femme, a demeuré en Angleterre. Le Roi ayant reconnu le Comte malgré le changement que l'âge & la souffrance avoient fait en lui, le reçut avec mille dé-

Digitized by Google

monstrations d'estime & d'affection, & fit donner la récompense promise. Prenez les bienfaits de mon Souverain, dit alors le Comte à Richard, & ne manquez pas, je vous prie, de dire à votre pere que vos enfans ne sont pas nez dans la bassesse du côté de leur mere. Le Comte fut rétabli dans son premier état, & le Roi lui donna d'abord un équipage magnifique. Richard de retour en Angleterre, amena sa mere & sa femme à Paris: Perrot y fit venir aussi la sienne, & tout le monde eut sujet d'être content.

NOUVELLE XIX.

Bernard gage cinq mille ducats sur la fidelité de sa femme, & les perds par la filouterie d'Amboise. Bernard au désespoir donne ordre de massacrer sa femme, qui se sauve, vient à Alexandrie, justifie son innocence, fait punir le fourbe, & s'en retourne à Genes avec son mari, chargée de biens.

LEs entêtemens sont dangereux, & sur tout quand il s'agit de choses où l'honneur est interessé. Quand on s'est trop préoccupé, & qu'on vient à être détrompé ou par la verité, ou par la fourbe, il n'est souvent point d'extrêmité où l'on ne soit capable de donner. Des Marchands Italiens qui avoient diverses affaires à Paris, se trouvérent logez à la même auberge. Un soir après avoir soupé ensemble, la conversation tomba insensible-

ment sur les femmes; & comme ils en avoient tous, chacun se mit à parler de la sienne. Ce sont des animaux bien équivoques que les femmes, dit l'un. Je ne sçai ce que fait la mienne, mais je sçai bien que quand je trouve l'occasion de goûter d'un mêts étranger, j'en profite avec plaisir. Je fais la même chose, dit l'autre, & je croi que nos femmes n'en font pas moins. Le troisiéme dit à peu près la même chose, & chacun sembloit être assez persuadez que les femmes n'aiment pas à mal employer le tems, & qu'elles ne refusent pas les occasions qui se présentent de se dédommager de l'absence de leurs maris. Un seul nommé Bernard Lomelin de Genes fut d'un sentiment tout contraire, & soutint qu'il avoit, par la grace de Dieu, la femme d'Italie la plus accomplie. Il loüa la richesse de sa taille, sa jeunesse, son dégagement, son adresse à tout ouvrage de femme, & enfin sa sagesse & sa modestie; & pour venir à la question dont il s'agissoit, il dit d'un ton de confiance, qu'il étoit très-persuadé qu'elle ne songeroit jamais à lui faire d'infidélité, quand même il seroit absent toute sa vie. Ambroise de Plaisance, qui étoit un jeune goguenard, fit un éclat de rire sur la sagesse dont Bernard avoit regalé sa femme, & lui demanda en plaisantant; qui lui avoit donné un privilége si singulier? Bernard répondit tout en colere, que Dieu lui avoit fait cette grace. Je ne doute point, Bernard, repartit Ambroise, que vous ne soyez dans la bonne foi; mais vous me permettrez de vous dire, que si vous aviez fait un peu d'attention à la nature de la chose, vous parleriez sur la matiere avec plus de justesse que vous ne faites.

Nous

Digitized by Google

Nous n'avons pas plus de ſujet que vous de nous plaindre de nos femmes, & ce que nous en diſons, n'eſt que par maniere de converſation. Mais raiſonnons un peu ſur la matiere. Tout le monde convient, comme vous ſçavez, que l'homme eſt le chef-d'œuvre de Dieu, & qu'il l'emporte ſur la femme du côté des perfections. C'eſt une verité que l'experience prouve. Si donc l'homme eſt plus parfait que la femme, il s'enſuit qu'il a & plus de fermeté & plus de conſtance. En effet les femmes ſont plus foibles & plus variables que les hommes. C'eſt une vérité qui n'a pas beſoin de preuves. Si donc l'homme avec toutes ſes prérogatives ne peut ſe défendre des charmes d'une femme, dont il eſpere obtenir des faveurs, ou ſi vous voulez, qui le convie d'en prendre par des mouvemens qui ſont ſi expreſſifs; comment une femme naturellement fragile pourra-t-elle réſiſter aux flateries, aux preſens, & aux aſſiduitez d'un homme qui l'aime? Cela eſt difficile à concevoir, & j'ai preſque envie de me dédire de la bonne foi que je vous ai prêtée. Quelque choſe que vous diſiez de votre femme, j'ai de la peine à croire que vous en ſoyez bien perſuadé vous-même. Elle eſt femme comme les autres, & ſujette aux mêmes paſſions & aux mêmes deſirs. Si elle a reçu un privilege particulier, c'eſt dequoi il faudroit nous convaincre avant que de décider ſi fortement en ſa faveur, & nier avec tant de confiance une choſe qui paroît au moins très-poſſible. Je ſuis Marchand & non Philoſophe, repartit Bernard; & comme Marchand, je vous répons, que ce que vous dites, peut arriver à

Digitized by Google

celles qui n'ont point d'honneur; mais je vous soutiens que celles qui en ont, sont plus constantes que les hommes, qui font une espece de gloire de cette infamie. Et je suis persuadé que la mienne est de ce nombre. A la verité, reprit Ambroise, s'il venoit une corne au front à celles qui ont ces complaisances, je croi que le nombre des complaisantes seroit petit: mais comme il n'y a point de signe exterieur qui distingue les sages d'avec celles qui ne le sont point, la honte & le deshonneur ne consistent que dans l'éclat. Par consequent celles qui sont assurées du secret, suivent leur penchant naturel, & celles qui ne le sont pas, c'est simplicité toute pure. Je n'ai aucun interêt à décrier le sexe; mais je dis après mille personnes d'experience, que les prudes sont celles qui n'ont jamais été sollicitées, ou si vous voulez, qui ont sollicité elles-mêmes, & qui ont été refusées. J'en ai souvent fait l'experience; & je dis hardiment que si je voulois m'attacher à votre femme, je lui ferois faire en peu de tems ce que j'ai fait faire à d'autres. Cette contestation n'aboutit à rien, continua Bernard tout émû; mais puisque vous êtes si persuadé de la complaisance de toutes les femmes, & que vous vous croyez un si grand conquerant, je gage ma tête à couper, que toute votre vaillance échoüera auprès de la mienne. Si vous perdez, je vous en quitte pour mille ducats. Ambroise qui commençoit à s'échauffer, répondit: que ferois-je de votre tête si je gagnois? Mais si vous étiez homme à gager cinq mille Ducats, qui sont moins que votre tête contre mille, je ferois volontiers votre affaire. Quoique vous ne m'ayez point prescrit de tems,

je ne demande que trois mois, à compter du jour que je partirai de Paris. J'offre encore de vous donner de si bonnes preuves du succès de mon voyage, que vous en serez pleinement convaincu : Mais j'exige aussi de vous, que vous ne viendrez point à Genes, & que vous n'écrirez ni ne ferez sçavoir à votre femme rien de tout ceci. Bernard répondit qu'il ne demandoit pas mieux. Les autres craignans que cette gageure n'eût des suites fâcheuses, firent tout ce qu'ils purent pour la rompre : Mais les gageans étoient si échauffez, qu'ils en passérent un écrit sans qu'on pût les en empêcher.

Ambroise étant parti de Paris se rendit au plus vîte à Genes. Il s'informe de la ruë & du caractere de la Dame, & apprenant qu'elle étoit encore plus farouche que son mari n'avoit dit, il crut en être pour ses mille ducats. Cependant il resolut d'aller jusqu'au bout, & remarquant en allant & venant qu'une vieille femme alloit souvent chez la Dame, il crut en recevoir de grands services : Mais il y trouva plus de difficultez qu'il n'avoit esperé. Neanmoins comme l'argent est une puissante amorce, & sur tout pour les personnes qui sont pauvres, la bonne femme se laissa corrompre aux offres qu'on lui fit. Il fut dit qu'Ambroise feroit faire un coffre à sa fantaisie, qu'il s'enfermeroit dedans, & que la bonne femme sous prétexte de voyage, prieroit la Dame de lui garder son coffre pour quelques jours, & pour plus grande sûreté, de le placer dans un coin de la chambre où elle couchoit. La Dame vouloit bien serrer le coffre de la bonne femme, mais elle ne croyoit pas qu'il fût absolument né-

Digitized by Google

ceſſaire de le mettre dans ſa chambre : Cependant comme la bonne femme continuoit à la prier de lui faire ce plaiſir, elle crut que c'étoit un effet de la défiance des vieillards,& lui dit pour la contenter qu'elle pouvoit le faire apporter. La ſerrure de ce coffre étoit de celles qu'on ouvre par dehors & par dedans. Lorſqu'Ambroiſe crut que la Dame étoit endormie,il ſort de ſon coffre,& trouve la chandelle allumée, parce qu'on ne l'éteignoit point la nuit chez Madame Genevre (c'eſt ainſi que s'appelloit la femme de Bernard.) Cette lumiere lui ſervit pour conſiderer les peintures, & pour remarquer comme la chambre étoit faite. Enſuite il s'approcha du lit, & voyant que Madame Genevre dormoit profondément, la découvrit tout doucement. Comme elle étoit toute nuë, rien ne l'empêcha de la conſiderer de tous les côtez, pour voir s'il ne verroit rien de particulier. A la fin il remarqua qu'au-deſſous de la mamelle gauche elle avoit un ſeing, entouré de poil, auſſi jeaune que de l'or. Ce ſpectacle lui cauſa quelques émotions ; mais comme il ſçavoit que la Belle étoit de difficile compoſition, & qu'elle pourroit ſe réveiller, il n'oſa rien entreprendre. Il la recouvrit donc auſſi doucement qu'il l'avoit découverte, & voyant ſur ſa toilette ſa bourſe & ſa ceinture, il les prit, & ſe referme dans ſon coffre où il fut encore deux jours. Le troiſiéme étant venu, la bonne femme faiſant l'impatiente fit rapporter ſon coffre chez elle, ainſi qu'on en étoit convenu. Ambroiſe étant ſorti de ſa niche, reprend le chemin de Paris avec les nipes de Madame Genevre, & y arriva quelques jours avant que les trois mois fuſſent expirez. Il trouva ſes

Digitized by Google

compatriotes à l'Auberge, & dit en entrant à Bernard, qu'il n'avoit qu'à lui compter cinq mille ducats pour la gageure qu'il avoit gagnée. Pour faire voir qu'il disoit vrai, il dit comme la chambre étoit faite, quelles peintures il y avoit, & étala enfin la bourse & la ceinture de Madame Genevre qu'il avoit apportées. Bernard convenoit que la chambre & les peintures étoient comme il le disoit; il reconnoissoit même que la bourse & la ceinture avoient été à sa femme; mais il soutenoit qu'il falloit de plus grandes preuves; que des domestiques pouvoient l'avoir informé de la situation de sa chambre, & des tableaux dont elle étoit ornée; & qu'encore que les nipes qu'il produisoit, eussent été à sa femme, elle pouvoit s'en être défaite depuis. Cela devroit pourtant suffire, répondit Ambroise: mais enfin puisque vous voulez des preuves plus convaincantes, il faut vous dire que votre femme a au-dessous de la mamelle gauche un seing assez grand, autour duquel il y a cinq ou six poils blonds. Bernard demeura étonné comme s'il eut été frappé d'un coup de foudre. Il fut quelque tems sans parler; mais l'embarras où il étoit, parloit assez sans lui. J'ai perdu, Messieurs, dit-il, après qu'il eut un peu reprit son sang froid. Ce qu'il dit, est vrai, & je payerai quand on voudra. Ce qu'il fit le lendemain. Il ne fut pas plutôt quitte, qu'il partit de Paris pour venir à Genes outré de douleur & de colere. Il ne jugea pas à propos d'aller jusqu'à Genes, & s'arrêta à une de ses maisons de campagne, qui n'en étoit qu'à dix lieuës. Il écrivit de-là à sa femme de le venir trouver, & lui envoya un valet en qui il se confioit beaucoup,

Digitized by Google

avec deux chevaux, avec ordre au valet de l'égorger en chemin sans aucune misericorde, aussi-tôt qu'il se trouveroit en lieu commode pour cela, & de revenir ensuite à lui au plus vîte. Le valet fut reçu de Madame Genevre avec beaucoup de joie, & dès le lendemain elle partit avec lui pour venir trouver son mari. Ils vinrent en causant jusqu'à une valée fort solitaire, & fort couverte d'arbres. Le valet qui n'attendoit que ce lieu-là, qu'il trouvoit fort commode pour l'execution de ses ordres, dit tout d'un coup à sa maitresse de recommander son ame à Dieu, & qu'il falloit mourir; & en disant cela il tira son épée. Madame Genevre qui ne s'étoit pas attenduë à un pareil compliment. Que t'ai-je fait pour me tuer, dit-elle aussitôt toute épouvantée? Vous ne m'avez rien fait, Madame, répondit le valet; mais vous avez fait quelque chose à votre mari, puisqu'il m'a donné ordre de vous ôter la vie. Vous sçavez les obligations que je lui ai, & je me fais un devoir de lui obéir sans examen. Vous me faites pitié; mais enfin il faut que je suive mes ordres. Je proteste devant Dieu, repliqua Madame Genevre en pleurant, que je n'ai jamais rien fait à mon mari, qui mérite un traitement si barbare. Je te demande la vie, & je te conjure de ne tremper point tes mains dans le sang innocent pour satisfaire à des ordres injustes. Tu peux me sauver, & contenter ton Maître. Pren mes habits & me donne une partie des tiens: je m'en irai si loin, que jamais personne n'entendra parler de moi; & & puis tu diras à ton Maître que tu m'as tuée. Le valet qui n'avoit pas grande envie de la tuer, se laissa aisément persuader. Il prit ses habits, lui

Digitized by Google

donna son pourpoint, lui fit promettre de s'en aller bien loin, & l'abandonna à sa bonne ou à sa mauvaise fortune, lui laissant le peu d'argent qu'elle avoit sur elle. Le valet de retour chez son Maître lui dit qu'il avoit tué sa femme, & qu'il avoit vû des loups qui commençoient déja à prendre soin de sa sepulture.

Quelque tems après Bernard vint à Genes après avoir envoyé son valet à Smirne, sous ombre d'y prendre garde à ses affaires. Pour cacher le crime qu'il croyoit avoir commis, il fut le premier à faire de grandes perquisitions de sa femme. On se douta bien de ce qui étoit arrivé : mais enfin comme il n'y avoit point de témoins, il fut à couvert des poursuites de la justice, des remords de sa conscience, & de la censure des honnêtes gens.

Madame Genevre se cacha comme elle put jusqu'à la nuit : puis quand elle fut venuë, elle alla à un petit village voisin. Une bonne femme chez qui elle entra, lui donna une éguille & du fil dont elle accommoda son pourpoint, & fit de sa chemise des haut-de-chausses à la Matelote. Arrivée à Final elle fit rencontre d'un Catalan, dont le vaisseau étoit à la rade. Il la questionna, la trouva à son gré, & la prit à son service sous le nom de Sicuran de Final. Le Catalan fit mettre son nouveau domestique en meilleur équipage, & en fut si bien servi, qu'il se felicita d'avoir si bien rencontré. Le vaisseau étoit chargé pour Alexandrie, où il arriva fort heureusement. Le Capitaine avoit à bord certains faucons passagers dont il voulut faire présent au Soudan, qui les reçut parfaitement bien. Ce Prince aimoit les étrangers, & sur tout ceux qui avoient

du merite. Et comme il en trouvoit au Catalan, il le faisoit quelquefois manger à sa table. L'air de Sicuran, & la maniere avec laquelle il servoit son Maître, plût si fort au Soudan, qu'il le demanda au Catalan, qui n'osa pas le refuser. En peu de tems Sicuran fut aimé du Soudan autant qu'il l'avoit été de son Capitaine. Il apprit en moins de rien la langue du pays, & recevoit tous les jours quelque nouveau bienfait de son Souverain.

Acre est une ville celebre de la dépendance du Soudan, où il y avoit tous les ans en certaine saison un grand concours de negocians de toutes nations, qui faisoient comme une espece de foire. Outre la garnison ordinaire, le Prince pour mieux assurer le commerce, y envoyoit durant la foire un corps de troupes choisies, commandé par un homme de confiance, & destiné uniquement à la garde des marchands & des marchandises. Le tems de cette foire étant venu, Sicuran eut ordre d'y aller. Il s'acquitta fort bien de sa commission, & y vid plusieurs marchands Italiens. Etant un jour entré dans le Comptoir des Venitiens, il vid une bourse & une ceinture qu'il reconnut avoir été à lui. Il demanda, sans faire semblant de rien, à qui cela appartenoit, & si cela étoit à vendre? Ambroise de Plaisance qui étoit venu à cette foire avec des marchandises sur un vaisseau Venitien, entendant le Capitaine de la garde, s'avança, & dit que c'étoit à lui, que ce n'étoit point à vendre; mais que s'il vouloit l'accepter, il lui en feroit volontiers un présent. Sicuran ayant remarqué qu'Ambroise lui avoit dit cela en riant, crut qu'il avoit fait quelque geste qui lui avoit fait connoître que le per-

Digitized by Google

sonnage qu'il faisoit, ne lui étoit pas naturel. N'est-il pas vrai, lui dit-il, que vous riez de ce que moi qui suis un homme de guerre, je m'arrête à ces babioles de femmes? Non, Monsieur. Je ris de la maniere dont je les ai gagnées, répondit Ambroise. Peut-on sçavoir comment vous les avez gagnées, reprit Sicuran? C'est un présent, Monsieur, repliqua Ambroise, d'une femme de Genes avec laquelle je couchai autrefois. Je ne saurois les voir sans rire de la sottise de son mari, qui fut assez fou de gager & de perdre cinq mille ducats contre mille, que je n'obtiendrois point de sa femme les faveurs qu'il croyoit qu'elle ne donnoit qu'à lui seul. Il fit encore une autre sottise; car on m'a dit depuis qu'il avoit fait tuer sa femme, quoiqu'elle n'eût fait que ce que font toutes les autres.

Sicuran ne fut plus en peine de deviner la raison de l'ordre que son mari avoit donné de la tuer, & connut clairement qu'Ambroise étoit la seule cause de tout ce qui lui étoit arrivé. Résolu de s'en venger, il rit de l'aventure, comme s'il n'y eût eu aucune part, traite familiérement Ambroise, & fait tant qu'il l'oblige d'aller demeurer à Alexandrie, où il demeura d'autant plus volontiers, qu'il y fit bien ses affaires. Sicuran qui avoit dessein de se justifier dans l'esprit de son mari, se servit de plusieurs marchands Genois qui étoient à Alexandrie, & l'y fit venir sans qu'il parût qu'il s'en fût mêlé. Bernard arriva en assez mauvais équipage, & fut reçû secretement par un ami de Sicuran, qui n'attendoit qu'un moment favorable pour se justifier. Pour disposer les choses, il avoit déja fait conter l'aventure d'Ambroise au Soudan, qui s'en

étoit donné la comedie. Sicuran étoit si bien auprès du Soudan, que tout ce qu'il proposoit, étoit écouté. Il représenta au Soudan que l'aventure d'Ambroise seroit tout autre chose, si elle étoit contée en présence du mari de la femme de Genes; qu'il étoit en ville; qu'il avoit trouvé moyen de le déterrer; & que s'il plaisoit à Sa Grandeur, il lui donneroit ce divertissement, en cas qu'on fit dire par force à Ambroise la verité de l'aventure, s'il ne vouloit pas le faire de bonne grace. Le Soudan qui ne refusoit rien à Sicuran, y consentit d'abord. Les interessez étant venus, le Soudan commanda à Ambroise de dire en présence de presque toute la Cour, comme il avoit gagné cinq mille ducats à Bernard, & de dire toute la verité de l'aventure. La présence de Bernard embarrassoit Ambroise qui voulut s'en excuser. Il crut que Sicuran qui se faisoit de ses amis, le tireroit de ce mauvais pas; mais il lui parla de maniere qu'il sentit aisément qu'il étoit bien éloigné de lui rendre ce service. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de s'en défendre, il obéit, & crut qu'il pourroit en être quitte en rendant l'argent & les nipes. Après qu'Ambroise eût parlé, le Soudan demanda à Bernard, comment il en avoit usé avec sa femme après un tel mensonge? Je la fis tuer par mon valet, répondit-il, & les loups mangérent son corps. Sicuran qui n'avoit point dit au Soudan la veritable raison qui l'avoit obligé à faire faire ce recit, prit alors la parole, & lui dit: Vous voyez, Seigneur, bien clairement le caractere de l'amant & du mari de cette femme: Le premier ruine sa reputation par un mensonge, & l'autre trop cré-

Digitized by Google

dule l'assassine, & la laisse manger aux loups sur un rapport si mal-fondé, de la fausseté duquel l'experience auroit dû le convaincre, s'il y eût fait tant soit peu d'attention. Vous êtes équitable, Seigneur, & je prens la liberté de vous demander, comme une grace speciale, de faire punir le fourbe selon son forfait, & de pardonner à celui qui n'a peché que par un exces de crédulité. Je suis la femme de Bernard, la malheureuse Genevre, qui a couru depuis six ans travestie en homme, & flétrie dans le monde d'un crime auquel je n'avois jamais songé. Puis se tournant vers Ambroise, elle lui reprocha sa mauvaise foi. Il n'eut rien à dire: Les remords de sa conscience lui fermérent la bouche, & la frayeur commença dès lors à s'emparer de son ame criminelle.

Le Soudan fut si surpris de la singularité de l'aventure, qu'il croyoit que c'étoit un songe. Il fit venir des femmes pour visiter Sicuran. Leur rapport fut conforme à ce qu'il avoit dit: Et le Soudan ne pouvant assez admirer la constance & la vertu de Sicuran, devenu Madame Genevre, pardonna à Bernard son mari, qui étoit dans la derniere consternation, & fit empaler Ambroise. Le bien de ce malheureux fut confisqué au profit des innocens. La Cour ne parla pendant plusieurs jours que de cette aventure. Le Soudan fit faire des honneurs à Bernard & à sa femme; & après les avoir regalez de plusieurs riches présens, il leur fit donner un vaisseau pour se retirer à Genes. Ils y arrivérent chargez de richesses, & y furent reçus avec les acclamations publiques. Madame Genevre qu'on avoit cru morte, fut universellement loüée

G 6

de tout le monde, & regardée comme une femme d'une vertu exemplaire.

NOUVELLE XX.

Pagamin de Menegue enleva la femme de Richard de Quinzica, & offrit de la lui rendre à sa priere, pourvû qu'elle voulût bien se remettre avec lui. La Belle le refuse, & se marie avec Pagamin après la mort de Richard son mari.

LE mariage est une des plus importantes actions de la vie : Mais c'est peut-être celle de toutes où l'on examine moins les convenances. On se fait une affaire & même un devoir d'avoir un ménage bien assorti, & où toutes les pieces quadrent les unes aux autres. On regarde comme un défaut d'avoir deux chevaux de carosses de different poil & de different âge. Mais quand il s'agit de se marier, on n'a que l'interêt en vûë. Quelque difference qu'il y ait entre les parties, soit pour l'âge, ou pour l'humeur, pourvû qu'il y ait du bien, on n'en demande pas davantage. Il y avoit à Pise un certain Juge qui s'appelloit Richard de Quinzica. Il avoit de l'âge, du mérite, & du bien ; mais une constitution peu vigoureuse. Cependant malgré sa vieillesse & ses infirmitez il voulut se marier, & prit une femme jeune & belle, qui se nommoit Bartholomée, fille de Galandi de Pise allié de tout ce qu'il y avoit de considerable dans cette ville. Si

le Juge avoit sçu prendre pour lui d'aussi bons conseils qu'il en donnoit aux autres, il n'auroit jamais pris une femme dont l'âge étoit si disproportionné au sien. Mais comme il est assez ordinaire d'avoir de bons yeux pour les affaires d'autrui, & de fort mauvais pour les siennes propres, Quinzica suivit sa destinée, & épousa la Belle avec une magnificence extraordinaire. La consommation du mariage ne se sentit point de cette magnificence, & tout s'y passa avec la plus grande sobrieté du monde. Le Magistrat qui n'avoit pas bien consulté ses forces, & qui peut-être avoit cru qu'une jeune femme se ménageoit comme ses livres, commença d'abord à soupirer après le repos, & à remontrer à sa femme qu'il y avoit des jours en l'année où l'on ne pouvoit pas légitimement coucher ensemble. Il grossissoit furieusement le catalogue de ces jours défendus. Il avoit un calendrier qui lui fournissoit toujours quelque nouveau Saint. Les Quatre-tems, les Vigiles, le Carême étoient des tems de mauvais augure. Le vendredi & le samedi étoient des jours de dévotion, & le Dimanche étoit un jour de repos. Le lundi n'étoit pas un jour à commencer la semaine. En un mot il avoit des excuses pour tous les jours, & à peine en trouvoit-il un tous les mois, où il pût sans scrupule coucher avec sa femme: Encore quand cela arrivoit, il falloit y apporter toutes les regles de Geometrie. A cela près la Belle ne manquoit de rien, & on avoit pour elle tous les égards qu'elle pouvoit souhaiter.

Le plaisir de Quinzica étoit de s'aller délasser souvent dans la belle saison à une maison de campagne qu'il avoit sur la côte de la mer. Un jour

qu'il y étoit allé pour prendre l'air, comme il s'étoit proposé d'y faire plus de sejour qu'à l'ordinaire, il voulut donner à sa femme le divertissement de la pêche. Pour ne rien perdre du divertissement, il se mit sur une barque avec quelques amis, & elle sur une autre avec quelques amies. Le plaisir de la conversation & de la pêche fut si grand, qu'ils avoient insensiblement fait plusieurs lieuës en mer avant que de s'en être apperçûs. Un fameux Corsaire de ce tems-là, nommé Pagamin de Monegue vint subitement interrompre leurs innocens plaisirs. Ils ne l'apperçurent que quand il ne fut plus tems de fuïr. Le Corsaire vint à toutes voiles sur la barque des femmes qui étoit la plus avancée. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux sur Bartholomée, qu'il resolut de ne prendre autre chose : En effet il la fit passer sur son vaisseau, & n'osant suivre Quinzica de peur de s'approcher trop des terres; il reprit le large au plus vite. La Belle fit son devoir du côté des larmes, & Pagamin le sien du côté des consolations; mais les mieux goutées furent celles de la nuit, qui firent prendre patience à la Belle. Point de calendrier, point de Fête, point de Vigile : Tous les jours étoient bons, & la Belle trouva un si agreable changement, qu'avant que d'être arrivée à Monegue elle eut oublié le Juge & la Legende de ses Saints. Quinzica bien chagrin d'avoir été le témoin de l'enlevement de sa femme, ayant sçu qu'elle étoit entre les mains de Pagamin, lui fit demander des sûretez pour aller traiter de sa rançon, & obtint tout ce qu'il vouloit. Arrivé à Monegue il va trouver Pagamin, & lui dit qu'il payeroit à son mot la rançon de sa

femme, & qu'il le prioit de la lui rendre. Je serois fâché, répondit Pagamin, que quelqu'un eut plus de générosité que moi. Si j'ai votre femme, je vous la rendrai sans qu'il vous en coute rien. Mais vous me permettrez bien de vous dire, que comme je ne vous connois point, il est de l'ordre & de la justice, que vous me fassiez voir si j'ai votre femme. Il est vrai que j'ai chez moi une jeune femme; mais je ne sçai point si c'est la vôtre. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous la faire voir. Si elle vous reconnoît pour son mari, & qu'elle veuille s'en aller avec vous, je vous la donnerai de bon cœur. Richard repliqua, qu'il ne pouvoit pas parler plus honnêtement, & lui fit de grands remercimens: Mais enfin, ajouta-t-il, il faut que chacun vive de son metier, & vous me ferez plaisir de n'épargner pas plus ma bourse, que vous feriez celle d'un autre. Mais à l'égard de la femme dont vous parlez, il est certain que c'est la mienne. Vous en serez bien-tôt convaincu par les caresses qu'elle me fera, si vous me la faites voir. Nous en serons bientôt éclaircis, repartit Pagamin, suivez-moi! Arrivé chez lui, il reçoit Richard dans une sale, & fait appeller la femme. Elle vient ajustée de toutes pieces, & ne fit non plus de cas de Richard, que d'un homme qu'elle n'auroit jamais vû. Richard surpris d'un si fâcheux silence, & d'autant plus surpris, qu'il s'étoit attendu qu'elle le viendroit embrasser aussitôt qu'elle le verroit, s'en consola en quelque maniere, & crut que le chagrin qu'il avoit eu de la perte de sa femme, l'avoit tellement defiguré, que c'étoit peut-être cela qui l'empêchoit de le reconnoître. Dans

cette pensée il s'adresse à elle, & lui dit : Il m'en coute cher, Madame, de vous avoir mené pêcher. Jamais douleur n'a été pareille à celle que j'ai euë, depuis que je vous ai perduë. D'où vient cette indifference, Madame ? Est-ce que vous ne me connoissez pas ? Je suis Richard de Quinzica votre mari, qui vient vous racheter, dût-il lui en couter tout son bien. Est-ce à moi à qui vous en voulez, Monsieur, répondit Bartholomée ? Vous me prenez pour un autre sans doute : Car je ne me souviens pas de vous avoir jamais vû qu'à present, bien loin d'avoir été votre femme. Regardez-moi bien, Madame, reprit Richard ; rappellez-vous, & vous vous souviendrez sans peine que je suis ce que je vous dis. Plus je vous regarde, Monsieur, repliqua la Belle, d'un air dédaigneux, plus suis-je persuadée que je ne vous ai jamais vû. Richard s'imaginant qu'elle faisoit l'ignorante devant Pagamin, parce qu'elle le craignoit, le pria de permettre qu'il lui parlât en particulier. A quoi le Corsaire consentit volontiers, & s'étant retiré, il les laissa tous deux seuls. Qu'est ceci donc, mon cœur, reprit Richard ? Ne connoissez-vous point votre mari qui vous aime plus que sa vie ? Considerez-moi de grace. Est-il possible que si peu de tems ait fait tant de changement sur moi, qu'il ne me reste rien à quoi vous puissiez me reconnoître ? Je ne vous ai jamais rien refusé ni pour vos divertissemens ni pour vos habits, & il n'y avoit point de femme à Pise plus propre que vous l'étiez. Je sçai bien, répondit-elle froidement, que vous êtes Richard de Quinzica mon mari. Je sçai même que vous avez eu beaucoup de complaisan-

Digitized by Google

ce pour moi, & que vous ne m'avez rien refusé pour mes divertissemens & pour mes habits: mais ne faut-il rien à une jeune femme que des habits? Songez-vous bien à ce que vous dites, Madame, reprit Richard le plus surpris du monde? Aimez-vous mieux être l'esclave d'un Corsaire de Monegue, que la femme d'un Magistrat de Pise? Il vous chassera quand il sera las de vous, & moi je vous aimerai toute ma vie. De plus comptez-vous pour rien votre honneur & celui de vos parens? Il n'est plus tems d'en avoir soin, repondit brusquement Bartholomée, & mes parens qui m'ont contrainte à vous épouser, n'en ont pas fait grand cas eux-mêmes. Ils se sont imaginé que pour faire un bon mariage, il ne faut que beaucoup de bien, & si vous aviez été aussi sage pour vous que vous l'êtes pour les autres, vous auriez consideré qu'un vieux mari & une jeune femme ne sont guere le fait l'un de l'autre. En un mot ne me parlez plus de retour; mon parti est pris; Pagamin en use bien avec moi; J'en apprens plus avec lui en une heure, que je n'aurois sçu en apprendre avec vous en toute la vie. Comme il n'est pas aussi sçavant que vous, aussi n'est-il pas si scrupuleux. Tous les jours sont égaux chez lui, & l'on n'y connoît ni Fêtes, ni Vigiles, ni Carême. Au reste si Pagamin me chasse, ce ne sera jamais chez vous que je retournerai, soyez-en bien persuadé. Richard tout interdi, sentant alors la faute qu'il avoit faite de s'être trop cru jeune homme, sortit fort confus & fort chagrin, & reprit le chemin de Pise, où il mourut peu de tems après de douleur. Pagamin en ayant su la nouvelle, épousa sa veuve; Et comme ils se

connoissoient déja, aussi ne se plaignirent-ils jamais l'un de l'autre.

NOUVELLE XXI.

Mazet de Lamporechio contrefaisant le muet devint Jardinier d'un Monastere de filles, qui veulent toutes en être servies.

C'Est une grande erreur de s'imaginer, qu'aussitôt qu'une fille a pris le voile, elle n'a plus ni passions ni desirs, & ne respire que la pieté. On ne change pas de cœur comme d'habit. L'oisiveté & la contrainte produisent de plus fâcheux effets que dans le monde. Comme on a plus d'interêt dans le monde de conserver sa réputation, on est aussi plus soigneux d'éviter tout ce qui peut y donner atteinte; & c'est assurément bien mal raisonner que de dire ma fille est Religieuse, donc elle est sainte. Il y eut autrefois, & il y a encore aujourd'hui en ce pays un Couvent de filles, assez celebre pour la sainteté, & que je ne nommerai point pour ne faire aucun tort à sa réputation. Il n'y avoit alors dans ce Couvent que huit Religieuses en tout, y comprit l'Abbesse. Elles avoient un vieux Jardinier qui ne se contentant pas de ses gages, ne vouloit plus les servir. Il compta donc avec leur homme d'affaires, & se retira au village de Lamporechio d'où il étoit. Tous ses voisins lui firent des caresses, & entr'autres Mazet, jeune drôle, fort, robuste, & bien fait pour un homme de village,

qui lui demanda où il avoit été si long-tems. Nuto (c'est le nom du vieillard) répondit qu'il avoit demeuré chez ces Religieuses: Et à quoi vous occupoient-elles, reprit Mazet? A labourer, repliqua Nuto, un beau & grand jardin qu'elles ont, & quelquefois à porter du bois. J'étois assez content de mes occupations: mais je l'étois si peu des gages qu'on me donnoit, & ils étoient en effet si petits, qu'à peine pouvoient-ils suffire pour m'acheter des souliers. D'ailleurs toutes ces filles sont jeunes, & remuantes en Diable. Elles ont pensé vingt fois me faire tourner la cervelle. Toutes vouloient commander, & ce qui accommodoit l'une, incommodoit toujours l'autre; bref elles me faisoient enrager à tout bout de champ. Leur homme d'affaires me pria bien en sortant de lui adresser quelqu'un si je trouvois; mais Dieu me garde d'envoyer personne en si méchant endroit. Mazet entendant cela, ce seroit bien mon fait, dit-il en soi-même, & je suis fort trompé si je n'y faisois bien mes affaires. Cependant croyant qu'il devoit cacher son dessein à Nuto, il lui dit, qu'il avoit fort bien fait de se retirer; qu'on ne finissoit jamais avec les femmes, qui ne sçavoient la plupart du tems ce qu'elles vouloient. Nuto s'étant retiré, Mazet commence à chercher les moyens de faire réussir la chose. Le service ne l'embarrassoit point, il étoit de reste en état d'y satisfaire: Mais il craignoit de n'être pas accepté, & qu'on ne le trouvât trop jeune & trop fretillant. Il s'avisa d'un expedient qui lui réussit. Le Monastere étoit éloigné de son village, & comme il n'y étoit connu de per-

Digitized by Google

ſonne, il réſolut de ſe préſenter & de contrefaire le muet. Etant arrivé il entre avec ſa cognée, & trouve heureuſement l'homme d'affaires dans la Cour, auquel il demanda à manger par ſignes, & lui fit entendre que ſi l'on avoit du bois à lui faire faire, il ſeroit bien aiſe de travailler. L'homme d'affaires lui donna à manger, & lui montra de vieilles ſouches qu'il eut bientôt miſes en morceaux. Cela étant fait il le mena au bois, lui fit ſigne d'en couper, & de le porter au Couvent. Comme l'homme d'affaires ne manquoit pas d'occupation, & qu'il étoit aſſez content du muet, il le fit travailler durant pluſieurs jours. L'Abbeſſe l'ayant vû demanda quel homme c'étoit. C'eſt un pauvre muet, Madame, répondit l'homme d'affaires, qui vint ici l'autre jour demander l'aumône, & à qui j'ai fait faire pluſieurs choſes néceſſaires à la maiſon. Je ſuis bien content de ſon travail. S'il ſçavoit labourer au jardin, & qu'il voulût demeurer ici, je croi qu'on en tireroit un bon ſervice; car il paroît de bonne volonté, & nous avons beſoin d'un Jardinier. Je le trouve aſſez bon enfant, & il n'y auroit pas à craindre qu'il s'amusât à cauſer avec nos Religieuſes. Vous avez raiſon, répondit l'Abbeſſe. Voyez s'il ſçait labourer, & tâchez de le retenir: On lui donnera quelques vieux ſouliers, & autres méchantes nipes. On fut auſſi content du labourage de Mazet, qu'on l'avoit été du reſte. L'homme d'affaires lui demande par ſignes, s'il vouloit demeurer au Couvent, & Mazet lui répond de même qu'il ne demandoit pas mieux.

Si les Religieuſes n'étoient pas toutes belles, elles étoient au moins toutes jeunes & de fort bon-

Digitized by Google

ne humeur. Elles alloient ſouvent voir travailler Mazet, & prenoient plaiſir à lui faire de petites pieces. L'Abbeſſe croyant qu'il n'étoit pas plus à craindre d'ailleurs que de la langue, ne s'en mettoit guere en peine. Un jour qu'il avoit beaucoup travaillé, & qu'il s'étoit couché pour ſe repoſer, faiſant ſemblant de dormir, deux jeunes Religieuſes qui ſe promenoient l'ayant vû dans cet état, s'arrêtérent pour le regarder. Vous ne ſçavez pas, ma ſœur, ce qui me vient dans l'eſprit, dit l'une? De mener ce ſot dans ce cabinet pour ſçavoir comment nous avons été faites. Que dites-vous-là, ma Sœur, repliqua l'autre? Ne vous ſouvenez-vous pas que nous avons fait vœu de chaſteté? On fait tant d'autres vœux qu'on n'execute pas, répondit la premiere. Mais ſi nous devenions groſſes, reprit l'autre. C'eſt s'allarmer avant le tems, ma Sœur, continua la premiere. Si cela arrive nous ſerons à tems de ſonger aux précautions. Profitons ſeulement de la conjoncture; nous avons affaire à un homme qui ſera ſecret malgré lui, & pourvû que nous le ſoyons auſſi, nous n'avons point à craindre l'éclat. Tout dort au Couvent: Le cabinet eſt épais & ſombre; mais de peur d'accident il faut que l'une demeure en ſentinelle, pendant que l'autre ſera avec ce ſot. Une des Sœurs ayant donc demeuré au guet, l'autre éveilla Mazet qui l'attendoit avec impatience, & le mena dans le cabinet, où ſans ſe faire trop prier, il fit ce qu'elle vouloit. L'autre prit la place bientôt après, & toutes deux ſe trouvérent ſi bien du muet, qu'il n'y avoit point de jours qu'elles ne retournaſſent au cabinet. Quelques autres s'étant apperçuës de ce manege réſolurent d'abord d'en avertir

tir l'Abbesse : mais elles changérent d'avis, & voulurent avoir part au gâteau. Bref il n'y en eut point à qui Mazet ne rendît service. L'Abbesse fut la derniere qui reçut ses charitables offices. Elle s'apperçût enfin des soins que le muet avoit de ses Religieuses, & voulant en avoir sa part, comme en ayant autant de besoin que les autres, elle le mena à sa chambre, & l'y retint plusieurs jours, non sans que les autres ne fissent grand bruit de ce qu'il ne venoit point travailler. Tout étant dans le même cas, chacune sans mistere vouloit avoir Mazet ; mais l'Abbesse usant souvent de son autorité, l'enmenoit avec elle, & ne laissoit aux autres que ce qu'elle ne pouvoit pas tirer. A la fin Mazet se lassa de tant d'occupations, & crut qu'il ne devoit plus faire le muet. Etant donc un jour avec l'Abbesse qui lui demandoit plus qu'il ne pouvoit donner, il lui dit tout à coup, un coq, Madame, peut servir dix poules, mais difficilement dix hommes peuvent-ils suffire à une femme. Comment puis-je donc faire, moi qui en ai huit à contenter? Je n'y saurois tenir, Madame : Mettez-y ordre, ou me permettez de me retirer. L'Abbesse surprise d'entendre parler un homme qu'elle croyoit muet, crie au miracle, & fait assembler tout le Couvent. Et au lieu de donner congé à Mazet, on résolut de publier qu'il avoit recouvré la parole par la vertu de leurs jeûnes & oraisons, & le firent leur homme d'affaires, en la place de l'autre qui étoit mort à point-nommé. Chacune avoüa de bonne foi ce qu'elle ne pouvoit plus cacher. On regla ce que devoit faire Mazet, qui bien nourri, bien payé fit ce qu'il put, & laissa à d'autres le soin de faire le reste.

Digitized by Google

NOUVELLE XXII.

Un Palfrenier couche avec Teudelingue, Reine de Lombardie. Le Roi le sçut, & le tondit pour le reconnoître: le Galant tond aussi ses Camarades, & s'empêche par ce moyen d'être reconnu.

Agiluf Roi de Lombardie épousa Teudelingue, veuve de son prédecesseur, femme des plus accomplies soit pour le corps soit pour l'esprit. Comme Agiluf étoit un Prince sage & prudent, l'Etat fut plus florissant sous son regne que sous celui de son prédecesseur. Teudelingue étant pour la beauté la merveille de son tems, un Palfrenier de bonne mine, grand, bien fait, & à peu près de la taille du Roi, en devint éperduëment amoureux. Quoique les grandes passions ne raisonnent guere, il avoit neanmoins assez de bon sens pour voir la distance qu'il y avoit du trône à l'écurie, & pour considerer qu'il lui en couteroit trop cher, si l'on s'appercevoit de sa passion. Il voyoit si peu d'apparence de réüssir, & tant de peril à se découvrir, qu'il fit tout ce qu'il pût pour se guerir: Mais il étoit trop malade pour pouvoir en venir à bout. Il rendoit à la Reine tous les petits soins qui dépendoient de sa profession, & lorsqu'elle montoit à cheval, ce qui lui arrivoit assez souvent, il étoit ravi quand il pouvoit seulement toucher sa jupe. La violence qu'il se faisoit, & le peu d'esperance

qu'il avoit de se satisfaire, ne faisoient qu'augmenter son amour. Dans cette extrêmité il résolut de tenter le hazard, & crut qu'il valoit encore mieux mourir par un coup de vigueur, que d'attendre une mort languissante qui ne pouvoit pas lui manquer. L'amour est un grand Maître, & ce n'est pas sans raison qu'on l'a nommé le Roi des inventions. Le Palfrenier sçavoit que le Roi ne couchoit pas toujours avec la Reine, que quand il vouloit la voir, il y alloit seul & en robe de chambre avec une bougie à la main; & qu'il n'avoit pas plutôt frappé tout doucement à la porte, qu'une des filles de la Reine ouvroit, prenoit la bougie, & se retiroit. Comme il sçavoit tous les coins & recoins du Palais, il crut que cet expedient pourroit lui réussir. Il trouve donc moyen d'avoir une robe de chambre à peu près semblable à celle du Roi, & l'ayant endossée dans le tems qu'il crut que tout dormoit, il prend sa bougie, & s'en va tout doucement à la chambre de la Reine. Il grate, on lui ouvre, on prend sa bougie, les yeux à demi fermez de sommeil, on se retire, & il se met sans autre ceremonie au lit avec la Reine. Il n'est pas nécessaire de dire, que le Galant s'étoit lavé & bien parfumé, pour ne pas sentir le Palfrenier. Il étoit trop habile pour y manquer. Le jour précedent on avoit apporté au Roi des nouvelles qui l'avoient chagriné, & ce Prince dans son chagrin ne vouloit ni parler ni qu'on lui parlât. Ainsi la Reine ne fut point surprise du silence de son époux prétendu, auquel elle ne dit mot de son côté. La Reine étonnée de ses transports, croyoit que c'étoit un effet de son chagrin, & prenoit le tout en patience. Cependan

pendant le drille craignant que le Roi pourroit venir, & le trouver en lieu, où il n'étoit pas nécessaire qu'il le trouvât, se releve, reprend sa robe, & sa bougie, & regagne son lit. A peine y étoit-il que le Roi vint à la chambre de la Reine. S'étant mis au lit avec elle, & l'ayant saluée fort amoureusement. Quelle nouveauté, Sire, lui dit-elle toute surprise? Il n'y a qu'un moment que vous êtes sorti d'ici, & vous y revenez encore. Menagez, Sire, votre santé qui m'est chere. Un étourdi se seroit emporté, & auroit d'abord détrompé la Reine, qui non seulement s'en seroit chagrinée, mais auroit peut-être voulu continuer un commerce qui ne lui avoit pas déplû. Il jugea plus à propos de la laisser dans sa bonne foi: Mais étant persuadé qu'il avoit été pris pour dupe. Je vous croirai, Madame, lui dit-il, & s'étant relevé il se retira.

Agiluf ne doutant point que ce ne fut quelqu'un de la maison qui avoit fait le coup, crut qu'il n'y avoit qu'à faire la revûë de ses domestiques pour découvrir son homme. Il est impossible, disoit-il en soi-même, que celui qui a fait une action si hardie, n'en soit encore tout émû. Il prend donc sa bougie, & visite toutes les chambres, où il trouva tout le monde dormant fort tranquillement. Il étoit sur le point de s'en retourner, quand il se souvint qu'il n'avoit pas été dans celle des Palfreniers. Le drôle qui faisoit semblant de dormir ne vid pas plutôt entrer le Roi, qu'il se crut perdu. Agiluf ayant commencé par un bout sa visite trouve les premiers fort tranquiles & sans émotion: Mais étant venu à l'homme, & lui ayant tâté le pous qu'il trouva dans une grande agitation, il ne douta point que ce ne

Digitized by Google

fut le Galant de la Reine. Afin de le reconnoître le lendemain, il alla prendre à un des bouts de l'écurie des ciseaux dont on faisoit le crin aux chevaux. Le pauvre Diable pensa se lever & chercher son salut dans la fuite: Mais enfin voyant que le Roi n'avoit point d'armes, il résolut d'attendre tranquillement le dénouëment de sa destinée. Le Roi revenu à son lit, se contenta jusqu'au lendemain de lui couper un floquet de cheveux, & puis se retira. Le Palfrenier qui ne croyoit pas en être quitte à si bon marché, se leve un moment après, prend les mêmes ciseaux que le Roi sans y penser avoit remis en leur place, & coupe à tous ses camarades le même côté de cheveux que le Roi lui avoit coupé, & s'en retourne à son lit sans être apperçû de personne. Le Roi s'étant levé de bon matin, fit passer en revûë tous ses domestiques avant que les portes du Palais fussent ouvertes, & voyant que tous les Palfreniers avoient les cheveux coupez du même côté, il vid alors qu'il avoit mal pris ses mesures, & que le Palfrenier avoit été plus fin que lui. Le Roi considerant qu'il ne pouvoit sans éclat démêler le coupable, & que l'éclat dans ces occasions fait toujours plus de tort, que la vengeance ne fait de plaisir, se contenta de leur dire, Compagnons, je pardonne à l'invention: Mais que celui qui a fait le coup, soit secret, & n'y revienne plus. Personne n'entendit l'enigme que celui qui en étoit le sujet. Il profita de l'avis, fut secret, & ne se risqua plus.

Digitized by Google

NOUVELLE XXIII.

Une Dame galante contrefaisant la dévote & la prude se servit du ministere d'un Religieux, pour faire réüssir les affaires de son Amant.

IL y eut autrefois à Florence une Dame de qualité, que je ne veux pas nommer parce qu'elle a des parens considerables qui vivent encore. La nature avoit enrichi cette femme de tous les avantages qui font aimer une personne ; mais la fortune n'avoit pas pris le même soin de son établissement ; & sa mauvaise étoile avoit voulu qu'elle fut mariée avec un artisan, qui n'avoit d'autre mérite que beaucoup de bien. Comme elle étoit fort entêtée de sa qualité, elle regardoit comme quelque chose de fort honteux pour elle, d'avoir un mari d'une naissance si obscure. Son chagrin alla si loin, qu'elle résolut de ne lui accorder des faveurs, que quand elle ne pourroit s'en dispenser, sans en venir à une rupture ouverte, & de chercher pour se dédommager, quelqu'un qui fût plus digne de ses caresses. Elle jetta des yeux sur un honnête homme de Florence, dont elle se rendit si passionnement amoureuse, qu'elle ne pouvoit reposer la nuit, à moins qu'elle ne l'eût vû le jour. Pour le Cavalier comme il ne sçavoit rien de la bonne volonté que la Belle avoit pour lui, son repos étoit aussi tranquille que celui de la Dame l'étoit peu. Elle n'osoit l'en informer ni par lettre ni par ambassade,

Digitized by Google

de peur de quelque accident, parce qu'encore qu'elle n'aimât pas ſon mari, elle avoit néanmoins un interêt tout particulier à le ménager. Quoiqu'il n'y ait rien de plus ingenieux que l'amour, on peut dire néanmoins que la belle étoit naturellement ruſée : auſſi s'aviſa-t-elle d'un moyen auquel une autre qu'elle, n'auroit peut-être jamais ſongé. Elle avoit remarqué que ſon Amant voyoit ſouvent un Religieux, qui paſſant pour un homme de ſainte vie, pourroit bien rendre ſervice à ſon amour. Après avoir concerté dans ſa tête la maniere dont elle devoit s'y prendre, elle choiſit une heure commode pour aller au Couvent, demande à parler au Pere, & le prie de vouloir la confeſſer. Après ſa confeſſion elle dit au Pere qu'elle avoit une confidence à lui faire, & une grace à lui demander. Vous ſçavez qui je ſuis, mon Révérend Pere, & vous connoiſſez mon mari, qui m'aime plus que ſa vie, & qui ne me refuſe rien. Je répons à ſon amour comme je dois. Je ſerois la perſonne du monde la plus ingrate ſi je ne le faiſois pas, & ſi je ſongeois ſeulement à la moindre choſe qui pût donner atteinte à ſon honneur, ou alterer ſes plaiſirs. Vous ſçaurez donc, mon Révérend Pere, qu'un certain homme dont je ne ſçai pas le nom, & qui ne me connoît pas bien, m'aſſiege tellement, que je le trouve par tout, ſoit que je me mette aux portes ou aux fenêtres, ou que je ſorte de la maiſon. Il a l'air d'un honnête homme, il eſt grand, bien fait, aſſez bien mis, & je penſe l'avoir ſouvent vû avec vous. Comme ces ſortes de choſes expoſent ordinairement une honnête fem-

Digitized by Google

me à des bruits fâcheux ausquels elle n'a en rien contribué, j'ai eu quelquefois envie de lui faire dire par mes freres que je trouve fort mauvais qu'il en use de cette maniere; néanmoins considerant qu'il s'en ensuit souvent des réponses dures, & que des duretez on en vient ordinairement aux mains, j'ai mieux aimé de peur de scandale m'adresser à vous, qui êtes peut-être son ami, & qui êtes en droit par votre caractere d'user de censures, pour vous prier de lui dire de la bonne sorte de changer de conduite à l'avenir, & de me laisser en repos. Il me sera plaisir de s'adresser à d'autres, s'il a envie de galantiser. Il en trouvera peut-être à qui il fera plaisir, au lieu qu'il me desoblige mortellement. Le Religieux comprit d'abord par le portrait qu'elle lui fit du personnage, que c'étoit son ami dont il s'agissoit. Il loüa la vertu de sa penitente, lui promit de faire ce qu'elle souhaitoit; & comme il sçavoit qu'elle étoit riche, il ne manqua pas de lui recommander la charité. Après avoir reçu l'absolution elle s'en retourna chez elle, & dit au Pere en se retirant : s'il nie la chose, mon Révérend Pere, vous pouvez lui dire, que c'est de moi dont vous le tenez, & que je vous en ai fait mes plaintes.

Le même jour le jeune homme vint voir le Pere, qui après une longue conversation, lui fit une très-grave censure sur les prétenduës persecutions qu'il faisoit à la Dame. Le jeune homme répondit tout naturellement qu'il ne sçavoit ce qu'il vouloit dire, & le pria de parler plus clairement, & de lui dire au moins de quelle Dame il s'agissoit. Elle demeure en tel endroit, repliqua le Pere, & il ne

vous sert de rien de faire l'ignorant. Elle-même s'est plainte à moi de vos importunitez, & ces folies vous sont malséantes. Au reste je vous avertis que vous ne tirerez aucun fruit de votre mauvaise intention, & que cette femme est la vertu & la sagesse même : Ainsi je vous prie de la laisser en paix pour votre honneur. Le jeune homme plus déniaisé que le bon pere, sentant d'abord qu'il y avoit du mystere là-dedans, fit semblant d'avoir une espece de honte, & promit de ne donner à l'avenir aucun sujet de plainte. En s'en allant il passa devant la maison de la belle, qui s'étoit mise à la fenêtre, & qui témoigna tant de joye & tant de passion en le voyant, qu'il demeura convaincu de la verité de sa conjecture. Tous les jours il passoit & repassoit dans cette ruë & ne manquoit jamais de voir la belle, qui le confirmoit de plus en plus par ses gestes, dans le jugement qu'il avoit fait.

La belle qui n'étoit pas moins pénétrante que le Cavalier, s'étoit apperçuë avec plaisir, qu'elle lui avoit donné de l'amour ; mais pour le passionner encore davantage, & le mieux assurer de la tendresse qu'elle avoit pour lui, elle retourne à confesse au même Pere, & commence sa confession par les larmes. Le bon Pere lui demande s'il lui étoit arrivé quelque chose de fâcheux. J'ai encore d'autres plaintes à vous faire, mon Reverend Pere, de l'homme dont je vous parlai l'autre jour ; il fait pis que jamais ; & non contant de cela, il eut hier l'effronterie de m'envoyer une bourse & une ceinture, sur laquelle est cette devise : *Je vous aime & ne puis vous le dire*, J'étois si outrée d'une telle im-

pudence, que j'avois laissé la bourse & la ceinture à la femme qui me les avoit apportées, avec priere de les lui rendre; mais songeant que ces sortes de gens prennent à toutes mains, & qu'elle pourroit bien les retenir, & lui faire acroire que je les avois reçûës, je les ai reprises, & vous les apporte avec prieres de les lui rendre vous-même. Je vous prie encore, mon Reverend Pere, de lui dire de la bonne sorte que s'il ne veut pas cesser de me persécuter, j'en avertirai mon époux & mes freres, quelque chose qu'il en puisse arriver. En disant cela elle lui donna la bourse & la ceinture qui étoient d'une richesse extraordinaire. Votre colere ne me surprend point, Madame, répondit le Religieux en prenant les présens. Elle est sans doute juste, & bien digne d'une femme de vertu. Il ne m'a pas tenu parole; mais je vous promets que je lui reparlerai d'une maniere qui l'obligera à ne plus vous chagriner. Cependant, Madame, donnez-vous bien de garde d'en parler à votre mari & à vos freres. Vous pourriez être cause de quelque malheur. Ne craignez point la médisance: Je rendrai témoignage à votre vertu devant Dieu & devant les hommes. Elle parut consolée d'un discours si obligeant; & comme elle connoissoit l'avarice des Moines, elle lui donna une poignée d'argent, & le pria de dire cinquante Messes pour l'ame de sa mere. Le bon Pere reçut l'argent, lui donna l'absolution, & la congedia.

Elle ne fut pas plutôt partie, qu'il envoya querir son ami. Il n'y eût point de choses qu'il ne lui dît, & dans son emportement il en vint jusqu'aux injures. Vous m'aviez solemnellement pro-

mis, lui dit-il, de ne plus persecuter cette honnête femme, & vous avez la malhonnêteté de lui envoyer faire des présens, qu'elle regarde avec execration, & qu'elle m'a donnez pour vous rendre. Il nia le fait, mais si froidement, que le Religieux demeura plus persuadé que jamais, que ce que la Dame lui avoit dit, étoit vrai. Avez-vous le front de nier la chose, repliqua le Moine avec encore plus d'emportement. Voici ce que vous avez envoyé. Le reconnoissez-vous? Je n'ai plus rien à dire, mon Pere, répondit le Cavalier, qui faisoit semblant d'être confus. Je reconnois ma faute, & je vous promets, puisque cette Dame est ainsi faite, de ne plus la chagriner. Le bon Pere, après l'avoir exhorté de son mieux à tenir sa parole plus religieusement qu'il n'avoit fait jusques-là, lui rendit la bourse & la ceinture. Il se retira avec une joye extrême d'avoir reçu des assurances de l'amour de sa Maîtresse, & des présens si magnifiques, & s'en alla incontinent en lieu d'où il lui fit voir clairement qu'il avoit reçu le tout. Ce fut un grand plaisir pour elle d'apprendre qu'elle étoit si bien entenduë, que ses affaires étoient en bon train de réussir, & qu'il ne lui falloit plus que l'absence de son mari. Elle ne l'attendit pas longtems cette absence; car peu de jours après il fut obligé d'aller à Genes pour des affaires de commerce. Il ne fut pas plutôt parti, que la belle s'en alla retrouver le Moine, & lui dit après plusieurs doléances. Je reviens ici, mon Pere, pour vous avertir que je vais éclater, & que je ne saurois plus souffrir les insolences de votre ami. Vous serez surpris d'apprendre qu'ayant sçû que mon mari partit,

hier pour Genes, il eſt entré cette nuit dans notre jardin, a monté ſur un arbre, & de-là à la fenêtre de ma chambre. Il avoit déja ouvert la fenêtre, & étoit prêt d'entrer quand je me ſuis éveillée. Je me ſuis incontinent levée, & allois m'écrier, s'il ne m'eût demandé pardon, & dit que vous me tiendriez compte de la grace que je lui faiſois. Je me ſuis donc contentée, à votre conſidération, de me lever toute en chemiſe, & de refermer la fenêtre. Je vous demande à vous même, mon Reverend Pere, ſi je dois ſouffrir un outrage de cette nature. Si vous m'aviez laiſſé ſuivre mon premier deſſein, cela ne me ſeroit pas arrivé. Mais, Madame, répondit le bon Pere tout confus; ne vous êtes-vous point équivoquée, & ne l'avez vous point pris pour un autre; Nullement, mon Pere, repliqua-t-elle; il m'a dit lui-même qui il étoit. Voilà une impudence extrême, continua le Pere: Vous avez fait votre devoir, Madame, & je ne ſaurois me laſſer de loüer votre vertu; mais puiſque vous avez commencé à ſuivre mes conſeils, je vous prie, Madame, de permettre que je lui parle encore avant que vos parens en ſoient informez. Si je puis le rendre plus ſage à la bonne heure; ſinon vous ferez tout ce qu'il vous plaira. J'y conſens encore, repartit la belle; mais en vous proteſtant que ce ſera la derniere fois que je vous parlerai de cette affaire. Et en diſant cela, elle ſe retira faiſant la fâchée.

A peine fut-elle ſortie que le Cavalier arrive. Le bon Pere le tira en particulier, & lui dit mille choſes ſur le peu de conſidération qu'il avoit pour lui, de faire ſi peu de cas des paroles qu'il lui

donnoit, & de son propre honneur. Qu'ai-je donc fait encore, mon Réverend Pere, dit alors le Cavalier? Ai-je crucifié Jesus-Christ? Malheureux! repliqua le Moine tout échauffé, vous l'avez crucifié en effet par vos desirs impudiques. Avez-vous oublié la sale action que vous avez faite cette nuit? Si j'ai fait quelque chose d'infame, repartit le Cavalier en souriant, vous en avez été bien-tôt averti. Osez-vous bien encore faire vanité de votre infamie, reprit le Moine? Votre criminel dessein ne vous a pas réussi. Vous étiez vous imaginé que le mari de cette honnête femme étant absent, elle vous recevroit à bras ouverts? Je croi de bonne foi, mon Pere, avec le respect que je vous dois, ajouta le Cavalier, que vous vous forgez ces chimeres pour avoir lieu de me censurer. Ha miserable! repliqua le Moine tout transporté; Ce ne sont point des chimeres, ce sont des veritez qu'on m'a dites. Il est bien glorieux à un honnête homme, ou qui veut du moins passer pour tel, d'escalader les murailles d'un jardin, & de grimper sur les arbres pour aller enfoncer les fenêtres d'une femme d'honneur. Sa vertu est à l'épreuve de vos importunitez: Vous êtes l'objet de son aversion, & cependant vous voulez vous en faire aimer par force. Quand elle ne vous auroit pas fait connoître le mépris qu'elle a pour vous, mes remontrances & la parole que vous m'aviez donnée, auroient dû vous retenir. Je l'ai empêchée jusqu'ici d'en informer ses parens, qui vous auroient peut-être fait égorger de l'heure qu'il est; mais je lui ai permis de faire tout ce qu'il lui plaira, si vous continuez à la harceler. Il faut faire une folie une fois en sa

vie, mon Reverend Pere, répondit le Cavalier avec une feinte honte. Je passe condamnation sur tout ce que vous dites, & je vous promets en honnête homme que vous n'entendrez plus parler de cette affaire. Vous avez plus de bonté pour moi que je ne merite, & je vous en suis très-obligé. Je profiterai de vos avis, & vous pouvez compter là-dessus. Il en profita en effet; car ayant fort bien compris que c'étoit un avis que la belle lui faisoit donner, il ne manqua pas dès la nuit suivante d'escalader le jardin, & de monter à la fenêtre par l'arbre qu'on lui avoit indiqué. La belle qui ne dormoit pas, comme vous pouvez croire, le reçut à bras ouverts. Après qu'on eut mis ordre au plus pressé, on se divertit de la simplicité du bon Pere, qui avoit, sans y penser, si bien servi leur amour, & on prit des mesures pour se voir à l'avenir sans être obligé de revenir à lui.

NOUVELLE XXIV.

Dom Felix Moine de Saint Brancasse apprit à Frere Pucio le moyen de se sauver en peu de tems, & le fit cocu pendant qu'il faisoit la pénitence qu'il lui avoit imposée.

ON m'a dit qu'il demeuroit autrefois près de Saint Brancasse un bon & riche homme nommé Pucio. Cet homme ayant donné dans la dévotion & dans la bigoterie s'enrolla dans la Confrairie de Saint François sous le nom de Frere Pu-

cio. Il étoit assez accommodé, & n'ayant pour tout embarras que sa femme & un valet, il étoit continuellement à l'Eglise : Mais comme il étoit simple & fort ignorant, toute sa dévotion consistoit à dire ses Patenotres, à aller aux Sermons, & à entendre plusieurs Messes. En un mot c'étoit un grand mangeur de Saints, qui se donnoit la discipline si souvent, que le bruit couroit qu'il étoit d'une confrairie fort dévote qu'on appelloit des Balaïeurs. Sa femme qui se nommoit Isabelle, étoit jolie, fraiche, & potelée, & n'avoit pas plus de vingt-huit ans. La devotion de son mari, & peut-être aussi sa vieillesse, lui faisoit faire plus d'abstinences qu'elle n'auroit voulu. Le bon homme ne l'entretenoit au lit que des sermons de Frere Nastaise, ou des lamentations de la Madelaine, ou d'autres choses semblables.

Un Moine nommé Dom Felix, Conventuel de Saint Brancasse, jeune, de bonne mine, d'esprit vif, & d'une science profonde, revint alors de Paris. Frere Pucio fit connoissance avec lui. Le Moine connut d'abord le caractere du personnage, & comme il le satisfaisoit fort sur tous les doutes qu'il lui proposoit, il en faisoit beaucoup de cas, & le regaloit souvent chez lui. Comme les Moines sont insinuans, Dom Felix eut bientôt fait connoissance avec la femme, qui le recevoit le mieux du monde à la consideration de son mari. Le Moine eut bien-tôt connu ce qui lui manquoit, & leurs yeux qui se rencontroient souvent, leur eurent bien-tôt fait comprendre, que leurs sentimens n'étoient pas éloignez. Dom Felix trouva occasion de lui parler, & la trouva fort disposée, mais réso-

Digitized by Google

luë de ne prendre aucun rendez-vous que chez elle, où il étoit impossible de rien faire, parce que le mari qui faisoit une infinité de devotions particulieres, y étoit presque toujours. Le Moine ne sçachant donc que faire, s'avisa d'un expedient qui est bien digne de la probité d'un Moine. Un jour qu'il se promenoit avec Pucio; je vois bien, Frere, lui dit-il, que vous ne songez qu'à la sanctification; mais je trouve que vous prenez un long chemin pour y parvenir. Le Pape & les Cardinaux, & autres grands Prélats de l'Eglise en ont bien un plus court: Mais ils ne veulent pas qu'on l'enseigne, parce que cela feroit tort aux Prêtres qui ne vivent que des aumônes des particuliers, qui n'auroient plus besoin d'en faire. Comme vous êtes de mes amis, je vous l'enseignerois volontiers, à condition que vous n'en parleriez à personne. Pucio dans une extrême impatience de sçavoir ce beau secret, conjure Felix de le lui apprendre, & lui proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré de n'en jamais rien dire que par sa permission. Je n'ai rien à vous refuser sous ces conditions, répondit le Moine. Il faut que vous sçachiez que les saints Docteurs de l'Eglise tiennent que pour être du nombre des bienheureux, il faut faire la penitence que je vais vous dire. Vous ne devez pas néanmoins vous imaginer qu'après la penitence faite, vous ne serez plus pecheur; car on peche tant qu'on est en ce monde: Mais vous devez être sûr que les pechez que vous avez faits jusques-là, ne vous seront point imputez; & que ceux que vous ferez à l'avenir, ne seront regardez que comme des pechez veniels, & par conséquent incapables de vous damner;

puisqu'il ne faudra pour vous en laver qu'un peu d'eau benite. Il faut donc que le penitent commence par se confesser avec soin, ensuite il doit jeûner & faire une abstinence de quarante jours, pendant lesquels il faut non seulement ne pas toucher à la femme d'autrui, mais même à la sienne propre. De plus il faut avoir un lieu découvert, d'où sans sortir de la maison l'on puisse voir le Ciel. Il faut à l'heure de Complies aller en ce lieu-là, & y avoir une table large & haute de maniere que les reins puissent s'y appuyer ; ensuite ayant les pieds à terre, ou si vous voulez, appuyez sur une cheville, les bras étendus en forme de crucifix, & les yeux attachez au ciel, il faut demeurer dans cette situation jusqu'au lendemain, sans faire aucun mouvement. Si vous étiez homme de lettres, vous seriez obligé de dire certaines oraisons que je vous donnerois ; mais ne l'étant pas, il suffira que vous disiez trois cens *Pater* & autant d'*Ave Maria* à l'honneur de la Trinité, & que regardant au ciel vous ayez toujours en memoire que Dieu a créé le Ciel & la Terre, vous souvenant aussi de la Passion de Jesus-Christ, étendu que vous serez, comme il l'étoit, lorsqu'il fut crucifié. Lorsque Matines sonneront, vous pouvez vous retirer, si vous voulez, & vous jetter sur votre lit pour dormir. Il faut ensuite entendre pour le moins trois Messes, & dire cinquante *Pater*, & autant d'*Ave Maria*. Si vous avez du tems de reste, & que vous ayez quelque chose à faire, vous pouvez y vaquer comme à l'ordinaire, & puis dîner. Il ne faut pas manquer d'aller à Vêpres, où vous direz cinquante oraisons que je vous donnerai par écrit,

& sans lesquelles tout le reste seroit inutile. A l'heure de Complies vous retournerez chez vous. J'ai fait tout cela autrefois, & si vous le faites avec dévotion, j'espere que vous sentirez avant que d'être au bout, les joyes inexprimables de la vie éternelle. Pucio lui fit mille remercimens, l'assura qu'il ne trouvoit rien de trop long & de trop difficile, & qu'il commenceroit dès le Dimanche suivant.

Il ne fut pas plutôt chez lui, qu'il conta tout à sa femme, qui moins simple que lui, sentit d'abord que c'étoit une ruse du Moine, & n'eut pas de peine à deviner l'usage qu'il en vouloit faire. L'invention étoit assez à son gré, elle dit à son mari, qu'elle étoit bien aise des progrès qu'il alloit faire pour son salut, & que pour avoir part à sa pénitence, elle vouloit jeûner avec lui; mais qu'elle ne pouvoit faire autre chose. Pucio ayant donc commencé sa pénitence, & Dom Felix étant convenu des conditions avec sa Maîtresse, se rendoit chez elle dans le tems que le mari étoit occupé à la contemplation, & venoit prendre la place presque aussitôt qu'il l'avoit quittée. Comme le lieu que Pucio avoit choisi pour faire sa pénitence, étoit attenant de la chambre où couchoit sa femme, & separé par une petite cloison seulement, il arriva qu'une nuit les Amans étant de bonne humeur, & se tremoussant un peu trop fort, Pucio qui disoit ses *Pater*, entendant craquer le lit, s'arrêta tout court, & demanda à sa femme d'où vient qu'elle faisoit tant de bruit. Elle qui étoit une rieuse, & qui avoit sujet de rire, lui répondit, qu'elle se tremoussoit tant qu'elle pouvoit. Mais d'où vient

que vous vous tremouſſez tant, repliqua le mari ? Je vous ai entendu dire mille fois, repartit Iſabelle en riant ſous cape de tout ſon cœur, que quand on ne ſoupe pas, on ſe tremouſſe toute la nuit. Pucio croyant que l'abſtinence qu'il s'imaginoit qu'elle faiſoit, l'empêchât de dormir, & fût cauſe de cette agitation : Je vous avois bien dit de ne pas jeûner, reprit-il ; mais enfin puiſque vous l'avez voulu, dormez & ceſſez de vous trémouſſer ; car vous faites quelquefois trembler non ſeulement le lit, mais auſſi tout ce qui eſt ceans. Ne vous mettez point en peine de cela : Je ſçai bien ce que je fais. Faites vos affaires ſeulement, & me laiſſez faire les miennes, repartit la femme. Frere Pucio ſe tût, & reprit ſes prieres. Les Amans ne voulant pourtant plus être ſi près du pénitent, chercherent un gîte plus éloigné, & ſe divertirent tant que la pénitence dura. Le Moine n'étoit pas plutôt parti, qu'Iſabelle regagnoit ſon lit, où ſon mari venoit ſe repoſer après ſon penible exercice. On alla le même train durant tout le tems de ſa pénitence, & Iſabelle diſoit ſouvent à ſon Amant, qu'il faiſoit faire à Pucio une pénitence dont ils goutoient les fruits. La Belle apprit qu'il n'y a rien de tel qu'un Moine, & s'en trouva ſi bien qu'étant devenuë moins ombrageuſe, elle fit enſorte de le voir ailleurs, après que la pénitence de ſon mari fut achevée.

Digitized by Google

NOUVELLE XXV.

Richard Minutolo aimoit la femme de Philippe Tighinolfi, & n'en pouvant rien obtenir, il lui fait entendre adroitement que son mari avoit un rendez-vous avec sa Maîtresse. La femme de Philippe jalouse ne manque pas de s'y trouver, & couche avec Minutolo pensant coucher avec son mari.

NAples est une ville très-ancienne, & peut-être une des plus agréables & des plus galantes d'Italie. Il y eut autrefois un homme de qualité & très-riche, qui s'appelloit Richard Minutolo. Quoiqu'il fût marié à une fort belle femme, il se rendit amoureux d'une autre qui passoit pour la plus belle de Naples, & se nommoit Madame Catelle, mariée avec un autre homme de qualité, connu sous le nom de Philippe Tighinolfi, qu'elle aimoit avec passion. Richard faisoit auprès de Madame Catelle tout ce qu'on peut faire pour se faire aimer, & le faisoit inutilement. Au desespoir de s'enrhumer si long-tems auprès d'une inhumaine, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour se faire un courage de necessité; mais il lui fut impossible d'en venir à bout. Son amour le consumoit, & la vie lui étoit à charge; mais il ne pouvoit se défaire ni de l'un ni de l'autre. Ses parens le voyant perir tous les jours, le pressoient de renoncer à Madame Catelle, & lui remontroient qu'il la serviroit toute

sa vie, & n'auroit au bout du compte que la petite satisfaction d'avoir servi une ingrate, persuadé qu'il devoit être qu'elle n'aimoit & n'estimoit personne que son mari. Il voyoit cela aussi bien qu'eux ; mais il ne lui étoit pas aussi aisé de prendre parti, qu'à eux de raisonner. Je ne sçai si la jalousie est toujours une marque de beaucoup d'amour. Quoiqu'il en soit, Madame Catelle étoit la plus jalouse de toutes les femmes. Elle portoit cette passion trop loin pour que Richard ne s'en fût pas apperçû. Resolu donc de la prendre par là, il fait semblant d'être gueri, ne va plus voir Madame Catelle, & se déclare pour une autre belle. Il fait pour sa nouvelle maîtresse tout ce qu'il falloit pour faire croire à tout le monde, qu'il en étoit veritablement passionné. Madame Catelle ne s'en mit point en peine, & le traita civilement, comme elle avoit de coutume.

La belle saison étant revenuë, il arriva qu'il se fit une partie de divertissement, où Richard se trouva avec sa maîtresse. Comme dans ces sortes d'occasions les uns vont & les autres viennent, Richard s'étant trouvé seul avec Madame Catelle, lâcha un mot, en passant, de l'intrigue galante d'un certain Cavalier, qu'il designa assez pour obliger Madame Catelle à reconnoître son mari dans le petit portrait qu'il en avoit fait. Comme elle étoit fort susceptible de ce côté-là, elle prit l'allarme tout de bon, & pria Richard de lui dire de qui il parloit. Il s'en excusa autant qu'il le falloit pour se faire prier avec plus d'empressement. Enfin pressé, il lui dit qu'elle avoit eu trop d'empire sur lui pour pouvoir lui refuser quelque chose : Mais qu'il

ne lui obéissoit qu'à condition qu'elle n'en parleroit jamais à son mari, ni à personne, qu'elle n'eût vû par l'évenement qu'il lui avoit dit la verité ; & qu'il lui donneroit les moyens de s'en convaincre. La Belle promit tout ce qu'on exigeoit d'elle. Si je vous aimois comme autrefois, je me garderois bien, Madame, dit Richard, de vous porter une si desagreable nouvelle. Ces sortes d'avis sont toujours suspects, quand ils viennent d'un Amant, & l'on croit sans peine que c'est un effet de l'interêt : Mais à present que je ne crains pas que vous fassiez ce jugement de moi, je ne balancerai point à vous dire, que votre mari n'est pas si scrupuleux que vous. Il a une Maîtresse qu'il doit voir demain à dix heures du matin chez Janot, le Baigneur. La Dame a demandé d'être mise dans une chambre, où toutes les portes & fenêtres seront fermées. Janot l'a promis ; & c'est là qu'ils doivent se voir. Mais devinez ce que je ferois, si j'étois Madame Catelle ? J'irois chez Janot un peu avant l'heure du rendez-vous, & me mettrois dans le lit qui doit servir à votre mari & à sa maîtresse. Janot n'examinera rien, & je suis sûr que vous entrerez sans difficulté. Vous serez alors pleinement convaincuë de l'infidelité de votre mari, & vous serez en droit de le pousser tant que vous voudrez, sans qu'il ait rien à dire pour s'excuser. Madame Catelle éblouie par les transports de sa jalousie donna dans le panneau sans autre examen, & promit à Richard de suivre son conseil, se felicitant déjà par avance de la game qu'elle chanteroit à son mari, s'il se trouvoit au rendez-vous.

Richard fort content des belles esperances que sa ruse lui promettoit, se retire de bonne heure, &

va négocier avec Janot, qui moyennant de l'argent fit tout ce qu'il voulut. Il l'instruisit de ce qu'il devoit faire, & lui fit promettre d'executer ponctuellement ses ordres. Madame Catelle s'en retourna chez elle de fort mauvaise humeur, & trouva son mari à peu près de même, soit qu'il fut inégal de son naturel, soit qu'il eût veritablement quelque sujet de chagrin. Comme on est ingenieux à se tourmenter, & qu'on tourne tout du côté de la passion dominante, Madame Catelle regarda la mauvaise humeur de son mari, comme la confirmation de la nouvelle qu'elle venoit d'apprendre de Richard. L'heure du rendez-vous étant à peu près venuë, Madame Catelle qui s'imaginoit que sa presence embarrassoit son mari, fait semblant d'aller passer une heure chez une voisine, & s'en va chez Janot, qui la fit entrer dans la chambre obscure. Elle se couche incontinent, & ne fut pas plutôt au lit, que Richard entre, & se met auprès d'elle. Quel plaisir pour Richard de recevoir des faveurs d'une personne qu'il aimoit avec passion! Mais quel plaisir encore de tromper si agreablement une inhumaine qui le faisoit languir depuis si longtems! Quoique Catelle eut quelque sujet de se consoler; cependant comme il n'est rien de plus insupportable que le mépris, la Dame qui n'avoit encore rien dit, & qui avoit pris le tout en patience, fait éclater son ressentiment qu'elle ne pouvoit plus retenir. A qui crois-tu avoir affaire, Traitre, lui dit-elle? Je suis Catelle, Perfide, & non la femme que tu penses. Est-ce la récompense, Traître, de l'amour & de la fidelité que j'ai toujours euë pour toi? Je ne suis plus surprise de ton chagrin

d'hier au soir. Tu te reservois pour ta Maîtresse. Ai-je moins d'appas qu'elle, déloyal, pour me traiter avec tant d'indignité? Tu es tout de glace avec moi, & tout de feu quand tu crois être avec une autre. N'as-tu rien à dire, miserable? Es-tu devenu muet dès que je t'ai fait connoître ton erreur? Si je faisois mon devoir, je t'arracherois les yeux. Richard avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, & voulut la caresser sans dire mot: Mais elle se retira brusquement, & lui dit. Me prens-tu pour un enfant, scelerat, & t'imagines-tu qu'il n'y a qu'à me flater pour me faire revenir? Non je ne te le pardonnerai jamais. Je me repens de t'avoir été trop fidelle: Je trouverai moyen de me venger? Qui m'empêche d'envoyer querir tout à l'heure Richard qui a eu tant d'amour pour moi, & de me venger à tes yeux par represailles de ta perfidie? En disant cela elle voulut sortir du lit; mais Richard la retint: Et jugeant qu'il étoit trop de consequence de ne pas la laisser dans son erreur, il resolut de la détromper. Consolez-vous, Madame, lui dit-il. Je suis Richard & non votre mari. J'ai obtenu de vous, par la ruse, des faveurs que vous n'avez jamais voulu accorder à mon amour. Catelle qui le reconnut fort bien à la voix, fut si surprise qu'elle ne put parler. Après qu'elle fut un peu revenuë, elle recommença ses doleances, & se plaignit tant de la trahison de son amant, qu'elle avoit fait de la perfidie de son Epoux. Richard eut beau lui representer que n'ayant eu des faveurs d'elle que sous le nom de son mari, elle n'étoit nullement coupable: Qu'elle devoit être assûrée du secret, & que l'artifice dont il s'étoit

servi, n'étoit qu'un effet de l'estime & de l'amour qu'il avoit pour elle. Tout cela ne la contenta point. Elle pleura en abondance; & Richard se sentant ému de son émotion, la prit par la main. Laissez-moi, cruel, lui dit-elle, ou je m'en vais crier au secours. Ne faites pas cela, répondit Richard. Le plus grand mal retomberoit sur vous; & de la maniere que les gens sont faits on ne diroit jamais que vous êtes venuë ici par tromperie: l'on croiroit au contraire que vous y êtes venuë par argent, & que ne vous en ayant pas voulu donner autant que vous en vouliez, vous vous êtes emportée, & avez fait ce vacarme. D'ailleurs votre mari venant à le sçavoir se vengeroit sur vous seulement; car pour moi je tâcherois de me défendre & de lui faire autant de mal pour le moins que j'en recevrois de lui. Cependant Madame Catelle fondoit en larmes de dépit; néanmoins quelque outrée qu'elle fût, elle eut assez de liberté d'esprit pour voir que Richard raisonnoit juste. Encore une fois laissez-moi & ne me retenez plus, reprit-elle. Je ne crierai point; mais je n'aurai jamais de joie au monde que je ne me sois vengée de la cruelle piece que vous m'avez faite. Vous avez ce que vous souhaitiez; je suis la victime de ma simplicité & de ma jalousie. Pourquoi me retenez-vous encore? Point de rancune, Madame, repliqua Richard. Faisons la paix, je vous en conjure, & permettez-moi de vous donner encore des preuves de mon amour. C'est la premiere fois que vous rendez justice à mon zele & à ma perseverance, & voudriez-vous ne le faire qu'à demi? Rien ne coute que le commencement. Par ces raisons & par plusieurs

Digitized by Google

autres Richard fit si bien, qu'il désarma la colere de la Belle. L'amour se mêla de leur raccommodement: Tout se passa le mieux du monde, & Bocace dit que Catelle ayant alors reconnu la difference qu'il y a entre l'Amant & le mari, eut depuis autant d'amour pour Richard, qu'elle avoit eu autrefois de froideur & d'indifference.

NOUVELLE XXVI.

Thedalde ne recevant plus de sa Maîtresse les faveurs accoutumées, quitte Florence de dépit, & y revient plusieurs années après en habit de Pelerin. Il trouve moyen de se racommoder avec sa Maîtresse, & sauve son mari qui étoit sur le point d'être condamné à mort, pour avoir été convaincu d'avoir assassiné Thedalde.

UN jeune Florentin de qualité nommé Thedalde, s'étant rendu amoureux de Madame Hermeline, femme d'Aldobrandin Palermini, eut le bonheur d'en obtenir les faveurs qu'il meritoit. Cependant comme les Dames ont leurs caprices, & que la fortune est bizarre, Madame Hermeline passa tout à coup du blanc au noir, & ne voulut plus rien accorder à son amant, non pas même la liberté de la voir, de lui écrire, ou de lui faire parler. Il n'oublia rien pour regagner les bonnes graces de la belle, qu'il n'avoit pas perduës par sa faute; & ne pouvant en venir à bout, il résolut de s'éloigner, & de dérober à son inhumaine le cruel

plaisir qu'elle se faisoit de le voir souffrir. N'ayant donc confié son dessein qu'à un de ses amis pour lequel il n'avoit rien de reservé, il arrive à Ancone, où il prit le nom de Sandolecio, & s'étant mis aux gages d'un marchand, il s'embarqua avec lui pour Chypre. Le marchand le trouva si fort à son gré, qu'il lui donna non seulement de gros gages, mais l'associa avec lui quelque tems après, & lui confia la plus grande partie de ses affaires. Il s'en aquitta si bien & avec tant de bonheur, qu'il eut en peu de tems beaucoup de bien & beaucoup de crédit. Quoiqu'il n'eût oublié ni sa maîtresse ni son amour, & qu'il eût souvent des mouvemens qui lui faisoient souhaiter de revoir Florence; sept ans se passérent sans qu'il prît la résolution d'y retourner. Le hazard le détermina. Se promenant un jour tout rêveur, & entendant chanter une chanson qu'il avoit faite autrefois au sujet de ses amours, il repassa d'un coup d'imagination le merite d'Hermeline, le plaisir qu'il avoit pris à la servir, & les graces qu'il en avoit reçûës, & résolut sur le champ de s'en retourner à Florence. Il s'embarque sans perdre de tems & arrive à Ancone. De là il fit passer ses effets à Florence, à l'adresse d'un correspondant de son associé, & ayant un habit de pelerin, il les suivit le lendemain. Il logea à une auberge que deux freres tenoient près de la maison d'Hermeline. Ses premiers soins furent de passer devant cette maison, dans l'esperance de voir sa maîtresse; mais trouvant les portes & les fenêtres fermées, il crut ou qu'elle étoit morte, ou qu'elle ne demeuroit plus là. Il passe ensuite fort chagrin devant la maison de ses freres, & les

voit

Digitized by Google

voit en deüil. Autre sujet d'étonnement. Il entre chez un Cordonnier voisin, faisant semblant d'avoir besoin de quelque chose de sa boutique, & après un court dialogue, il lui demande pourquoi ces gens étoient en deüil ? Le Cordonnier répond que c'étoit à cause de leur frere Thedalde, qui après une assez longue absence, étant de retour en cette ville y avoit été assassiné depuis quinze jours. Il me semble même avoir oui dire, ajouta le Cordonnier, qu'ils ont convaincu de ce crime un nommé Aldobrandin Palermini, qui est en prison pour cela. Thedalde, à ce qu'on dit, étoit amoureux de la femme d'Aldobrandin, qui le surprit deguisé comme il venoit coucher avec elle. Thedalde bien marri de la malheureuse destinée d'Aldobrandin, & bien aise pourtant d'avoir appris que sa Maîtresse étoit encore pleine de vie, retourne à son logis la tête remplie de mille differentes idées, & passe presque toute la nuit sans dormir. Comme il étoit couché au dernier étage, il entendit environ minuit, marcher sur la maison, & vid en même tems une lumiere qui lui parut venir de haut. Il se leve & ayant tout doucement ouvert un petit guichet, il apperçut deux hommes, qui abordant une assez jolie femme qui les attendoit avec une chandelle à la main, lui dirent assez bas qu'Aldobrandin avoit été convaincu par sa propre confession de la mort de Thedalde, & qu'ils n'avoient plus rien à craindre, pourvû qu'ils sçûssent garder le secret. Thedalde crut d'abord que c'étoit ses deux hôtes, & n'en douta plus, lorsqu'il les entendit ouvrir la porte & entrer chez eux. Thedalde déplora les égaremens auxquels l'esprit de l'homme

eſt ſujet, & avoit de la peine à concevoir comment ſes freres avoient pû prendre un étranger pour lui: Il ſe repreſentoit à combien de perils l'ignorance & la prévention expoſoient les plus innocens, & combien étoit condamnable l'aveugle ſeverité des loix, qui ſous prétexte de découvrir la verité & de punir les coupables, fait ſouvent avoüer la fauſſeté par la violence des tourmens, & opprime les innocens. Après ces réflexions le reſte de la nuit ſe paſſa à ſonger aux moyens de ſauver Aldobrandin, & il crut les avoir trouvez. Lorſqu'il jugea qu'il étoit tems d'agir, il s'en va paſſer devant la maiſon d'Hermeline, & trouvant heureuſement la porte ouverte, il entre dans une petite ſale baſſe où étoit ſa Maîtreſſe fort affligée & fondante en larmes. Ne vous tourmentez point, Madame, lui dit-il, en l'abordant, vous aurez bien-tôt matiere de joye. Vous êtes un étranger, bon homme; & comment pouvez-vous ſçavoir ce qui m'afflige, & ce qui peut me réjoüir? Il n'y a qu'un moment, Madame, repliqua le Pelerin, que je ſuis arrivé ici, où Dieu m'a envoyé de Conſtantinople pour vous conſoler & délivrer votre mari du peril où il eſt. La Dame qui ſe défioit des gens à revelation, lui repliqua: Comment donc venant de ſi loin, ſçavez-vous qui nous ſommes, mon mari & moi? Vous en jugerez, Madame, par ce que je m'en vais vous dire: Et ſur cela il lui fit le détail de l'affaire de ſon mari, lui dit qui elle étoit, combien il y avoit de tems qu'elle étoit mariée, & pluſieurs autres particularitez qui le firent prendre pour un homme de Dieu. Hermeline ſe jettant donc à ſes pieds lui dit que puiſqu'il étoit venu pour délivrer ſon mari, il n'y avoit point de tems

à perdre. Le Pelerin la releva, & lui dit : Ecoutez bien, Madame, ce que j'ai à vous repreſenter, & ſur tout que ce ſoit pour vous un ſecret éternel. Dieu m'a revelé qu'un peché que vous avez autrefois commis, vous a attiré cette affliction, & ſi vous ne le reparez, vous ne ſerez pas plutôt ſortie de cette fâcheuſe affaire que vous retomberez en une autre. J'ai commis bien des pechez, repliqua la Dame; mais, ſaint homme, faites-moi connoître celui dont vous parlez, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le réparer. N'avez-vous point eu quelque Amant, dit alors le Pelerin? La Dame fut d'autant plus ſurpriſe de cette demande, qu'encore que l'ami de Thedalde qui ſeul en étoit informé, eût lâché imprudemment quelques paroles ſur ce ſujet, le ſoir que le faux Thedalde fut tué, elle ne croyoit pas que perſonne le ſçût. Pouſſant donc un profond ſoupir: Je vois bien, dit-elle, que Notre-Seigneur vous revele tous les ſecrets, & par conſequent il ne ſerviroit de rien de vouloir vous cacher quelque choſe. J'ai aimé l'infortuné Thedalde que mon mari eſt accuſé d'avoir aſſaſſiné. Je pleure ſa mort tous les jours, & je vous avoüe que nonobſtant la cruauté avec laquelle je le traitois en apparence, ni ſa longue abſence ni ſa triſte mort n'ont pû encore l'aracher de mon eſprit. Thedalde qu'on dit que votre mari a tué, repartit le Pelerin, n'eſt point le Thedalde que vous avez aimé: Mais dites-moi je vous prie, Madame, que vous avoit fait votre Amant, pour le traiter avec tant de cruauté? Rien du tout, répondit la Belle; mais m'étant une fois confeſſée à un maudit Religieux auquel je fus obligée de dire l'amour

que j'avois pour Thedalde, & les graces que je lui faisois, il m'asſûra que ſi je n'abandonnois incontinent ce commerce je brulerois éternellement dans les dévorantes flâmes de l'enfer; ce qui m'épouvanta tellement que je rompis tout à coup avec Thedalde. Il tomba dans un ſi triſte état, qu'à la verité s'il avoit perſeveré, ma reſolution n'auroit jamais pû tenir contre ſon amour: Mais il s'abandonna à ſon déſeſpoir, & s'en alla. C'eſt ce peché, Madame, reprit le Pelerin, qui eſt cauſe de l'affliction où vous êtes à préſent. Je ſçai très-asſurément que Thedalde ne vous fit aucune violence. Vous le trouvâtes aimable, & vous l'aimâtes volontairement. Vous le traitâtes ſi bien, que vous l'obligeâtes à vous aimer mille fois plus qu'il ne faiſoit auparavant. Cependant vous rompîtes avec lui bruſquement ſur un ſcrupule auquel vous auriez dû ſonger à l'avance. Vous lui aviez donné votre cœur; il le regardoit comme un tréſor qui lui appartenoit; cependant vous le lui enlevez. C'eſt une eſpece de larcin. A l'égard de votre Confeſſeur, je ſuis Religieux, & je connois ces Meſſieurs-là mieux que vous ne les avez connus juſqu'ici. Le tems corrompt les meilleures choſes, & plus une choſe eſt excellente, plus eſt-elle mauvaiſe, quand elle vient à ſe corrompre. Les Religieux étoient autrefois de ſaints perſonnages; mais aujourd'hui la plupart n'ont rien de ſaint que leurs habits: Encore ſont-ils bien differens de ceux de la premiere inſtitution. Ceux-ci étoient de groſſe étoffe & fort étroits, & ceux-là ſont de fin drap & fort larges. Les Religieux de l'Antiquité ne deſiroient rien tant que le ſalut des hommes, & les modernes

n'en veulent qu'aux femmes & aux richesses. Ils ont inventé mille moyens pour épouvanter les sots, & pour faire accroire aux bigots que l'expiation des pechez se fait par aumônes & par des Messes qu'on leur paye. Ainsi ils ont trouvé le secret de s'enrichir aux dépens du public ; & comme ils sçavent que leur abondance ne consiste que dans la gueuserie des particuliers, il n'est rien qu'ils ne ne fassent & qu'ils ne disent pour les détacher des richesses, afin d'en demeurer les seuls possesseurs. Ils déclament contre l'usure & les gains illégitimes, comme des choses qui menent à l'enfer ; mais quand ils sont chargez d'en faire les restitutions, ils en font sans scrupule des fonds pour parvenir un jour à la Prélature, si l'occasion s'en présente. Quand on leur reproche qu'ils prêchent & ne font pas, ils croyent avoir bien répondu lors qu'ils ont dit, faites ce que nous disons, & ne faites pas ce que nous faisons; c'est-à-dire remplissez nos bourses, confiez-nous vos secrets, soyez chastes, patiens, pardonnez les injures, ne dites mal de personne. Mais à votre avis quel est le but de cette exhortation? c'est de pouvoir se plonger seuls dans les vices opposez aux vertus dont nous venons de parler, ce qu'ils ne feroient pas avec la même facilité & sûreté, si les particuliers s'en mêloient. Qui ne sçait que sans argent les Moines ne sauroient être longtems méchans? Et comment peuvent-ils en avoir si les Seculiers le dépensent en voluptez? Alors il faudra travailler & bannir l'oisiveté, vice favori des Moines. Si les particuliers s'attachent aux femmes, il faut que les Moines s'en détachent. Si ceux-là ne sont patiens & ne

Digitized by Google

pardonnent les outrages, ceux-ci n'oseront pas deshonorer leurs familles. Si les Moines sont aussi saints qu'ils le veulent paroître, que ne suivent-ils l'exemple de Jesus-Christ, qui commença par faire, & puis enseigna? Ceux qui déclament en chaire le plus violemment contre la fornication, sont les premiers à séduire, je ne dis pas des Seculieres, mais même des Religieuses. Et j'en connois mille de ce caractere. Si c'est un peché de favoriser un Amant, c'est encore un plus grand peché de le tuer. Le premier est un peché naturel, & l'autre est un peché qui procede d'un mauvais cœur. Si vous n'avez pas tué le vôtre, vous avez fait tout ce qu'il falloit pour le faire mourir; & par consequent puisque vous avez été la cause de sa mort ou de son exil, vous n'êtes pas moins condamnable que si vous l'aviez tué ou exilé. Mais allons plus loin. Thedalde meritoit-il d'être traité de cette maniere? puisqu'il vous aimoit comme sa vie, ne deviez-vous pas au moins l'aimer un peu? Il avoit du merite, de la naissance, de l'honnêteté, de la jeunesse, & de la bonne mine; cependant un cagot ne vous a pas plutôt parlé contre un galant homme, dont il vouloit peut-être occuper la place, que vous rompez avec lui sans rime ni raison. Vous en êtes punie à présent. Vous avez voulu sans sujet faire mourir Thedalde, & votre mari court risque sans sujet de perdre la vie à cause de Thedalde. Si vous voulez donc sauver votre mari, il faut reparer l'injustice que vous avez faite à votre Amant. Il faut, s'il revient, que vous lui rendiez votre bienveillance, & que vous l'aimiez comme vous avez fait autrefois. Je reconnois mon tort, répondit Hermeli-

Digitized by Google

ne, & je voudrois être en état de le réparer: Mais Thedalde est mort. Thedalde n'est point mort, repliqua le Pelerin, & vous le verrez plein de vie dès que vous voudrez lui rendre votre cœur. Vous êtes dans l'erreur, mon Révérend Pere; j'ai tenu Thedalde entre mes bras percé de plusieurs coups. J'ai arrosé son visage de mes larmes, & cela m'a même attiré quelques médisances. Plût à Dieu fût-il envie! Sa présence ne me feroit pas moins de joie que la liberté de mon mari. Thedalde jugeant alors qu'il étoit tems de se faire connoître, lui presenta un anneau qu'elle lui avoit donné dans le tems de sa faveur, & lui demanda si elle connoissoit cet anneau. Je le connois fort bien repliqua-t-elle en soupirant. C'est un anneau que j'avois donné à Thedalde. C'est Thedalde qui vous le présente, Madame. Ne le reconnoissez-vous point? Et en disant cela il ôta ses habits de Pelerin. Hermeline crut voir un homme de l'autre monde, & voulut prendre la fuite; mais Thedalde la retint & la rassûra. La Belle fut quelque tems dans le trouble; mais enfin elle crut reconnoître sa voix, & ayant examiné son visage, elle ne douta plus que ce ne fût Thedalde. Il seroit difficile d'exprimer les caresses qu'elle lui fit, & celles qu'elle en reçut. Les premiers mouvemens étant passez, Thedalde remit le reste à une autre fois, parce qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour la liberté d'Aldobrandin, qu'il trouva plus rempli des idées de la mort, que des esperances de la vie. Aussitôt que le prisonnier le vid, il crut que c'étoit un Confesseur qu'on lui envoyoit. J'ai eu pitié de votre innocence, Aldobrandin, lui dit Thedalde habillé en Pe-

Digitized by Google

lerin, & je ſuis ici pour vous procurer la liberté. Je n'éxige qu'une choſe de vous, c'eſt qu'après que j'aurai fait voir votre innocence, vous vous reconciliez de bonne foi avec les Freres de Thedalde, vos parties, qui ne vous ont fait cette affaire que parce qu'ils vous ont cru coupable de la mort de leur frere. Quelque doux que ſoit le plaiſir de la vengeance, répondit Aldobrandin, j'y renoncerai volontiers pour un ami ſi généreux. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, & dès à preſent je leur pardonne de bon cœur. Je ſuis très-innocent du crime dont je ſuis accuſé : Mais la providence a jugé à propos de me punir de cette maniere des autres pechez que j'ai commis, qui ne ſont pas en petit nombre. Le Pelerin ſatisfait de cette réponſe l'exhorta à prendre courage, & lui promit que le lendemain ne ſe paſſeroit pas, qu'il ne reçût d'agréables nouvelles.

En ſortant de la priſon il s'en alla chez un des Juges, qui étoit un homme éclairé & équitable. Je ſuis perſuadé, Monſeigneur, lui dit-il, que vous ſeriez fâché de punir l'innocent pour le coupable ; & c'eſt ce qui me fait prendre la liberté de venir vous dire qu'Aldobrandin eſt entierement innocent de la mort de Thedalde, & vous dénoncer les véritables meurtriers. Le Juge qui n'étoit pas trop convaincu du crime d'Aldobrandin, & qui ne voyoit qu'à regret, que preſque tous les Juges opinaſſent à la mort, fut bien aiſe d'entendre ainſi parler le Religieux. Il l'interroge, & apprenant ce qu'il avoit entendu la nuit paſſée, il donne des ordres pour faire arrêter les deux hôtes du Pelerin. On n'eut pas la peine de leur donner la queſtion ; Ils

Digitized by Google

avouérent qu'ils avoient fait le meurtre pour lequel Aldobrandin alloit être condamné, par un ſimple ſoupçon de jalouſie. Cela étant fait Thedalde prend congé du Juge, & revient trouver ſa Maîtreſſe qui l'attendoit avec impatience, & qui pour mieux le recevoir avoit voulu qu'on la laiſsât ſeule. Il lui apprit le ſuccès de ſa négociation, l'aſsûra que ſon mari ſeroit remis le lendemain en pleine liberté, & pour célébrer cette agréable nouvelle, il paſſa avec elle le reſte de la nuit. Le jour approchant il entretint ſa Maîtreſſe du dénoüement qu'il avoit deſſein de donner à la Comedie, la pria de garder le ſecret, & ſortit pour apprendre l'état des affaires d'Aldobrandin. La Seigneurie pleinement convaincuë de l'innocence de l'accuſé le fit remettre en liberté. Peu de jours après les coupables furent condamnez & executez. Tout le monde ſçut d'abord que la liberté d'Aldobrandin étoit l'ouvrage du Pelerin. Les parens le vinrent remercier en habit de cérémonie chez Aldobrandin où il étoit régalé & careſſé, & ſur tout de Madame Hermeline, qui étoit mieux informée que les autres.

Pluſieurs jours s'étant paſſez en réjouiſſances, le Pelerin ſomma ſon hôte de ſe reconcilier, comme il l'avoit promis, avec les freres de Thedalde, qui étoient dans la derniere conſternation d'un changement ſi ſubit. Aldobrandin répondit qu'il étoit tout prêt de faire tout ce qu'il lui ordonneroit. Il faut, dit le Pelerin, que vous régaliez demain, & que vous faiſiez inviter par moi les freres de Thedalde & leurs femmes, auſquels je ferai la propoſition d'accommodement. Aldobrandin l'ayant laiſſé le maître de tout, il alla chez ſes fre-

res, & leur dit de si bonnes raisons, qu'il les obligea à faire une honnêteté à Aldobrandin, & de se reconcilier avec lui qui le souhaitoit de bonne foi: Et pour cet effet il les pria pour le lendemain à dîner chez lui avec leurs femmes. Tout parut en habit de deüil ; la reconciliation se passa autant bien qu'on pouvoit le souhaiter, & chacun fit de son mieux pour se surpasser en honnêtetez. Le regal n'alla pas moins bien que le raccommodement, à un certain silence près, qui procedoit des habits noirs que le Pelerin avoit ordonnez, & qui ne furent pas du goût de toutes les Dames. Il répara cette petite irrégularité par la joie qu'il donna à la compagnie en se faisant connoître. Pour rendre votre joie complette, Messieurs & Dames, dit-il alors, il ne vous faudroit que Thedalde. Il est avec vous, & vous ne le connoissez pas. Je m'en vais vous le montrer ; & en disant cela il quitta son habit de Pelerin, & demeura en simple pourpoint. Il sembloit que tout le monde fût tombé des nuës. Chacun le regardoit attentivement ; & chacun se défioit de ses yeux ; mais tout le monde demeura convaincu que c'étoit lui-même, après qu'il eût conté ses aventures, qu'il leur eut parlé amplement de la parenté, & de plusieurs autres choses qu'il n'y avoit que lui qui pût sçavoir. Ses freres & ses sœurs se rendirent à ces marques, & coururent l'embrasser. Aldobrandin & les autres en firent autant. Les femmes se jettérent à son cou les larmes aux yeux, & il n'y eut qu'Hermeline seule qui demeura froide & tranquille. Son mari en fut surpris, & lui en ayant fait des reproches publiquement. Elle lui répondit de même qu'il n'y a-

voit personne qui lui fît plus volontiers des caresses qu'elle, & qui eut plus de sujet de lui en faire, puisqu'elle lui étoit redevable d'un Epoux qu'elle aimoit comme sa vie ; mais que les mauvais contes qu'on avoit faits le jour qu'on pleuroit le faux Thedalde, l'obligeoient à retenir les mouvemens de sa bonne volonté & de sa reconnoissance. Belle raison, repliqua Aldobrandin. Je lui dois ma liberté, & cela confond les calomniateurs. Faites, je vous prie, ce que vous devez, & ne vous embarrassez pas du reste. Hermeline qui ne demandoit pas mieux, fut embrasser Thedalde & lui fit mille amitiez. Tout le monde fut fort content d'Aldobrandin, & les honnêtetez mutuelles rétablirent entierement la bonne intelligence entre la maison de Thedalde & celle d'Aldobrandin. Thedalde fit quitter les habits de deüil, & le régal qui avoit commencé par la tristesse, finit par la joie & par les divertissemens. Thedalde regala le lendemain, & plusieurs jours se passérent en festins & en réjoüissances. On le regarda durant quelques jours comme un homme ressuscité. Ses freres même n'étoient point tout-à-fait convaincus que c'étoit lui, & ne l'autoient peut-être jamais été, s'il ne fût arrivé une chose qui découvrit celui qu'on avoit pris pour lui. Des gens de Sarzane passant un jour devant la maison de Thedalde, & le voyant à la porte coururent le saluer en l'appellant Fativole. Il leur répondit en présence de ses freres qu'ils le prenoient pour un autre. En effet ils reconnurent à la voix qu'ils s'étoient équivoquez, & lui demandérent excuse. Jamais homme, lui dirent-ils, n'a mieux ressemblé à un de nos amis nommé

Digitized by Google

Fativole, & il falloit vous entendre parler pour nous détromper. Il y a un peu plus de quinze jours que notre ami vint ici, & depuis nous n'avons jamais pû sçavoir de quoi il étoit devenu. Ce que nous trouvons de different en vous outre la voix, c'est qu'il n'étoit pas habillé comme vous. Et comment étoit-il habillé, répondit le frere aîné de Thedalde? A peu près comme nous, repliquérent les Etrangers. Cela & plusieurs autres circonstances qu'on apprit de ces Etrangers, ne permirent plus de douter qu'on n'eût pris Fativole pour Thedalde, qui revenu très-riche, vecut si sagement avec sa Maîtresse, qu'ils n'eurent jamais le moindre démêlé.

NOUVELLE XXVII.

Feronde prend une poudre qui le fait dormir si long-tems qu'on l'enterre le croyant mort. Un Abbé galant de sa femme le tire du tombeau, & le met en prison, lui faisant accroire qu'il est en Purgatoire. Il le ressuscite enfin, & lui fait avouer l'enfant qu'il avoit fait à sa femme.

IL y avoit en Toscane une Abbaye assez solitaire, dont l'Abbé, qui étoit un Moine d'un âge moyen, passoit pour un homme de sainte vie à la débauche des femmes près: mais il le faisoit si secretement, que cela ne faisoit aucun tort à la réputation de sa sainteté. Il y avoit dans le voisinage

Digitized by Google

de l'Abbaye un riche païsan nommé Feronde, homme materiel & stupide. Il fit connoissance avec l'Abbé, qui ne le recevoit que parce qu'il se divertissoit à ses dépens. Feronde avoit une jolie femme dont l'Abbé devint amoureux. Mais comme le mari étoit extrêmement jaloux, & qu'il ne perdoit jamais sa femme de vûë, le Moine desesperoit de réüssir. Cependant il s'entretenoit toujours avec Feronde, qui menoit quelquefois sa femme à l'Abbaye. L'Abbé les promenoit dans le jardin, & les entretenoit de choses saintes. Il fit si bien que la femme le prit pour un grand Saint, & ayant envie de se confesser à lui, en demanda la permission à son mari, & l'obtint. L'Abbé ravi d'avoir une telle pénitente, ne crut pas devoir manquer l'occasion de faire quelque chose pour son amour. Le catalogue des gros pechez fut bientôt expedié: mais les affaires du domestique furent de plus longue discussion. Le Moine lui demanda si son mari & elle vivoient bien ensemble. Elle répondit qu'elle n'avoit rien à se reprocher; mais que son mari étoit un homme dur & déraisonnable, qui la mettoit à bout par sa jalousie. Le Moine répondit qu'il étoit bien fâcheux qu'une femme comme elle, eût affaire à un mari jaloux & difficile: Qu'il étoit bien persuadé qu'un entêtement si ridicule lui faisoit passer de mauvais jours, mais que la jalousie n'étant pas un mal incurable, il ne tenoit qu'à elle d'en faire guerir son mari, & qu'il lui fourniroit pour cela un remede infaillible, pourvû qu'elle fût secrete. La pénitente promit tout ce qu'on voulut. Mais, mon Révérend Pere, dit-elle, comment pouvez-vous guerir mon mari de sa

Digitized by Google

jalousie? Il faut nécessairement, répondit le Moine, l'envoyer en Purgatoire. Mais y songez-vous, mon Pere? Peut-on aller en Purgatoire tout envie, reprit-elle? Non, dit-il. Il mourra avant que d'y aller, & quand il y aura été assez longtems pour être gueri de sa jalousie, nous prierons Dieu pour lui, & nous le ressusciterons. Mais en attendant qu'on le ressuscite, continua-t-elle, faudra-t-il que je demeure veuve? Sans doute, répondit le Pere, car après être ressuscité, s'il vous trouvoit avec un autre homme, il reviendroit plus jaloux que jamais. Pour guérir mon mari de sa jalousie, ajoûta-t-elle, & pour me procurer plus de liberté que je n'en ai, je ferois toutes choses. C'est fort bien, reprit l'Abbé: Mais quelle récompense me donnerez-vous? Tout ce qu'il vous plaira, mon Pere, répondit-elle, pourvû que je le puisse. Vous pouvez faire autant pour moi, lui dit-il alors, que je puis faire pour vous. Je veux vous redonner le repos, il faut que vous me redonniez la vie. Aimez-moi autant que je vous aime; & comme je n'ai rien de réservé pour vous, n'ayez aussi rien de réservé pour moi, non pas même votre lit. La femme qui n'attendoit pas un pareil compliment de la sainteté de l'Abbé, lui en témoigna sa surprise. Le Moine répondit, qu'elle devoit bien plutôt être surprise de l'effet qu'avoit produit sa beauté, qui avoit fait envie à un homme qui n'a coutume de voir que les beautez célestes: Qu'encore qu'il fût Religieux, il étoit fait comme les autres hommes, & que pendant que Feronde seroit en Purgatoire il lui feroit compagnie, & lui serviroit de mari. Il lui remontra de plus, que l'ame étant le

siege de la sainteté, les actions qui ne regardoient que le corps, ne donnoient aucune atteinte à la sainteté, & qu'elle devoit avoir d'autant moins de répugnance à faire ce qu'il lui demandoit, qu'elle étoit assurée du secret, & qu'il avoit de beaux joyaux dont il prétendoit lui faire présent. La femme ayant les yeux baissez & ne répondant ni oüi ni non, le Moine crut qu'elle étoit ébranlée, & fit tant qu'il lui persuada par des raisons tirées de sa profonde sainteté, qu'il ne lui demandoit rien de criminel, & qu'elle feroit une bonne action d'accorder sa demande. Elle répondit donc enfin toute honteuse, qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit ; mais qu'il falloit premierement que Feronde fût en Purgatoire. Il y sera bien-tôt, dit l'Abbé ; Tâchez seulement de l'envoyer au plutôt à l'Abbaye : & en disant cela il lui mit un anneau au doigt, qui ne fut pas inutile pour presser la conclusion.

Quelques jours après Feronde étant venu au Couvent, l'Abbé résolut de l'envoyer en Purgatoire par le moyen d'une poudre qui faisoit dormir plus ou moins de tems, à proportion que la dose étoit forte ou foible. Cette poudre étoit si extraordinaire, que pendant qu'elle agissoit, on eût dit que le dormant étoit mort. On en donna à Feronde pour le faire dormir trois jours. Ensuite on le promena dans le Cloître jusques à ce qu'il commençât à s'endormir. Il tombe enfin tout à coup, on crie au secours, les uns apportent de l'eau, les autres du vinaigre pour faire revenir Feronde. Mais tout cela ne servant de rien, & Feronde ne donnant aucune marque de vie, on ne douta point qu'il ne fût mort. On en fit avertir sa femme & ses

parens qui vinrent & qui pleurérent. On l'enterre enfin avec les cérémonies accoutumées; mais fort au large dans sa biere & dans son tombeau. La nuit ne fut pas plutôt venuë que l'Abbé & un Moine Bolonnois, son confident, tirérent Feronde de son cercueil, & le portérent dans une cave obscure, qui servoit de prison aux Moines qui faisoient quelque fredaine. Pendant que Feronde dort, l'Abbé prend ses habits, & va voir sa Maîtresse, qui se voyant en liberté, & bien récompensée, lui accorde tout. Comme le Moine alloit & venoit souvent, il fut quelquefois rencontré, & le bruit se répandit que Feronde revenoit; mais sa femme qui sçavoit mieux ce qui en étoit que personne, ne s'en mit pas fort en peine. Cependant Feronde étant reveillé, ne sçavoit où il étoit, lorsque le Moine Boulonnois étant entré sous la forme d'un Ange avec des verges à la main, lui en donna cinq ou six fessées qui lui firent tomber des larmes. Helas! où suis-je, demandoit continuellement Feronde? En Purgatoire, répondoit le Moine. Je suis donc mort, reprit Feronde. Sans doute, repartit le Moine. A cette nouvelle Feronde commence à se pleurer, & à pleurer sa femme & son fils, disant les plus grandes folies du monde. Voici du pain & du vin, dit alors le Moine, que ta femme a envoyés pour faire prier Dieu pour toi, & que le Seigneur m'a commandé de te donner. Eh quoi! reprit Feronde, est-ce que les morts mangent? Sans doute, repliqua le Moine. J'avois une bonne femme, continua Feronde: Mais helas! on ne connoît le prix des choses que quand on les a perduës. La faim le pressant il mangea & bût, &

se plaignit que sa femme ne lui avoit pas envoyé de trop bon vin. Le Moine alors recommençant à le discipliner, Feronde en criant lui demanda pourquoi il le battoit ainsi. Le Seigneur m'a ordonné, répondit le Moine, de t'en donner autant deux fois le jour, pour te punir d'avoir été jaloux, & d'avoir maltraité ta femme qui en usoit si bien avec toi. Ma femme étoit, il est vrai, dit Feronde, la meilleure femme du monde : mais je ne sçavois pas que la jalousie fût un peché ; & si je l'avois sçu, je n'aurois pas été jaloux. Cela t'apprendra, continua le Moine, à ne l'être plus si tu retournes au monde. Mais repliqua Feronde, retourne-t-on au monde quand on est une fois mort ? Tu y retourneras d'ici à mille ans, répondit le Moine. Mille ans, dit Feronde, c'est bien du tems : Cependant si j'y retourne, je te promets que je ne serai plus jaloux, & que je ne me plaindrai jamais d'elle que du mauvais vin qu'elle m'a envoyé ce matin. Elle auroit bien pû aussi m'envoyer de la chandelle, car on ne voit goute ici, & me faire passer un lit. Elle t'a envoyé tout cela, repliqua le Moine : mais on a brulé la chandelle à dire des Messes pour ton ame, & pour le lit tu l'auras après quelques jours de pénitence ; car nous en avons tous ici. Mais dis-moi de grace, qui tu es, reprit Feronde. Je suis un mort comme toi, répondit le Moine : Et parce que j'ai été jaloux comme toi, Dieu m'a condamné à te battre jusques à ce qu'il ait décidé de notre destinée. Mais, continua Feronde, n'y a-t-il que nous deux ici ? Nous sommes des millions, repliqua le Moine ; mais tu ne peux ni les voir ni les entendre, & eux aussi ne t'entendent ni ne te voyent.

Pendant que Feronde étoit en Purgatoire, l'Abbé étoit avec sa femme dans un lieu plus agréable. Un petit accident assez ordinaire troubla la fête & interrompit leurs plaisirs. La femme devint grosse: elle en avertit l'Abbé aussitôt qu'elle s'en fut apperçuë. On crut alors qu'il étoit à propos de ressusciter le mari. Pour cet effet on lui donna de la même poudre pour le faire dormir quatre heures seulement, l'ayant premierement fait avertir que les prieres de l'Abbé, de sa femme, & de ses autres amis avoient obtenu de Dieu qu'il retournât au monde. Pendant qu'il dormoit on lui redonna ses habits, & on le rapporta dans son tombeau. Feronde étant éveillé, & voyant un peu de jour au travers des fentes du tombeau, se mit à crier ouvrez-moi, ouvrez-moi. Quelqu'un ayant entendu cette voix en avertit les Moines, qui coururent incontinent, & trouvérent Feronde sortant de son tombeau qu'il avoit trouvé moyen d'entr'ouvrir. A ce prodige tout le monde prend la fuite. Les plus legers en allérent tous effrayez porter la nouvelle à l'Abbé. Il ne fut pas plutôt sorti pour aller voir ce grand miracle, qu'il trouve Feronde qui lui dit que ses bonnes prieres & celles de sa femme l'avoient ressuscité, & qu'il leur étoit bien obligé. L'Abbé lui répondit qu'il avoit prié Dieu pour lui de bon cœur, qu'il avoit beaucoup de joie d'avoir été exaucé, & l'exhorta d'aller au plutôt consoler sa femme, qui depuis sa mort n'avoit fait que pleurer. L'Abbé fit fort valoir à ses Moines la grandeur de ce miracle, & on en chanta le *Miserere*. Ceux qui virent Feronde d'abord s'enfuirent comme s'ils avoient vû un spectre. Sa fem-

me même en eut peur, ou du moins en fit semblant. Mais enfin tout le monde se rassûra quand on le vid parlant & racontant les tristes merveilles de l'autre monde, & les aventures qui lui étoient arrivées. Ce qu'il y eut de plaisant c'est qu'il crut de bonne foi être le pere de l'enfant dont sa femme accoucha dans la suite, soit qu'il ne comptât pas juste, ou qu'il s'imaginât que cette naissance étant aussi miraculeuse que sa prétenduë resurrection, il ne falloit pas s'attacher trop scrupuleusement aux regles ordinaires. Comme Feronde rapportoit sa resurrection à la vertu des prieres de l'Abbé, la renommée de sa sainteté grossit beaucoup dans l'esprit de ceux qui furent persuadez de la vérité du miracle. Le ressuscité vécut depuis avec sa femme sans soupçon & sans jalousie; & la femme & l'Abbé se virent le plus souvent qu'ils pûrent: Mais ce ne fut pas sans rire de la bêtise du mari.

NOUVELLE XXVIII.

Gillete de Narbonne guérit le Roi de France d'une fistule, & demande en récompense le Comte de Roussillon pour Epoux. Le Comte l'ayant épousée par pure complaisance pour le Roi, la quitte & se retire à Florence, où s'étant rendu amoureux d'une belle fille, il couche avec sa femme pensant coucher avec sa Maîtresse. La Comtesse accouche de deux garçons, & se racommode avec son mari.

ESnard, Comte de Roussillon, fut autrefois un Seigneur de France, qui étant fort valetudinaire avoit toujours auprès de lui un Medecin nommé Girard de Narbonne. Le Comte avoit un jeune fils qui s'appelloit Bertrand avec lequel il faisoit élever plusieurs enfans aussi jeunes que le sien, & entr'autres une fille de son Medecin nommé Gillete. Cette fille parut d'abord avoir beaucoup d'attachement pour Bertrand; mais les desirs croissant avec l'âge, cet attachement devint amour, & amour si grand, qu'on ne croyoit pas qu'une jeunesse si tendre pût être capable d'une si forte passion. Le Comte après avoir été malade toute sa vie mourut enfin, & laissa Bertrand son fils sous la tutelle du Roi de France que Bocace ne nomme pas. Ce Prince ayant fait venir son Pupile à la Cour, Gillete en fut fort affligée, & l'auroit suivi, si commençant déja à raisonner, elle n'avoit eu peur de cho-

quer la bienſeance. Elle eut bientôt occaſion de ſe ſatisfaire. Le Roi ayant eu un abcès à l'eſtomac, il lui reſta une fiſtule que tous les Medecins ne pûrent jamais guérir. Gillete à qui ſon pere avoit laiſſé quelques ſecrets, crut pouvoir guérir le Roi, & partit incontinent pour ſe rendre à la Cour, où ſes premiers ſoins furent d'aller voir ſon Amant, de l'accüeil duquel elle eut ſujet d'être contente. Enſuite elle trouva moyen de ſe faire introduire auprès du Roi, & le pria de lui faire voir ſon mal. Quand elle l'eût vû, elle crut pouvoir le guerir, & offrit d'y travailler. Ce Prince ſe mocqua d'abord d'elle, & lui dit que tous ſes Medecins, & les plus habiles de ſon Royaume y ayant échoüez, il n'y avoit guere d'apparence qu'une fille de ſon âge pût y réüſſir. Elle répondit qu'elle étoit fille de Girard de Narbonne dont la réputation étoit aſſez connuë dans le Royaume; qu'il lui avoit laiſſé quelques ſecrets; que ſi Sa Majeſté vouloit ſe mettre entre ſes mains, elle répondoit ſur ſa vie, qu'elle le gueriroit moyennant l'aſſiſtance de Dieu en huit jours de tems, & que pour aſſûrance de la parole qu'elle donnoit, on pouvoit la mettre en priſon, & la faire mourir de la mort la plus cruelle, en cas qu'elle ne guerît pas Sa Majeſté. Mais qu'auſſi ſi elle le gueriſſoit, elle prioit ſa Majeſté de lui donner ce qu'elle lui demanderoit, & qu'il pourroit lui donner ſans intereſſer ni ſa perſonne Royale, ni les Princes de ſon ſang, ni le Royaume. Le deſir de la vie ſi naturel à tous les hommes, & particulierement aux Rois qui ont plus de ſujet de l'aimer que les autres, détermina ce Prin-

ce à accepter la proposition. Gillete composa donc une certaine poudre, avec laquelle elle eut entierement guéri le Roi en moins de huit jours, au grand étonnement de tous ses Medecins, qui s'étoient flatez de lui voir porter la peine de sa témérité: Mais au lieu de cela ils eurent le chagrin de la voir caressée & estimée du Roi, qui lui dit qu'elle pouvoit faire sa demande, & qu'elle lui seroit accordée. On crut qu'elle alloit demander des richesses immenses, & les premieres charges de la Cour; mais on fut bien étonné de lui voir demander le Comte Bertrand en mariage. Le Roi fit d'abord venir le Comte, & lui dit qu'il vouloit le marier avec cette Demoiselle qui étoit presente. Le Comte Bertrand convenoit qu'elle avoit du merite & de la beauté; mais il representoit en même tems qu'une personne de sa qualité ne devoit pas ainsi s'encanailler, & que la disproportion étant si grande, il prioit Sa Majesté de le dispenser d'un pareil mariage. Le Roi répondit que puisqu'il ne se plaignoit que de la qualité, il en pouvoit donner, puisqu'il en étoit le dépositaire, & ajouter à la qualité ce qu'il demanderoit de plus & qu'enfin les Rois de France n'étant pas accoutumez à être desobéïs, il lui conseilloit d'épouser cette Demoiselle, & l'assûroit qu'il auroit sujet d'être content. Ce conseil fut une loi pour le Comte; mais une loi à laquelle il n'obéït qu'à regret. Le Comte ne fut pas plutôt épousé, qu'il pria le Roi de lui permettre d'aller consommer le mariage chez lui. Le Roi qui étoit quitte de sa parole, lui accorda ce qu'il demandoit. Le Comte ne fut pas plutôt en chemin, qu'il quitte sa femme dans

Digitized by Google

l'état où il l'avoit prise, & s'en va à Florence, où il demeura long-tems au service des Florentins alors en guerre avec les Sienois.

La nouvelle mariée peu contente de sa destinée, croyant que le tems & sa bonne conduite rameneroient son mari, s'en vint en Roussillon, & y fut reçûë comme épouse du Comte. Elle trouva tout en grand desordre, & remit tout en bon état par sa prudence & en peu de tems. Cela lui acquit l'estime & l'amour des Grands & des peuples, & tout le monde blâmoit fort le Comte de traiter si mal une femme d'un si grand merite. Les choses étant dans le bon ordre où elles devoient être, elle envoya deux Gentishommes à son mari, avec ordre de lui dire, que si elle étoit cause qu'il ne venoit pas en Roussillon, elle étoit prête d'en sortir pour le contenter. Le Comte répondit durement, qu'elle feroit ce qu'il lui plairoit; mais que pour lui il n'iroit demeurer avec elle que quand elle auroit au doigt l'anneau qu'il portoit, & qu'elle seroit accouchée de lui d'un garçon. L'anneau dont il parloit lui étoit fort cher, & il le portoit toujours à cause de certaine vertu qu'on lui avoit dit qu'il avoit. Les Envoyez n'en pouvant tirer autre chose, s'en revinrent rendre compte à leur Maîtresse du mauvais succès de leur ambassade. La Comtesse bien chagrine ne sçavoit quel parti prendre. A la fin après avoir bien rêvé, elle fit assembler les plus considerables & les plus honnêtes gens du pays, & leur remontra avec sa sagesse ordinaire, que le sejour qu'elle faisoit parmi eux, les privant de la satisfaction de voir leur Seigneur, elle étoit resoluë de se retirer, & de passer le reste de sa vie en peleri-

nages : En effet elle les pria de pourvoir au Gouvernement, & de faire sçavoir au Comte qu'elle s'étoit retirée, resoluë de ne revenir jamais dans le Roussillon. On fit ce qu'on put pour la détourner de ce dessein ; mais tout cela fut inutile. Elle fit une bonne provision d'argent & de pierreries, & partit accompagnée d'un de ses parens & d'une servante, sans que personne sçût où elle alloit. Elle ne fut pas plutôt sortie du Comté de Roussillon, qu'elle se travestit elle & ses gens, & se rendit dans cet équipage à Florence le plus diligemment qu'elle pût. Elle alla loger chez une femme veuve, où elle fut quelques jours sans oser s'informer de son mari : Mais enfin le voyant passer en ruë à cheval, à la tête de sa compagnie, elle demanda à son Hôtesse qui étoit ce Monsieur-là? La veuve répondit que c'étoit un Gentilhomme étranger qui avoit un poste honorable dans les troupes de la Seigneurie, & qui se faisoit appeller le Comte Bertrand de Roussillon. La veuve ajoûta qu'il étoit passionnément amoureux d'une fille de qualité du voisinage, bien faite, mais pauvre, & qui auroit peut-être déja fait une partie de ce que le Comte vouloit, sans sa mere qui étoit l'honnêteté & la vertu même. La Comtesse s'étant informée de la demeure & du nom de la mere & de la fille, alla les voir, & dit à la mere, qu'elle lui demandoit un moment d'entretien en particulier. Aprês les civilitez ordinaires, elles entrérent seules dans une chambre, & étant assises, la Comtesse lui dit sans détour, qu'elle prenoit la liberté de lui demander un service qu'elle pouvoit lui rendre, & dont elle feroit récompensée à souhait ; Mais que le secret étoit absolument nécessai-

re.

re. La Florentine répondit, qu'elle pouvoit compter sur le secret, & sur son petit pouvoir autant que l'honnêteté n'y seroit pas blessée. Sur cette assûrance la Comtesse lui dit qui elle étoit, lui conta le commencement & le progrès de son amour, les suites de son mariage, & la réponse que son mari avoit faite aux Deputez qu'elle lui avoit envoyez; & tout cela si naturellement & avec de si grands airs de sincerité & de verité, que la Florentine en fut d'abord persuadée, & eut pitié de ses malheurs. La Comtesse s'apercevant avec plaisir de ces favorables commencemens, vint enfin au point capital, & lui dit, qu'ayant appris que son mari aimoit sa fille, il étoit en son pouvoir de lui faire avoir ce qu'elle souhaitoit. Je sçai, ajoûta-t-elle, que la Fortune n'a pas fait justice à votre mérite, & que la pauvreté a empêché jusqu'ici que votre fille n'ait été mariée. Voyez ce qu'il vous faut pour la marier avantageusement, & vous le trouverez dans ma bourse en reconnoissance du bon office que je demande de vous. Il faut que vous fassiez dire à mon mari par une personne de confiance, que votre fille est prête de faire ce qu'il voudra, pourvû qu'elle soit assûrée qu'il l'aime veritablement, & que s'il veut l'en convaincre, il faut qu'il lui envoye l'anneau qu'il a au doigt, & qu'on lui a dit qu'il aime tant. S'il l'envoye, vous me le donnerez. Ensuite vous prendrez jour avec lui pour le faire coucher avec votre fille, & me mettrez en sa place. Si Dieu veut que je devienne grosse d'un garçon, & que j'en accouche heureusement, je serai alors en état de lui faire tenir parole, & de vivre heureusement avec lui. La Florentine qui avoit de la vertu

& du cœur, fit d'abord de la difficulté : & craignit d'exposer sa fille à la médisance. Mais enfin considerant, qu'il y alloit de sa fortune, & que cela se faisoit pour une fin loüable, promit à la Comtesse de faire incessamment ce qu'elle souhaitoit. Le Comte eut de la peine à envoyer l'anneau ; mais enfin il l'envoya. Le jour pris, le Comte vint, & au lieu de coucher avec sa Maîtresse, on le fit coucher avec sa femme en sorte qu'il ne s'apperçut jamais de l'erreur, quoiqu'il y couchât plusieurs fois. La Comtesse devint grosse, & accoucha de deux garçons. Elle ne se sentit pas plutôt grosse, qu'elle s'en retourna chez sa veuve, après avoir donné à sa bienfaitrice une somme très-considerable pour ce tems-là, & plusieurs pierreries de grand prix. La Florentine pour se débarrasser du Comte, s'en alla secrettement avec sa fille chez ses parens à la campagne. Le Comte de son côté n'eut pas plutôt avis que sa femme avoit quitté le Roussillon, qu'il y revint. La Comtesse informée de son départ en eut de la joie, fit ses couches à Florence, & jugeant qu'il étoit tems de s'en retourner, elle se rendit à Montpellier avec ses deux enfans. Elle apprit-là que son mari étoit à une de ses maisons de campagne, où il devoit avoir le jour de la Toussaint grosse compagnie de l'un & de l'autre sexe. Elle y alla avec le même habit qu'elle avoit pris en partant, & arriva dans le tems qu'on alloit se mettre à table. Elle traversa la maison avec ses deux enfans sur ses bras, & voyant le Comte, elle se jetta à ses pieds en pleurant. Je suis votre infortunée femme, lui dit-elle en l'abordant, & je viens vous supplier de vous souvenir de la réponse que vous fi-

tes à Florence aux Gentishommes que je vous envoyai. Voici votre anneau; & au lieu d'un garçon, deux; Ainsi recevez-moi donc pour votre femme, comme vous l'avez promis. Le Comte bien surpris reconnut fort bien son anneau; mais quoique les enfans eussent beaucoup de son air, il doutoit plus de cet article que de l'autre. La Comtesse lui raconta comment la chose s'étoit passée: Il en fut convaincu, loüa son sens, sa constance, & son affection; vaincu d'ailleurs par les prieres des spectateurs, & ravi d'avoir deux si beaux enfans, il releva la Comtesse, lui fit mille embrassades, la reçut pour sa femme, & eut pour elle l'estime & l'amour qu'elle meritoit. Il lui fit prendre des habits convenables, & plusieurs jours se passérent en cadeaux & en réjoüissances.

NOUVELLE XXIX.

Philippe renonce au monde, & pour dérober son fils aux attraits du beau sexe, il l'éleve dans un bois dès sa plus tendre jeunesse, où l'enfant n'eut jusqu'à l'âge de dix-huit ans que des oiseaux & des bêtes pour compagnes: Cependant il ne vid pas plutôt des Dames, qu'il en fut charmé.

LA nature se retrouve toujours en dépit de l'éducation, & le sexe a des charmes si particuliers, qu'il ne faut qu'un moment pour les faire triompher de la précaution la plus exacte. Il y a-

Digitized by Google

voit autrefois à Florence un Bourgeois d'assez basse naissance, mais riche & assez entendu en plusieurs choses. Cet homme s'appelloit Philippe. Sa femme & lui s'aimoient passionnément, & bornoient tous leurs soins à se plaire réciproquement. La mort qui n'épargne personne, vint rompre une union si parfaite, enleva la femme, & laissa Philippe avec un fils âgé d'environ deux ans dans la plus grande affliction du monde. La perte de ce qu'il avoit de plus cher, le toucha si fort, qu'il resolut de renoncer à la societé & de se consacrer lui & son fils au service de Dieu. Ayant donc donné tout son bien aux pauvres, il se confina dans un bois, où il bâtit une petite maison, & où il ne subsistoit que des charitez des bonnes ames. Ses soins particuliers furent d'élever son fils dans la pieté, & dans l'ignorance du sexe, & de le soustraire si fort à la societé, qu'il n'eût de compagnie qu'avec les oiseaux & les bêtes. Dix-huit ans se passérent sans que le fils sortît du bois, & sans qu'il sçût qu'il y eût au monde ni femme ni fille. Le pere allant un jour à la ville pour recueillir les charitez, son fils lui demanda où il alloit. Je m'en vais faire la quête à Florence, répondit le pere. Mon pere, reprit le fils, vous êtes vieux, & ne pouvez plus desormais soutenir la fatigue; Dieu peut vous retirer bien-tôt, & cela étant, de quoi deviendrai-je ne connoissant personne? Comment subsister avec les sauvages habitans de ces bois? Que j'aille avec vous à Florence pour y connoître ceux de qui vous recevez des charitez. Cela étant fait, comme je suis plus en état que vous de supporter le travail, vous vous reposerez ici pendant

que j'irai recueillir les charités des bonnes ames. Le vieillard goûta fort une demande si raisonnable, & croyant son fils bien affermi dans la sainteté, & bien fortifié contre les tentations & les vanitez de la vie humaine, le mene d'abord à Florence. Le jeune homme, comme s'il fût tombé des nuës, arrêtant ses yeux sur tous les objets qui se présentent, & ravi en admiration des Palais, des Eglises, & de tout ce qui s'offroit à sa vûë, demande à son pere le nom de chaque chose. Pendant qu'il continuoit ses questions, & qu'il admiroit des beautez qu'il n'avoit jamais vûës, il vid une troupe de Dames propres & lestes qui venoient d'une nôce. Il ne les eut pas plutôt considerées que les autres objets ne le touchérent plus, & qu'il demanda à son pere ce que c'étoit, avec une émotion qui allarma le vieillard. Ne regarde point cela, mon fils, repondit le bon homme, c'est quelque chose de dangereux. Mais comment l'appelle-t-on, reprit le jeune homme? Ce sont des Oyes, mon fils, repliqua le pere. Le jeune homme charmé ne put dès-lors admirer autre chose, & pria son pere de faire ensorte qu'ils pûssent avoir une de ces Oyes. Ne songe point à cela, mon fils, répondit le pere bien étonné: c'est une mauvaise chose. Mais, mon pere, repliqua le jeune homme, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites? Je ne saurois que vous dire, mon pere; mais il me semble que je n'ai encore rien vû de si beau ni de si aimable. Hé mon Pere! de grace menons-en une en notre bois: ce sera moi qui prendrai le soin de la faire paître. Le pere reconnut alors que la nature a plus de force que l'éducation, & se re-

pentit d'avoir exposé son fils à une tentation dont tous ses soins avoient été inutilement employez à le garentir.

NOUVELLE XXX.

Tancrede fait étrangler l'amant de sa fille, & lui en envoye le cœur dans une coupe d'or : Mort de la Princesse qui s'empoisonne.

TAncrede Prince de Salerne eut pour tous enfans une fille, qu'il aimoit avec tant de passion, qu'il eut toutes les peines du monde à consentir qu'elle se mariât au fils du Duc de Capouë, ne pouvant se résoudre à la perdre de vûe. Elle fut presqu'aussitôt veuve que mariée, & revint incontinent chez son pere. Cette Princesse qui s'appeloit Sigismonde, étoit jeune, belle, & d'un esprit grand & élevé. Son pere qui l'aimoit toujours avec la même ardeur, & qui avoit eu de la peine à la marier la premiere fois, n'eut garde de lui parler d'un second mariage. Elle de son côté ne crut pas qu'il fut de la bienséance de lui faire connoître son penchant. Ne pouvant donc avoir un époux, elle résolut de choisir un Amant. Après avoir jetté les yeux sur tous les Cavaliers de la Cour de son pere, elle n'en trouva point qui fut plus à son gré, qu'un jeune Courtisan nommé Guichard, Cavalier d'assez basse naissance : mais qui avoit en recompense beaucoup de vertu & de merite ; qualité que la belle préferoit à tout. Comme elle

Digitized by Google

avoit occasion de le voir souvent, & qu'elle connoissoit un homme d'un coup d'œil jusques dans le fond du cœur, elle en devint en peu de tems si passionnée, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de le loüer publiquement. Le Cavalier qui n'étoit pas novice, s'étant apperçu que la Princesse le regardoit de bon œil, ne pouvoit l'ôter de son esprit. Ils s'aimoient donc tous deux & ne savoient comment se le dire. La Princesse en trouva le moyen, ce fut de donner à Guichard un tuyau de canne, où il y avoit une lettre qui lui marquoit ce qu'il avoit à faire le jour suivant. Le Cavalier étant de retour chez lui, crut avec raison que Sagismonde ne lui avoit pas donné cette canne sans sujet. Il l'examine, la trouve fenduë, il l'ouvre, & vid enfin la lettre. Il comprit fort bien ce qu'elle vouloit dire, & fut le plus joyeux de tous les hommes.

A un des coins du Palais il y avoit une vieille cave taillée dans le roc, & tirant son jour par un soupirail fait avec beaucoup de peine au travers de la montagne, & tout couvert de buissons & de ronces, parce qu'il y avoit long-tems qu'on ne se servoit plus de cette cave. On y descendoit par un degré qui répondoit à une des chambres basses de l'appartement de la Princesse. Mais ce degré étoit si peu pratiqué, que personne ne s'en souvenoit. L'amour en fit souvenir Sigismonde; elle ouvrit une grosse porte avec une peine extrême, & ayant visité la cave, & remarqué le soupirail, elle fit sçavoir à son amant qu'il tachât de descendre par-là. Guichard informé par sa Maîtresse de la hauteur du soupirail, noüa une corde de distance en dis-

Digitized by Google

tance pour pouvoir monter & deſcendre, s'envelopa d'un manteau de cuir pour ſe garentir des épines, attacha un bout de ſa corde à un arbre, & deſcendit la nuit ſuivante par ce ſoupirail dans la cave, où il paſſa la nuit. Le jour étant venu la Princeſſe écarta ſes Demoiſelles, & alla prendre ſon Amant, qu'elle conduiſit dans ſa chambre, où ils paſſérent la plus grande partie du jour ſans interruption, avec tous les plaiſirs que l'amour peut faire gouter. Après avoir pris des meſures pour ſe voir à l'avenir, de la même maniere, la Princeſſe remena le Cavalier dans la cave, & après en avoir refermé la porte, elle alla trouver ſes Demoiſelles. Guichard attendit la nuit, & ſortit de ſa caverne par le même chemin qu'il y étoit entré. La Fortune toujours bizarre ne put voir ſans jalouſie les doux plaiſirs de ces Amans. Le Prince venoit quelquefois ſeul à la chambre de ſa fille, & paſſoit quelque têms avec elle en converſation. Sigiſmonde étant un jour avec ſes Demoiſelles dans un de ſes jardins, Tancrede ſans être ni vû ni entendu, monta dans la chambre de ſa fille. Il trouva les fenêtres fermées & les rideaux du lit abbatus, & s'étant aſſis ſur un carreau la tête appuyée contre le lit, & le rideau tiré ſur lui, comme s'il eut voulu ſe cacher, il s'endormit-là. La Princeſſe ſçachant que ſon Amant étoit au rendez-vous, ſe dérobe de ſes Demoiſelles, le vient tirer de ſon cachot, le mene à ſa chambre, où ſans autre examen ils ſe mettent tous deux ſur le lit à leur ordinaire. Tancrede après avoir dormi quelque tems, ſe réveille, & entend les Amans qui marchoient plus vîte que le pas. Son déplaiſir fut ſi grand, qu'il eut envie

d'appeller du monde ; mais enfin il eut assez de sang froid pour considerer que le meilleur étoit de ne point faire d'éclat, & de se venger à petit bruit. Les Amans furent assez long-tems ensemble, sans appercevoir le Prince ; mais enfin s'étant separez, Guichard s'en retourna dans son trou, & la Belle au jardin. Le Prince tout vieux qu'il étoit, se glissa par une fenêtre, & se retira sans que personne le vid. La nuit suivante il mit des gens en sentinelle, & fit prendre Guichard empaqueté dans son manteau de cuir, comme il sortoit du soupirail. On le mena au Prince qui lui fit mille reproches, & lui dit la larme à l'œil, que les bontez qu'il avoit eües pour lui, ne meritoient pas l'outrage qu'il lui avoit fait à ses yeux. Guichard ne s'excusa que sur la puissance de l'amour qui ne reconnoissoit point de Souverain, & fut gardé à vûë par ordre du Prince. Le lendemain il alla selon sa coutume à la chambre de sa fille, qui ne sçavoit encore rien de l'avanture, & lui dit les larmes aux yeux. Je comptois tellement, ma fille, sur votre vertu & sur votre honnêteté, qu'il ne me seroit jamais venu dans l'esprit, que vous fussiez capable de vous abandonner, je ne dis pas à un homme de la premiere qualité ; mais même à un homme d'une naissance fort au-dessous de la vôtre. Est-il possible que de tant de braves gens qui sont à ma Cour, vous vous soyez déterminée en faveur de Guichard, homme d'une naissance très-obscure, & que j'ai tiré de la bassesse ? Mon déplaisir n'est pas à votre égard moins grand que mon embarras. Je ne sçai ce que je dois faire de vous. L'amour que j'ai toujours eu pour vous, me parle en votre faveur, & la

lâcheté que vous avez faite, me sollicite à la vengeance. Je ne suis pas dans la même incertitude à l'égard de Guichard que j'ai fait arrêter en sortant du soupirail, & que je suis resolu de sacrifier à ma juste colere. Mais avant que d'aller plus loin, sçachons un peu ce que vous avez à dire.

Sigismonde voyant que son intrigue étoit decouverte, & que Guichard étoit prisonnier, pensa vingt fois faire éclater sa douleur par ses larmes; foibles armes, mais fort ordinaires au beau Sexe. Cependant comme elle avoit le cœur grand, elle vainquit ce mouvement de foiblesse, & sentant bien que son amant étoit un homme mort, elle resolut de ne faire aucune priere pour elle, & même de ne guere survivre à son amant. Je n'ai rien à vous nier, Monsieur, ni rien à vous demander, répondit-elle, non en femme affligée, ou qui a fait quelque faute, mais d'un œil sec & d'un air tranquille & assuré. Je ne veux émouvoir en ma faveur ni votre clémence ni votre amour. Tout ce que je dois faire, est de défendre mon honneur, & m'abandonner ensuite à la grandeur de mon courage. J'ai aimé & j'aime encore Guichard. Je l'aimerai tant que j'aurai de vie, qui sera bien peu; & si l'on aime après la mort, je vous déclare que je l'aimerai. La vertu de Guichard & les refus que vous avez faits de me remarier, ont eu plus de part à cet amour que la foiblesse du sexe. Comme vous n'êtes ni de fer ni de bronze, vous pouviez bien vous imaginer que je n'en étois pas non plus. J'ai été mariée, je suis jeune, l'apparence de resister à un penchant si naturel. Ce n'est point le hazard qui m'a déterminé en faveur de Guichard. Je

l'ai préferé à tous les autres par réflexion, & son merite a été son avocat. La bizarrerie de l'esprit humain a établi la distinction parmi les hommes. Si Guichard n'est pas d'une naissance relevée, c'est la faute de la fortune & non la mienne. Du tems d'Adam nous étions tous égaux, & c'est proprement la vertu qui a commencé à mettre de la distinction parmi les hommes. Ceux qui en étoient les mieux partagez, furent appellez nobles; mais la corruption du cœur humain a depuis changé cette loi, qui ne subsiste à présent que dans la nature des bonnes mœurs. Il est donc certain qu'à parler raisonnablement, plus on a de vertu, plus on est noble. Sur ce pied-là vous conviendrez aisément, pour peu que vous examiniez les chośes sans prévention, que Guichard est le plus noble de votre Cour. Vos paroles aussi-bien que mes yeux lui ont rendu ce témoignage. Vous avez loué Guichard plus que personne, & comme j'ai eu interêt à l'étudier, je me suis convaincuë par moi-même que vous ne lui donniez rien de trop: ainsi si je me suis trompée, vous êtes la cause de mon erreur. Vous pourriez me reprocher avec plus de justice la pauvreté de Guichard; mais ce seroit un reproche qui retomberoit sur vous, de n'avoir pas enrichi un homme d'un merite si distingué. Mais pour être pauvre, on ne laisse pas d'être noble; autrement, que deviendroit la noblesse des Rois & Princes de l'antiquité, qui ont été pauvres. Les richesses vont & viennent. Tel a autrefois gardé les brebris & labouré la terre, qui est riche à présent; & tel est à présent au faîte de la grandeur & de la fortune, qui sera bien-tôt reduit à la con-

Digitized by Google

dition des bergers. Quant à ce que vous devez faire de moi, je n'ai rien à vous dire là-dessus; suivez votre penchant; je n'ai aucune priere à vous faire pour vous empêcher de tremper vos mains dans mon sang, si vous avez resolu de le faire. Peut-être vous en épargnerai-je la peine: au moins puis - je vous assurer que je suivrai la destinée de Guichard. Ne pleurez donc plus, & nous faites mourir tous deux, si vous croyez que nous l'ayons merité.

Le Prince sçavoit que sa fille avoit le cœur grand; mais ne croyant pas qu'elle soutînt la gageure, & fit ce qu'elle disoit, il ne l'eut pas plutôt quittée, qu'il fit étrangler Guichard. On lui arracha le cœur, & le Prince l'ayant mis dans une coupe d'or, l'envoya à sa fille avec ordre de lui dire, votre pere vous envoye ce présent pour vous consoler de la perte de ce que vous aimez le plus, comme vous l'avez consolé de la perte de ce qui lui étoit le plus cher. Sigismonde ayant bien prévû ce qui arriveroit, avoit fait un poison de la racine de certaines herbes, pour l'avoir tout prêt au besoin. Elle n'eut pas plutôt vû le présent, & entendu le compliment que son pere lui faisoit faire, qu'elle ne douta point que ce ne fût le cœur de son amant. Mon pere, dit-elle au porteur, a donné, sans y penser, à ce cœur le tombeau qu'il meritoit. J'ai connu en tout qu'il avoit de l'amitié pour moi, mais il me le fait mieux connoître à présent que jamais, par les honneurs qu'il rend à ce cœur. Faites lui en de ma part des remercimens, & lui dites que ce seront les derniers qu'il aura de moi. En disant cela, elle baisa le cœur de son amant une

Digitized by Google

infinité de fois en faisant des lamentations qui frappoient & surprenoient également ses Demoiselles, qui ne sçavoient ce que c'étoit que ce cœur, ni à quoi devoit aboutir une si lugubre ceremonie. Cœur qui m'a fait tant de plaisir, disoit la Princesse! Ta course est finie: Te voilà quitte des miseres & des traverses de la vie. Ton ennemi même a cru que tu meritois un tombeau d'or. Il ne faut plus pour achever tes funerailles que les larmes de celle dont ta vie faisoit toute la joye. Pere impitoyable! j'avois resolu de mourir d'un œil sec & tranquille; mais je ne puis resister aux tendres mouvemens que m'inspire le plus beau de tous les cœurs. Cœur qui faisoit toutes mes délices! après que mes justes larmes t'auront rendu les hommages que je te dois, je te suivrai dans l'autre monde. C'est le chemin de toute la terre, & mon devoir m'engage à le faire en ta compagnie. Après qu'elle eut abondamment pleuré & fait pleurer toutes ses Demoiselles, qui faisoient de leur mieux pour la consoler, elle se fit apporter le poison qu'elle mit dans la coupe, & l'ayant détrempé avec ses larmes, elle l'avala d'un air assuré, & se jetta incontinent sur son lit sans abandonner la coupe & le cœur de son amant qu'elle tenoit colé au sien. Le Prince averti par une des Demoiselles de ce qui se passoit, se doutant de ce qui arriva, courut à sa chambre; mais ce fut un peu trop tard. Il ne put la voir dans un si triste état sans faire éclater sa tendresse par ses larmes. Ne me donnez point, mon pere, lui dit la Princesse d'une voix mourante, des larmes qui me sont inutiles & que je ne souhaite point. Mais s'il vous reste encore

un peu d'affection pour moi, ne me refusez pas la derniere grace que je vous demande, qui est de me faire enterrer publiquement avec Guichard, puisque vous n'avez pas voulu que je vecusse contente avec lui durant ma vie dans le particulier. Le Prince étoit si affligé, qu'il ne put lui répondre, & se retira. Il ne fut pas plutôt sorti, que la Princesse sentant les avant-coureurs de la mort, & serrant le cœur de son amant contre le sien, prit congé de ses filles, & rendit le dernier soupir. Jamais affliction ne fut plus grande que celle du Prince. Il se repentit, mais trop tard, de sa cruauté, & fit enterrer les amans avec pompe dans un même tombeau; pompe d'autant plus lugubre, que la Cour & la Ville pleurérent la tragique destinée de ces amans infortunez.

NOUVELLE XXXI.

Un Moine fit accroire à une femme de Venise que l'Ange Gabriel étoit amoureux d'elle, & coucha plusieurs fois avec elle sous la forme de cet Ange. Mais enfin surpris il se jetta par la fenêtre, & se sauva chez un pauvre homme, qui l'exposa le lendemain à la place de Saint Marc travesti en sauvage, où ayant été reconnu par les Moines de son Ordre, il fut d'abord mis en prison.

LA Religion est ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes; & cependant il n'y a rien

Digitized by Google

dont on abuse davantage. Quoiqu'on puisse dire en general que c'est le manteau qui couvre ordinairement les passions les plus criminelles, on peut dire néanmoins que cette profane licence est le défaut favori des gens d'Eglise. Il y eut autrefois à Imola un scelerat du premier ordre, & tellement reconnu pour tel, que quand il auroit été capable de faire une bonne action, on auroit cru que c'étoit un crime, tant il étoit perdu de réputation. Voyant donc qu'il étoit trop connu dans le pays de sa naissance, il vint à Venise à dessein de faire dans cette fameuse Ville ce qu'il ne pouvoit faire dans les lieux où il étoit connu. Il fit le repentant & le dévot, & comme s'il eut voulu pleurer ses pechez dans la retraite, il se fit Cordelier, & prit le nom de Frere Albert d'Imola. Jamais homme n'affecta mieux les dehors de la dévotion, & jamais Cordelier ne parla mieux de la penitence & de la mortification. Enfin d'un scelerat de profession qu'il étoit, il devint tout à coup un grand Saint pour les dehors seulement, car pour le cœur il étoit toujours le même. Quand il fut une fois Prêtre, il ne disoit jamais la Messe sans pleurer la Passion de Jesus-Christ: Et comme les larmes ne lui coutoient rien, & qu'il en trouvoit quand il en avoit besoin pour faire la décoration de ses prédications, il s'acquit en peu de tems une si grande réputation de sainteté, qu'on le faisoit executeur de presque tous les Testamens. S. François d'Assise n'eut jamais en ces quartiers plus de réputation que ce nouveau Cordelier, qui devint bien-tôt le Confesseur de tout ce qu'il y avoit de considerable de l'un & de l'autre sexe. Il arriva qu'une jeune A-

gnès nommée Lisette, femme d'un riche marchand que des affaires de Negoce avoient attiré en Flandres, vint se confesser à Frere Albert. Après qu'elle eut fait un catalogue assez superficiel de ses pechez, le Moine lui demanda si elle n'avoit point de Galant. La Belle fiere & orgueilleuse comme une Venitienne lui répondit d'un air chagrin: *De quoi vous servent vos yeux, mon Reverend Pere? Croyez-vous que mes beautez soient comme celles des autres? J'aurois plus d'Amans que je ne voudrois si j'étois moins difficile. Mais comme mes agrémens sont extraordinaires, je les réserve aussi pour des personnes du premier rang.* Elle dit mille extravagances de la même force au sujet de sa beauté qu'elle traita de celeste plus d'une fois. Frere Albert sentant d'abord que la Belle avoit une petite fluxion sur l'esprit, quoiqu'à cela près sa beauté fût fort mignogne, crut que c'étoit son affaire, & en devint passionnement amoureux. Mais jugeant qu'il lui falloit une conjoncture plus favorable pour l'humaniser, il se contenta pour lors de la censurer doucement, & de lui remontrer que ce qu'elle disoit d'avantageux pour elle, étoit un effet de vaine gloire & d'amour propre qu'il seroit bon de moderer. Lisette qui n'entendoit point de raillerie, lui répondit fierement qu'il étoit un sot, & qu'il ne connoissoit pas la difference qu'il y avoit d'une beauté à l'autre. Frere Albert ne voulant pas l'aigrir davantage lui donna l'absolution & la renvoya. Quelques jours après il alla chez elle, & l'ayant prise en particulier il se jetta à ses pieds, & la supplia de lui pardonner ce qu'il lui avoit dit en la confessant, dont il disoit avoir été si severement

Digitized by Google

châtié, qu'il venoit lui en demander pardon. Et qui est-ce qui vous en a ainsi châtié, dit d'abord Lisette? La nuit qui suivit votre confession, repliqua le Moine, étant à mon ordinaire en oraison dans ma cellule, j'apperçus tout à coup une grande lumiere, & à peine m'étois-je détourné pour voir ce que c'étoit, qu'un beau jeune homme sauta sur moi, & me donna tant de coups de bâton, qu'il pensa m'assommer. Après m'avoir ainsi maltraité je lui demandai qui il étoit, & pourquoi il m'avoit batu? Il me répondit qu'il étoit l'Ange Gabriel, & qu'il m'avoit châtié pour avoir eu la temerité de censurer les celestes beautez de Madame Lisette, qu'il aimoit aprés Dieu par dessus toutes choses. Ce fut à moi de lui demander pardon, & j'eu le bonheur de l'obtenir à condition que vous me pardonneriez aussi; car autrement il me menaça de me roüer de coups. Ha! Madame, que les Anges sont violens quand ils sont en colere! pardonnez-moi donc, Madame, & je vous dirai ensuite ce que l'Ange me dit de plus. Lisette étoit ravie d'entendre des choses qui flatoient si agréablement son idole, & les regardoit comme la verité même. Je vous l'avois bien dit, répondit-elle alors d'un ton de gravité, que mes beautez étoient célestes. Cependant je suis fâchée du mal qui vous a été fait, & afin qu'on ne vous en fasse plus, je vous pardonne à condition que vous me direz ce que l'Ange vous dit ensuite. Vous êtes, Madame, la plus heureuse de tous les femmes, reprit le Cordelier. L'Ange Gabriel vous aime avec passion, & s'il n'avoit pas craint de vous déplaire, il y a déja long-tems qu'il seroit venu coucher avec vous. Mais

si vous voulez que ce bonheur vous dure, gardez-vous bien de le publier. Il m'a donné ordre de vous dire qu'il veut venir passer une partie de la nuit avec vous quand vous le jugerez à propos : Et comme les Anges n'ont point de corps, il veut en emprunter un, & vous venir voir sous la forme humaine. Dites-moi donc dans quel tems vous voulez qu'il vienne, & sous la forme de qui ? La Belle répondit niaisement que si l'Ange l'aimoit, elle l'aimoit bien aussi; que quand il voudroit lui faire l'honneur de la venir voir, il seroit le très-bien venu, & qu'il la trouveroit toujours seule dans sa chambre; mais que ce seroit à condition qu'il n'aimeroit jamais qu'elle; & qu'au reste il viendroit sous telle forme qu'il lui plairoit, pourvû qu'il ne lui fît point de peur. Je vous demande une grace, Madame, reprit le Moine, en récompense du mal que j'ai reçû à cause de vous, c'est de trouver bon qu'il emprunte mon corps. L'Ange animant mon corps, il envoyera mon ame en paradis, & l'y retiendra tant qu'il demeurera avec vous. Il est juste, repliqua Lisette, de vous donner cette consolation pour vous dédommager des coups de bâton, que je vous ai attirez. Mais, Madame, ajouta le Cordelier, vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que l'Ange venant vous voir avec un corps, il ne peut entrer que par la porte comme font les autres hommes; ainsi vous donnerez ordre qu'il la trouve ouverte. Lisette l'ayant promis, Frere Albert la laissa si pleine de joie & d'impatience de voir son Ange, que la chemise ne lui touchoit pas au cul, & que chaque moment lui sembloit un siecle.

Frere Albert bien content de sa négociation, se

prépara au combat par plusieurs restaurans qu'il prit à l'avance ; & si-tôt que la nuit fut venuë il s'en alla chez Madame Lisette accompagné d'un autre Moine. D'abord qu'elle le vid entrer dans sa chambre en habit blanc, elle se mit à genoux devant l'Ange ; mais l'Ange l'ayant relevée lui donna sa benediction, & lui fit signe de se coucher. Elle obéit incontinent, & l'Ange la suivit de près. Frere Albert étoit bel homme, & d'une constitution vigoureuse ; ainsi se voyant avec Lisette qui étoit fraiche & délicate, il n'eut pas besoin de beaucoup de tems pour lui faire connoître, que les Anges de sa taille en sçavoient plus que son mari. La scene fut autant bien remplie que la belle pouvoit le souhaiter, & les intermedes ne furent employez qu'à s'entretenir de la gloire celeste. Le jour étant prêt à paroître, l'Ange jugeant qu'il étoit tems de se retirer, prit des mesures pour son retour, & alla retrouver son compagnon, que la gouvernante avoit fait coucher avec elle de peur des esprits. Madame Lisette n'eut pas plûtôt dîné qu'elle alla trouver Frere Albert pour lui conter son aventure, & ce que l'Ange Gabriel lui avoit dit de la gloire celeste ; à quoi elle ajouta mille visions, sans néanmoins parler du principal. Albert lui répondit qu'il ne sçavoit comment elle se trouvoit de lui ; mais qu'il sçavoit bien que s'étant apparu à lui la nuit passée, pour sçavoir le succès de son ambassade, il avoit fait passer son ame dans un lieu de délices, où elle avoit demeuré jusqu'au matin ; mais que pour son corps il ne sçavoit ce qu'il en avoit fait. Votre corps, répondit Madame Lisette, a été toute la

nuit entre mes bras avec l'Ange Gabriel ; & pour vous en convaincre, regardez sous votre teton gauche, vous y trouverez une marque qui ne s'effacera de long-tems, & qui n'est que l'impression d'un baiser plein d'ardeur que j'ai donné à l'Ange. Après un assez long entretien de la même force, Lisette s'en retourna chez elle, où le Cordelier Angelique lui rendit plusieurs visites sans le moindre contretems. Mais à la fin l'innocence de Madame Lisette lui fut fatale. Etant un jour avec une de ses compagnes, & la conversation étant tombée sur la beauté des femmes, elle ne manqua pas de relever la sienne par dessus celle des autres. Si vous sçaviez, ma chere, lui dit-elle, à qui j'ai l'honneur de plaire, vous donneriez la préference à ma beauté. L'amie bien aise de sçavoir ce qu'elle vouloit dire, répondit que cela pouvoit être vrai ; mais qu'à moins de sçavoir à qui elle plaisoit, une autre qu'elle auroit bien de la peine à le croire. Je ne devrois pas le nommer, ma chere, dit alors bonnement Lisette ; mais comme je n'ai rien de reservé pour vous, je vous dirai que c'est l'Ange Gabriel, qui m'aime comme soi-même, & qui me trouve la plus belle femme du monde, au moins me l'a-t-il dit ainsi. L'amie eut de la peine à s'empêcher de rire : mais comme elle étoit bien aise de la faire causer, elle lui répondit d'un air serieux que si l'Ange Gabriel étoit son amant, & qu'il lui eût dit cela, elle étoit persuadée qu'il n'y avoit rien de plus vrai ; mais qu'au reste elle avoit bien de la peine à croire que les Anges fissent des choses de cette nature. Ma chere, vous êtes dans l'erreur, repliqua Lisette. Je vous assure que c'est un

autre homme que mon mari. Au reste il m'a protesté qu'on fait l'amour au ciel aussi bien que sur la terre, & qu'il n'est amoureux de moi que parce qu'il n'y a point de beauté celeste qui égale la mienne. Il vient même souvent coucher avec moi. L'entendez-vous maintenant ? L'amie avoit une impatience extrême d'être en lieu où elle pût rire tout son saoul de l'innocence de Lisette. S'étant trouvée dès le soir même à une grosse compagnie de femmes, elle les regala de l'amour Angelique de Madame Lisette, dont elle fit le détail d'un bout à l'autre. Ces femmes le dirent à leurs maris & à d'autres femmes, & enfin l'avanture passa par tant de mains, qu'en moins de deux jours ce fut une chose publique. Les Beau-freres de Lisette en ayant été informez, résolurent de sçavoir comme cet Ange étoit fait. Frere Albert ayant eu le vent que la Belle avoit babillé, l'alla voir une nuit, pour lui faire connoître son imprudence. Mais comme les Beau-freres étoient en sentinelle, & l'avoient vû entrer, à peine étoit-il deshabillé, qu'il entendit du monde à la porte de la chambre. Frere Albert fut d'abord au fait, & ne voyant point d'autre parti à prendre, il se jetta par une fenêtre dans le grand canal qui étoit au-dessous, & le traversa à la nage sans s'être fait aucun mal. Il se refugia dans une maison qu'il trouva ouverte, & pria un bon homme qui y demeuroit de lui sauver la vie. Frere Albert donna un si beau tour à son avanture, qu'il toucha le bon homme. Le jour étant venu le bon homme sortit, laissant Frere Albert enfermé. Les Beau-freres n'ayant point trouvé l'Ange, dirent mille injures à Lisette, & se retirérent avec les

Digitized by Google

nipes de l'Ange Gabriel. Cependant l'aventure s'étant déja répanduë, le bon homme entendit dire à la place de Realte, que l'Ange Gabriel ayant été surpris couché avec Madame Lisette, avoit passé le grand canal à la nage, & qu'on ne sçavoit dequoi il étoit devenu. Il crut d'abord que cet Ange étoit l'homme qu'il avoit chez lui. Il s'en revient, le questionne, le reconnoît & le menace de le livrer aux parens de Lisette, à moins qu'il ne lui donne cinquante ducats. Frere Albert trouva moyen de faire la somme demandée, & pria son hôte de le faire évader. L'hôte lui dit qu'il n'y avoit qu'un seul moyen pour le faire surement. Il se fait aujourd'hui une ceremonie à la place de saint Marc, où chacun peut mener un homme déguisé en ours ou en sauvage. Si vous voulez vous travestir de l'une de ces manieres, je vous y menerai; & quand la cérémonie sera finie, je vous conduirai de-là en lieu de sûreté. Car afin que vous le sçachiez, ajouta le bon homme, les parens de Madame Lisette ayant eu avis que vous êtes chez moi, ont mis tant de gens sur les avenuës, qu'il n'est pas possible que vous sortiez d'ici sans tomber entre leurs mains, à moins que vous ne vous resolviez à faire ce que je vous dis. La peur détermina Frere Albert, & le fit consentir au déguisement proposé. Le bon homme donc le graissa de miel, le couvrit de duvet, & le mit dans l'état qu'il falloit pour paroître en vrai sauvage. Ensuite il fit publier à son de trompe, que qui voudroit voir l'Ange Gabriel, n'avoit qu'à se trouver à la place de saint Marc. Il ne fut pas plutôt en ruë tenant son sauvage par une chaîne, & le faisant marcher devant, qu'il se vid entouré

d'une infinité de gens, qui crioient confusément, comme s'il eut été question d'une merveille. Arrivé à la place de saint Marc, il attacha son sauvage à un pilier, & le laissa exposé aux mouches pendant plusieurs heures. Voyant donc que la place étoit pleine de monde, il fit semblant de détacher son sauvage, & lui ôta le duvet qu'il avoit sur le visage, criant de toute sa force, Messieurs, voici l'Ange Gabriel qui est descendu du ciel en terre pour consoler durant la nuit les Dames de Venise. Frere Albert étant incontinent reconnu, il se fit une huée d'un demi-quart d'heure. Il n'y eut point d'injure qu'on ne lui dît, & chacun se fit un devoir de lui jetter quelque ordure au visage. Les nouvelles en étant venuës au Couvent, on fit sortir six Cordeliers qui lui apportérent un habit, & le ramenérent au Couvent suivis d'une foule de peuple qui faisoit des huées continuelles. Frere Albert fut mis en prison, où l'on dit qu'il mourut de déplaisir & de misere peu de tems après.

NOUVELLE XXXII.

Aventure de trois sœurs & de leurs Amans.

Il y avoit à Marseille un riche marchand nommé Narnald Cluade, homme de basse naissance, mais tout plein d'honneur & de bonne foi. Sa famille étoit nombreuse, & il avoit entr'autres enfans trois filles, & dont la plus jeune avoit quatorze ans. On étoit sur le point de les marier, &

l'on n'attendoit que le retour de leur pere, qui étoit en Eſpagne pour les affaires de ſon commerce. L'une de ſes filles s'appelloit Nanette, l'autre Madelaine, & la troiſiéme Bertelle. Un jeune Cavalier nommé Reſtagnon aimoit Nanette, & en étoit aimé. Reſtagnon avoit peu de bien; mais comme ce défaut étoit réparé par la bonne mine, & par la fineſſe de l'eſprit, il avoit ſçu gagner le cœur de la Belle, & en avoit obtenu des faveurs anticipées. Pendant que Reſtagnon joüiſſoit tranquillement de ſon bonheur, deux jeunes Cavaliers dont l'un ſe nommoit Foulques, & l'autre Huguet, devinrent amoureux des deux ſœurs de Nanette; le premier de Madelaine, & l'autre de Bertelle. Reſtagnon fut d'abord informé de cette intrigue par le moyen de Nanette, & réſolut de profiter de l'occaſion pour ſe tirer de la pauvreté où il étoit. Il fit connoiſſance avec eux, & les accompagnoit ſouvent chez leurs maîtreſſes, où il avoit le plaiſir de voir la ſienne en même tems. Etant donc devenus amis intimes, il les regala un jour chez lui, & après les avoir aſſurez de la ſincerité de ſon amitié par les raiſons les plus fortes qu'il put s'imaginer, il leur dit qu'il avoit une penſée qu'il étoit bien aiſe de leur communiquer. J'aime Nanette, mes amis, leur dit-il, & vous n'aimez pas moins ſes deux ſœurs. Si vous voulez faire ce que je vous dirai, j'ai un moyen pour nous rendre heureux tous trois. Vous êtes riches, & je ne le ſuis pas. Si vous voulez donc me faire part de vos biens, & convenir d'un lieu où nous puiſſions nous retirer & vivre en commun, je m'engage à faire ſuivre les trois ſœurs avec la meilleure partie du bien de leur pere

pere ; & cela étant quel bonheur sera comparable au nôtre? Les deux Cavaliers passionnez outre mesure ne balancérent point à accepter le parti. Quelques jours après Restagnon trouva moyen d'avoir un tête à tête avec Nanette, & lui communiqua l'accord qu'il avoit fait avec les Amans de ses sœurs, la suppliant de faciliter les choses autant qu'il lui seroit possible : A quoi elle consentit d'autant plus volontiers, qu'elle se verroit par ce moyen en pleine liberté de joüir sans obstacle de la compagnie de son Amant. Elle l'assûra qu'elle feroit faire à ses sœurs tout ce qu'il seroit nécessaire, & qu'il n'avoit de son côté qu'à disposer les choses pour la retraite. Restagnon informa les autres d'un si heureux commencement ; & après avoir choisi l'Isle de Candie pour le lieu de leur sejour, ils vendirent ce qu'ils avoient de fonds sous prétexte de vouloir entrer dans le commerce, & achetérent une Fregate qu'ils arméent secretement, attendant un moment favorable pour mettre à la voile. Nanette trouva ses sœurs si bien disposées, & leur dit tant de choses, qu'elles attendoient le départ avec une extrême impatience. Ce moment si souhaité étant enfin venu, les trois sœurs qui avoient pris leurs mesures à l'avance, trouvérent moyen de mettre la main sur l'argent, & sur les joyaux de leur pere & en prirent autant qu'elles purent en emporter. Dans cet équipage elles allérent trouver leurs Amans qui les attendoient, & s'embarquérent incontinent. Ils firent force de voiles, & comme le vent étoit assez favorable, ils arrivérent bientôt à Genes, où ils firent quelque séjour pour se rafraîchir. Arrivez heureusement en Candie, ils s'é-

tablirent près de la ville de ce nom, & achetérent de fort belles maiſons, où ils vivoient très-ſplendidement. Groſſe meûte, force oiſeaux, feſtins continuels, & grand divertiſſement avec leurs Maîtreſſes. Bref ils ne s'étoient tous jamais trouvez mieux, & n'avoient plus rien à deſirer. Mais comme on ſe dégoute enfin de tout, & que les plaiſirs même perdent ce goût exquis qui les fait eſtimer, quand ils ſont en trop grande abondance, Reſtagnon paſſionné de Nanette dans le tems qu'il ne la voyoit qu'à *la* dérobée, ſe refroidit dès qu'il s'en vid le maître. S'étant donc trouvé en regal chez un Gentilhomme du pays, il vid une jeune fille qui lui plût extrêmement. Nanette s'étant apperçue des ſoins & des aſſiduitez de Reſtagnon pour cette fille, devint tellement jalouſe, qu'il ne pouvoit faire un pas qu'elle n'en fût informée, & ne lui fit mille outrageans reproches. Comme les difficultez enflâment le deſir, plus Nanette faiſoit d'efforts contre ſa rivale, plus augmentoit-elle la paſſion que Reſtagnon avoit pour elle. Elle tomba dans une mélancolie extrême, & eut autant d'averſion qu'elle avoit eu auparavant d'amour pour Reſtagnon: Elle ſe mit même en tête, & peut-être avec raiſon, qu'il avoit reçu de ſa rivale des faveurs, qu'elle croyoit qu'il ne devoit recevoir que d'elle. S'abandonnant donc alors à ſon reſſentiment & à ſa fureur, elle réſolut de ſe défaire de ſon infidele. Pour cet effet elle s'adreſſa à une vieille Grecque, ſçavante en l'art d'empoiſonner, qui lui donna une certaine eau, qu'elle fit prendre à Reſtagnon un jour qu'il étoit fort échauffé, & qu'il ne s'attendoit à rien moins qu'à cela. Comme le poiſon

Digitized by Google

étoit extrêmement violent, Reſtagnon ne vécut qu'une nuit. Les quatres autres pleurérent beaucoup le mort, & Nanette ne fit pas mal ſon devoir, pour l'exterieur au ſujet des doléances. Quelques mois après la vieille Grecque fut arrêtée pour crime, & déclara dans les tourmens de la queſtion la part qu'elle avoit euë à la mort de Reſtagnon. Sur cette déclaration le Duc de Candie fait arrêter Nanette qui avoüa ſans queſtion tout ce qui s'étoit paſſé. Foulques & Huguet furent bien ſurpris quand ils apprirent pourquoi Nanette avoit été arrêtée, & n'oubliérent rien pour la garentir de la peine qu'elle meritoit: Mais toutes leurs peines furent inutiles, & il ſembloit que le Duc eut réſolu de ne lui faire aucune grace. Madelaine qui étoit jeune & belle & à qui le Duc avoit long-tems fait l'amour ſans ſuccès, crut qu'un peu de complaiſance pourroit ſauver ſa ſœur. Dans cette vûë elle fit dire au Duc qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit, pourvû qu'il lui rendît ſa ſœur, & qu'il fût ſecret. L'Ambaſſade ne déplût pas au Duc, & enfin l'amour l'emporta ſur la raiſon & ſur la juſtice. Ayant donc fait arrêter Foulques & Huguet avec le conſentement de ſa Maîtreſſe, ſous pretexte qu'ils avoient eu part à la mort de Reſtagnon, il ſe rendit ſecretement chez elle, & fit courre le bruit qu'il avoit fait noyer Nanette, qu'il ramena à ſa ſœur, la priant de lui continuer ſon amitié, & de faire éloigner la coupable, de peur qu'il ne fût obligé de la faire punir, ſi l'on venoit à ſçavoir le fait. Après quelques jours de priſon, Foulques & Huguet furent relâchez: Et comme ils ne doutoient pas que Nanette n'eût été noyée, ils ſe mirent en devoir

Digitized by Google

d'en consoler ses sœurs. Quelque soin que Madelaine prît de cacher Nanette, Foulques s'apperçut neanmoins qu'elle étoit chez lui, & en fut fort étonné. Il se souvint incontinent de l'amour que le Duc avoit eu pour Madelaine, & ne douta point qu'il n'eut été la victime du crime de sa sœur. Madelaine fit merveilles pour lui deguiser la verité; mais ces merveilles ne le persuadérent point, & grossirent au contraire si fort ses soupçons, qu'après plusieurs questions accompagnées d'emportement & de fureur, il la contraignit d'avoüer ce qui s'étoit passé. Elle eut beau lui demander quartier avec cris & larmes, rien ne fut capable de desarmer sa colere, & de l'empêcher de lui passer son épée au travers du corps. Il n'eut pas plutôt fait le coup, que craignant le ressentiment du Duc, il alla trouver Nanette, & lui dit d'un air gai, qu'il venoit la prendre pour la dérober à la cruauté du Duc, & satisfaire à la parole que sa sœur avoit donnée, de la faire éloigner. Nanette qui n'avoit que trop de sujet de crainte, ne balança point à le suivre, & sans songer à prendre congé de sa sœur, ils sortirent tous deux au commencement de la nuit, gagnérent le plus proche, & s'embarquérent sans qu'on ait jamais sçu où ils étoient allez. Le Duc averti que sa Maîtresse avoit été massacrée fit prendre Huguet & sa Maîtresse qui ne sçavoient encore rien ni de la mort de Madelaine, ni de la fuite des autres. Les tourmens qu'on leur fit souffrir, les contraignirent de confesser qu'eux & les fuyards étoient coupables de la mort de Madelaine. Et comme il n'y avoit que la mort à attendre après une telle confession, ils trouvérent moyen de corrom-

pre leur Concierge, & se sauvérent avec lui à Rhodes, où ils finirent leurs jours dans une extrême misere.

NOUVELLE XXXIII.

Gerbin contre la foi des traitez donne bataille à un vaisseau de Tunis, à dessein d'enlever la fille du Roi qui y étoit. Les Barbares connoissant le dessein de Gerbin tuent la Princesse. Gerbin s'empare du vaisseau, & ne fait quartier à personne; puis de retour à la Cour eut la tête tranchée.

L'Amour n'entre pas toujours par les yeux, mais se glisse quelquefois par les oreilles. Et c'est ce que fera voir la Nouvelle suivante. Guilleaume II. Roi de Sicile eut deux enfans de sexe different. Le garçon s'appelloit Roger, & la fille Constance. Roger mourant avant son pere laissa un fils appellé Gerbin, que le Grand-pere fit élever avec beaucoup de soin. L'art joint avec la nature en fit un Prince accompli, & le rendit celebre par sa vaillance & par sa vertu, non seulement dans le Royaume, mais aussi dans les pays étrangers, & sur tout en Barbarie. La renommée porta le bruit de son merite jusqu'à la fille du Roi de Tunis, qui étoit alors tributaire de la Sicile. Cette Princesse passoit au jugement de ceux qui l'avoient vûë pour la plus belle personne que la nature eut jamais formée, & pour la plus accomplie soit pour l'esprit,

soit pour le corps. Elle prenoit un plaisir particulier d'entendre parler des grands hommes; & on lui dit tant de merveilles de la valeur & des autres vertus de Gerbin, que le concevant comme un homme extraordinaire, elle ne put s'empêcher de l'aimer sur le simple recit qu'on lui en faisoit. La beauté & le merite de la Princesse de Tunis ne faisoient pas moins de bruit en Sicile, que la valeur & les grandes qualitez de Gerbin en faisoient à Tunis; & l'on peut dire que si la Princesse aimoit le Prince sur la foi des recits, le Prince ne l'aimoit pas moins. Il desiroit passionnement de la voir, & en attendant qu'il pût se satisfaire, il lui faisoit faire des complimens par deux de ses amis qui alloient à Tunis, avec ordre de lui faire sçavoir du mieux qu'il se pourroit l'estime qu'il avoit pour elle. Il trouva même moyen de lui faire offrir ses services & sa personne par un Envoyé travesti en marchand, qui fit semblant d'avoir des joyaux à lui vendre. Elle reçut favorablement l'Ambassadeur & l'ambassade, & répondit autant obligeamment qu'on pouvoit le souhaiter, par une de ses plus belles bagues qu'elle envoya au Prince, & qu'il reçut comme un gage de l'amour réciproque qu'elle avoit pour lui. Ils s'écrivirent plusieurs fois, s'envoyérent mutuellement des presens par le même ministre, & souhaitérent avec une égale passion de se voir de plus près. Mais comme le commerce fut long & secret, il arriva que le Roi de Tunis promit sa fille en mariage au Roi de Grenade. La Princesse fut dans la derniere affliction de cet engagement, & eut vingt fois envie de se dérober, & de venir trouver son Amant: Mais le peu

d'apparence qu'elle voyoit à réüssir, l'empêcha de rien hazarder. Gerbin de son côté étoit au desespoir de ce mariage, & songeoit à enlever sa Maîtresse s'il arrivoit qu'on l'amenât par mer à son mari. Le Roi de Tunis ayant eu le vent de cette amourette & du dessein de Gerbin; convaincu d'ailleurs de la bravoure de ce Prince, & de l'impossibilité où il seroit de lui resister, envoya des Ambassadeurs au Roi de Sicile pour lui notifier le mariage de sa fille, & pour lui demander son approbation & un Sauf-conduit qui le mit à couvert de toute insulte. Le Roi de Sicile qui n'avoit rien sçu des amours de Gerbin, accorda tout ce qu'on lui demanda, & pour preuve de sa bonne foi il envoya un de ses gants au Roi de Tunis. Le Barbare n'eut pas plutôt reçu le tout, qu'il fit partir sa fille sous bonne escorte sur un vaisseau de guerre pourvû de tout ce qui étoit nécessaire. La Belle voyant les préparatifs qu'on faisoit pour son départ, eut le tems de faire partir secretement un homme pour Palerme, avec ordre de saluer Gerbin de sa part, & de lui dire qu'elle partoit en peu pour Grenade, & qu'elle s'attendoit qu'il lui feroit connoître en cette occasion, s'il étoit aussi brave qu'il en avoit la réputation, & s'il l'aimoit autant qu'il avoit voulu lui faire croire. Gerbin se trouva dans un grand embarras à cause du Sauf-conduit que le Roi son grand-pere avoit donné: cependant resolu de sacrifier tout à son amour & à sa réputation, il part pour Messine, fait armer promptement deux Galeres sur lesquelles il mit des gens choisis, & prend la route de Sardaigne, où il crut que la Princesse passeroit. A peine y fut-il arrivé, qu'il vid pa-

roître le vaiſſeau de ſa Maîtreſſe, qui venoit à petit vent. Gerbin exhorta les ſiens à ſe battre en braves gens, & les anima par l'eſperance du butin, leur déclarant qu'il ne vouloit pour ſa part que la Princeſſe qui l'obligeoit à prendre les armes, & qui étoit ſur le vaiſſeau barbare. Chacun ayant répondu par de grands cris, les Trompettes ſonnent, tout le monde court aux armes, & les Rameurs ſont de leur mieux pour aborder le vaiſſeau de la Princeſſe. Les Barbares voyant venir les Galeres, & ne pouvant s'éloigner faute de vent, reſolurent de ſe défendre. Gerbin étant à bonne portée, envoya une chaloupe à bord demander les Commandans du vaiſſeau, ou qu'il alloit faire tirer. Les Barbares ſe plaignirent de la violation de la foi, alleguérent le Sauf-conduit du Roi de Sicile, & montrérent le gant du Roi, proteſtant qu'ils ne ſe rendroient qu'à l'extrêmité. Gerbin que la vûë de la Princeſſe avoit enflamé de nouveau, ſe moqua de tout cela, & leur fit ſçavoir pour la derniere fois, qu'ils devoient ſe reſoudre à donner la Princeſſe, ou à combatre. Ils prirent le dernier parti, & commencérent à faire vôler les fleches. Le combat fut ſanglant, & la perte grande de part & d'autre. Gerbin voyant enfin que la victoire balançoit, prit un petit vaiſſeau qu'il avoit amené de Sardaigne, y mit du feu, & aborda le vaiſſeau des Barbares avec ſes deux Galeres. Les infideles voyant qu'il n'y avoit qu'à mourir ou à ſe rendre, firent venir la Princeſſe ſur le tillac, & la faiſant voir à Gerbin, la maſſacrérent à ſes yeux, & la jettérent à la mer, lui diſant; tu la veux, & tu l'auras comme ta foi l'a meritée. Gerbin au deſeſpoir d'une ſi

horrible cruauté, & aimant mieux mourir que vivre, accrocha le vaisseau, sauta dessus malgré la resistance des Infidéles, tüant à droit & à gauche tout ce qui se presentoit devant lui. Il fit sauver tout ce qu'il put pour récompenser ses gens, mit ensuite le feu au vaisseau, & retourna dans sa Galere fort affligé de sa victoire. Il fit pêcher le corps de la Princesse, & après l'avoir long-tems pleurée, il reprit la route de Sicile, & la fit enterrer en grande pompe à Ustica, petite Isle vis-à-vis de Trepani. Le Roi de Tunis informé de ce qui étoit arrivé, envoya des Ambassadeurs au Roi de Sicile pour se plaindre d'une violation de foi si insigne. Le Roi en fut extrêmement fâché, & ne pouvant lui refuser la justice qu'il demandoit, il fit prendre Gerbin, & le condamna lui même à avoir la tête tranchée; ce qu'il fit executer en sa présence, malgré toutes les prieres que les plus Grands de la Cour pûrent lui faire en faveur du coupable; aimant mieux n'avoir point d'heritier, que de passer pour un Prince sans foi.

NOUVELLE XXXIV.

L'Amant d'Isabeau ayant été tué par ses freres, s'apparut à elle en songe, & lui indiqua le lieu où il étoit enterré. Isabeau ayant trouvé le corps de son Amant, lui coupa la tête, & la garda long-tems dans un pot à fleurs.

IL y avoit à Messine trois freres marchands, qui demeurérent maîtres d'un grand bien après la mort de leur pere. Ils avoient une sœur jeune, bel-

le & bien faite, qui se nommoit Isabeau, & qu'ils n'avoient point mariée, quoiqu'ils en eussent souvent trouvé l'occasion. Ils avoient aussi pour garçon de boutique un jeune homme de Pise, nommé Laurent, qui gouvernoit toutes leurs affaires. Il avoit tant de bonne mine & d'agrément, qu'Isabeau ne put s'empêcher de l'aimer. Laurent s'en apperçut, & renonça pour elle à tous ses autres attachemens. Comme ils avoient tous deux le même but & le même dessein, ils ne furent pas longtems à en venir à la conclusion du Roman. Le commencement de leur amour fut accompagné de de tout le succès & de tout le secret qu'ils pouvoient desirer; mais enfin Isabeau s'étant levée une nuit pour aller trouver son Laurent, l'aîné des freres s'en apperçut, & découvrit toute l'intrigue de ses propres yeux. Il ne dit mot jusqu'au lendemain qu'il fit part à ses freres de ce qu'il avoit vû. Après avoir envisagé la chose de tous les côtez, il fut resolu de souffrir un mal qu'ils ne pouvoient faire éclater sans infamie pour eux & pour leur sœur, & d'attendre le moment favorable où ils pourroient y remedier sans inconvenient. Ils en userent donc avec Laurent comme à l'ordinaire; mais le commerce de galanterie allant toujours son train, ils craignirent avec raison les suites d'un jeu si sujet aux accidens, & resolurent enfin d'en interrompre le cours. Ils firent semblant d'aller se divertir hors de la ville, & mirent Laurent de la partie, qui en fit d'autant moins de difficulté, qu'il n'avoit remarqué aucun changement à son égard dans l'esprit de ses maîtres. Etant donc venus en un lieu fort écarté, ils se jetterent tout à-coup sur

Digitized by Google

lui, & le poignardérent. Après l'avoir enterré sans être vûs de personne, ils s'en retournérent à Messine, & firent courre le bruit qu'ils l'avoient éloigné pour leurs affaires, comme ils faisoient fort souvent. Mais comme il ne revenoit point, & qu'Isabeau ne s'accommodoit pas d'une si longue absence, elle demandoit souvent à ses freres quand il reviendroit. Elle le demanda un jour avec tant d'empressement, qu'elle se fit brusquer. Isabeau craignant & ne sçachant quoi, demeura fort triste, & n'osa plus s'enquerir de son amant. Elle l'appelloit souvent la nuit, & se plaignoit quelquefois avec larmes de son retardement : Bref, elle n'avoit pas un moment de joye dans l'impatience où elle étoit de le revoir. Une nuit après avoir bien pleuré son Laurent, & s'étant enfin endormie, il s'apparut à elle tout défiguré, & avec des habits déchirez, & lui dit, à ce qui lui sembla : Tu te plains de moi sans raison : Tes freres m'ont tué, Isabeau, & je ne puis plus revenir te voir : Ils m'ont enterré en un tel endroit. Adieu, ne m'appelle plus. Isabeau s'étant éveillée, crut son songe comme un article de foi, & pleura beaucoup. Le lendemain sans parler de rien à ses freres, elle prit une servante de confiance, & s'en alla au lieu où son amant lui avoit indiqué qu'il étoit enterré. Elle chercha où la terre étoit la plus molle, & ne foüit pas long-tems sans trouver le corps de son amant, qui n'étoit pas encore corrompu. Ce triste spectacle renouvella ses plaintes, ses soupirs & ses larmes. Cependant voyant qu'elle n'étoit pas en lieu pour pleurer, elle songea à emporter ce corps ; mais jugeant que cela ne se pouvoit, elle se con-

Digitized by Google

tenta d'en faire emporter la tête, & de rejetter de la terre sur le reste. Elle envelopa cette tête dans un mouchoir, & de retour chez elle, les larmes vinrent en si grande abondance, qu'elle n'eut pas besoin d'autre eau pour laver cette chere tête qu'elle baisa mille fois. Cela étant fait, elle la mit dans un grand pot à fleurs, envelopée dans un drap de soye, jetta de la terre par dessus & y planta plusieurs pieds de basilic de Salerne, qu'elle n'arrosoit que d'eau-rose, ou d'eau de fleurs d'orange, ou de ses larmes, se tenant toujours assise auprès de son pot qui contenoit les précieux restes de son cher Laurent. Elle pleuroit quelquefois si abondamment, que le basilic étoit tout trempé de ses larmes. Un soin si continuel & la graisse que la terre recevoit de cette tête firent croître le basilic à vûë d'œil, & le rendirent fort beau & fort odoriferant. Isabeau au contraire devint à rien; ses yeux étoient enfoncez, son visage maigre & décharné étoit aussi affreux qu'il avoit été agréable. Ses freres surpris que sa beauté se fût sitôt évanouïe, ne sçavoient à quoi en attribuer la cause, lorsqu'apprenant des voisins qu'elle ne faisoit que pleurer autour de son pot, ils lui en firent des reproches; & voyant qu'elle ne laissoit pas de continuer, ils trouvérent moyen de le lui faire dérober. Elle demanda plusieurs fois avec beaucoup de chaleur qu'on lui rendît son pot; mais ne le trouvant point, elle en eut tant de douleur qu'elle tomba malade, & ne fit que demander son pot tant que son mal dura. Ses freres surpris qu'elle aimât tant une chose qui leur paroissoit si peu aimable, eurent envie de sçavoir ce qu'il

Digitized by Google

y avoit dedans, & y trouvérent une tête de mort, qu'ils reconnurent aux cheveux crêpez pour celle de Laurent. L'étonnement où ils furent, & la peur qu'ils eurent d'être découverts, les détermina à enterrer cette tête, & à quitter Messine pour se retirer secretement à Naples. Pour Isabeau, elle demeura à Messine, & toujours demandant son pot, pleura tant qu'elle en mourut.

NOUVELLE XXXV.

Gabriel & Andrée s'aimant tendrement, font chacun un songe qu'ils se communiquent. Mort subite de Gabriel. Embarras d'Andrée qui tombe entre les mains de la justice. Violence du Podestat glorieuse à Andrée & utile à sa justification.

MEssire Noir de Ponte Carraro, Gentil-homme de Bresse, eut autrefois une fille nommée Andrée à qui la nature n'avoit rien épargné ni pour le corps ni pour l'esprit. Elle devint amoureuse d'un jeune Cavalier de ses voisins, homme d'une naissance obscure, mais au reste doüé de toutes les qualitez qui font un honnête homme. La Belle trouva moyen de faire sçavoir à son amant ce qu'elle sentoit pour lui, & se servit pour cet effet du ministere d'une fille de chambre qui lui étoit fort affidée. Elle fit même en sorte qu'ils se virent plusieurs fois au jardin de Messire Noir avec une satisfaction reciproque. Ils anticipérent

les privautez du mariage, & afin que rien ne pût alterer leur amitié, ils se mariérent enfin de consentement & de promesses, de maniere que si la bonne foi suffit seule pour rendre un mariage légitime, on pouvoit dire qu'il ne manquoit rien au leur. Continuant donc à se voir comme mari & femme, il arriva qu'Andrée songea qu'elle étoit au jardin avec Gabriel, & qu'elle le tenoit embrassé : Que dans cette situation elle avoit vû sortir de Gabriel je ne sçai quoi de noir & d'affreux qu'elle n'avoit pû démêler : Que ce je ne sçai quoi de noir qui choquoit si fort la vûë, lui avoit arraché son Amant; que tout avoit disparu à ses yeux; que la douleur & l'accablement l'avoient reveillée ; & qu'encore qu'à son réveil elle eût tâché d'appeller la raison à son secours, elle n'avoit jamais pû se guérir de la peur que lui avoit fait ce songe. Elle en étoit si prévenuë, qu'elle fit tout ce qu'elle pût pour rompre un rendez-vous qu'elle avoit donné à son Amant pour la nuit prochaine : Mais elle trouva tant de résistance, qu'elle le reçût au jardin comme à l'ordinaire, soit qu'elle ne voulût pas le désobliger, ou qu'elle fut bien aise de ne lui donner aucun soupçon. Après les premieres caresses le Cavalier demanda à la Belle, pourquoi elle avoit voulu l'empêcher de venir au jardin ? Elle lui conta son songe, & lui dit la peur qu'elle avoit euë. Il lui répondit en riant que les songes ne signifioient rien, & qu'ils ne venoient le plus souvent que d'avoir trop ou trop peu mangé. Si j'ajoûtois foi aux songes, continua-t-il, j'en ai fait un la nuit passée qui m'auroit empêché de venir ici. Il me sembloit que chassant dans une forêt

charmante, j'avois rencontré une Biche extraordinairement blanche & belle, qui s'étoit en peu de tems si fort familiarisée avec moi, qu'elle ne me perdoit pas d'un pas. Je l'aimois si fort, ce me sembloit, que de peur de la perdre je lui ai mis un collier d'or, attaché à une chaîne du même metal, que je tenois à la main. M'étant arrêté avec ma Biche qui avoit la tête sur mes genoux, je vis sortir de je ne sçai où une Lionne noire, affamée, & horrible à voir, qui se jetta à moi, me déchira le côté gauche, & voulut m'arracher le cœur sans que je fisse aucune résistance. La douleur que j'ai cru sentir, m'a reveillé. J'ai d'abord porté la main au côté gauche, & n'ayant trouvé rien de changé, je me suis mocqué de moi-même d'avoir été si crédule. J'ai souvent fait des songes sans qu'il m'en soit arrivé jamais ni pis ni mieux. Le songe du Cavalier augmenta la peur de la Belle, qui n'en témoigna pourtant rien pour ne le pas desobliger. Quoiqu'ils ne cessassent de s'embrasser & de se caresser, la Belle craignant sans sçavoir pourquoi, regardoit son Amant plus qu'elle n'avoit de coutume; & portoit les yeux par-ci par-là pour voir s'il ne paroissoit rien de noir, lorsque Gabriel l'embrassa en soupirant, & dit d'une voix tremblante: A mon secours, Madame; je suis mort. A peine avoit-il achevé ces paroles, qu'il tomba à ses pieds. Elle le releva, & lui ayant mis la tête sur ses genoux, lui demanda en le baisant quel étoit son mal? Mais il n'eut pas la force de lui répondre, & rendit le dernier soupir un moment après. Jamais douleur ne fut plus grande que celle d'Andrée. Elle pleura, & l'appella cent fois. Elle le tâta, & le trouvant froid

par tout, ne douta pas de son malheur. La fille de chambre que les cris de la Belle avoient fait approcher, la trouva dans un accablement extrême. Après avoir pleuré toutes deux de compagnie sur le visage du mort, Andrée dit à la fille de chambre d'un ton de desespoir, que puisqu'elle avoit perdu ce qu'elle avoit de plus cher au monde, elle étoit resoluë de renoncer à la vie: Mais qu'avant que de se donner la mort, elle voudroit bien trouver moyen de mettre son honneur à couvert, & de faire rendre à son Amant les honneurs de la sepulture. La confidente répondit, que c'étoit le moyen de le perdre en l'autre monde comme elle l'avoit perdu en celui-ci, & que se donnant la mort, elle iroit droit en enfer, où l'ame de son Amant n'étoit point allée, étant aussi honnête homme qu'il étoit: Qu'il valoit mieux se consoler, & prier Dieu pour lui. Qu'à l'égard de la sepulture, elles pouvoient l'enterrer dans le jardin, ou l'emporter dehors; & que les premiers qui le trouveroient, ne manqueroient pas d'en avertir ses parens qui satisferoient aux devoirs de la sepulture. Andrée toute affligée qu'elle étoit, écoutoit néanmoins le conseil de sa confidente, qu'elle ne trouva pas à son gré. A Dieu ne plaise, répondit-elle sanglotant, qu'un mari qui m'a été si cher, soit enterré comme un chien, ou jetté sur le pavé. Il a eu mes larmes, & je veux qu'il ait aussi celles de ses parens, s'il se peut. Sur cela elle lui donna ordre d'aller prendre un drap de soie dans son cabinet, dans lequel elles l'envelopperoient, & le porteroient ensuite à sa porte qui n'étoit pas éloignée, ajoutant que si ce n'étoit pas une grande consolation pour les parens du

mort, c'en seroit une fort grande pour elle, de lui voir rendre les honneurs qu'il meritoit. Après que le mort eut été envelopé avec un carreau sous la tête & une grande quantité de roses, la Belle tira de son doigt l'anneau que son Amant lui avoit donné, en lui donnant la foi du mariage, & le mit au sien en faisant mille lamentations, qui ne finirent que par un évanoüissement. Aussi-tôt qu'elle fut revenuë, elles prirent le drap par chacune un bout, & se mirent en devoir de porter le mort devant sa porte. Elles furent surprises & arrêtées en chemin par les Officiers du Podestat, qui poursuivoient un criminel. Andrée qui aimoit mieux mourir que vivre, leur dit d'abord sans embarras, qu'elle étoit prête de comparoître devant le Podestat, auquel elle diroit franchement toute la vérité : Mais comme elle vouloit le faire volontairement, elle ne prétendoit pas que personne mît les mains sur elle, ni touchât à ce corps, à moins que de vouloir être accusé de sa mort. Le Podestat averti de la chose, fit venir Andrée dans sa chambre, l'interrogea, & fit visiter le corps par des Medecins, qui dirent que Gabriel n'avoit été ni tué ni empoisonné ; mais qu'il avoit été étouffé par un abcès qui lui avoit crevé auprès du cœur. Le Podestat voyant par cette déposition qu'Andrée n'étoit point coupable, s'avisa de vouloir lui donner ce qu'il ne pouvoit lui rendre, & lui offrit de la renvoyer, pourvû qu'elle voulût condescendre à ses très-humbles supplications. Le Magistrat n'ayant pas eu une réponse favorable, voulut en venir à la violence. La Belle le repoussa courageusement, & lui dit je ne sçai combien de choses offensantes. Le jour é-

Digitized by Google

tant venu le pere de la Belle fut averti assez à tems pour courir au secours de sa fille, accompagné de plusieurs de ses amis. Le Podestat voulant prevenir l'accusation qu'Andrée lui pourroit faire, prit le parti de dire au pere, qu'ayant voulu éprouver sa fille, il avoit lieu de louer sa vertu & sa constance; & qu'encore que son mari fût un homme de peu de naissance, il la prendroit volontiers pour sa femme, s'ils le vouloient bien tous deux. A peine le Podestat avoit-il achevé de parler, qu'Andrée s'étant jettée aux pieds de son pere: Il n'est pas besoin, lui dit-elle, que je vous entretienne de mon malheur: vous en êtes sufisamment informé. Mais je dois vous demander pardon de m'être mariée à votre insçu à un homme que j'aimois. Le pardon que je vous demande, n'est pas pour prolonger ma vie, mais pour mourir avec votre amitié. Messire Noir fort vieux & naturellement bon, la releva en pleurant, & lui dit le plus doucement du monde, qu'il ne se plaignoit pas tant de ce qu'elle s'étoit mariée, que du peu de confiance qu'elle avoit eue en lui, de lui en faire un secret. Mais que les choses étant ainsi; comme il l'auroit traité de son gendre pendant sa vie, s'il l'eut connu pour tel, il vouloit le traiter de même après sa mort. Il le fit, comme il l'avoit dit, & Gabriel fut enterré non pas comme un bourgeois, mais comme un homme de la premiere qualité. Les parens de l'un & de l'autre côté firent à qui se surpasseroit, & tout se passa avec un grand concours de peuple, & avec une magnificence extraordinaire. Quelques jours après l'enterrement, le Podestat revint à la charge, & le pere en ayant parlé à la fille, elle ne voulut

Digitized by Google

jamais y consentir, & pria son pere de trouver bon qu'elle allât avec sa confidente dans un Couvent. Elle obtint ce qu'elle demandoit, & ne remplit pas moins bien les devoirs de la Religion, qu'elle avoit fait ceux de l'amour.

NOUVELLE XXXVI.

Mort de deux Amans qui se frotérent les dents de sauge.

IL y avoit autrefois à Florence une fille qui se nommoit Simone, aussi favorisée de la nature qu'elle l'étoit peu de la fortune. Quoiqu'elle fût réduite à gagner sa vie par son travail, elle écouta les fleurettes d'un jeune homme nommé Pasquin, à peu près de son étoffe, & aux gages d'un marchand de draps pour avoir soin de faire filer la laine. Comme Simone étoit de ses fileuses, il la sollicitoit plus qu'aucune à bien filer la laine de son maître. Ainsi Pasquin sollicitant, & Simone prenant plaisir d'être sollicitée, il arriva que l'un plus hardi & l'autre moins honteuse qu'à l'ordinaire, ils mirent leurs fuseaux ensemble, & s'en trouvérent si bien, qu'ils se sollicitérent mutuellement à continuer une societé où ils trouvoient de la satisfaction. Pasquin qui étoit bien aise de voir Simone avec plus de liberté & moins d'allarmes, lui donna rendez-vous dans un certain jardin, où elle promit de se trouver le Dimanche suivant après dîner. Le jour étant venu, elle dit à son pere

qu'elle alloit avec Lagine, une de ses camarades, gagner les pardons à Saint Gal, & se rendit au jardin où Pasquin se trouva avec un de ses compagnons nommé Strambe. Celui-ci & Lagine devinrent incontinent bons amis, & les deux couples prirent leur parti, les uns à un bout du jardin, & les autres à l'autre. Il arriva que Pasquin & Simone s'étant assis auprès d'un grand pied de sauge, & parlant d'une colation qu'ils se proposoient de faire une autrefois, le premier en prit une feuille, & commença à s'en froter les gencives, soutenant qu'il n'y avoit rien de meilleur pour bien les nétoyer. Mais à peine s'en fut-il frotté quelque tems, qu'il devint pâle, & perdit bien-tôt la vûë, la parole & la vie. A ce triste spectacle Simone s'écrie & appelle Strambe & Lagine, qui coururent d'abord à son secours. Strambe voyant Pasquin non seulement mort, mais aussi le visage enflé & tout marqueté de taches noires, reprocha d'abord à Simone de l'avoir empoisonné. Les voisins accourus au bruit, & trouvant Pasquin mort & enflé, accusent Simone de l'avoir empoisonné, qui, quasi hors du sens de douleur, étoit fort embarrassée à s'en excuser. Son embarras fit croire aisément qu'elle étoit coupable. Elle fut donc arrêtée & menée au Podestat, où étant accusée par Strambe & par deux autres compagnons de Pasquin qui étoient survenus, on travailla sans relâche à l'éclaircissement du fait. Mais le Juge ne pouvant comprendre qu'il y eût eu de la malice en Simone, ni qu'elle fût coupable, voulut voir avec elle le corps & le lieu où il étoit mort ; & comme il trouvoit de la difficulté dans ce qu'on disoit, de la maniere de cette

mort, il en fit faire sur les lieux le détail à Simone, qui, pour faire mieux comprendre de quelle maniere cela étoit arrivé, prit une feuille de la même sauge, & s'en frotta les dents comme avoit fait Pasquin. Les accusans traitérent tout cela de défense frivole, & chargérent Simone tout de nouveau, demandant avec plus d'instance que jamais la punition de son crime, lorsque l'innocente qui de regret d'avoir perdu son amant, & de peur de porter la peine d'un crime auquel elle n'avoit seulement jamais songé, tomba dans les mêmes symptômes, & mourut comme son cher Pasquin, au grand étonnement des spectateurs. Ainsi finit en un même jour l'amour & la vie de ces deux amans. Heureux tous deux s'ils s'aiment en l'autre monde autant qu'ils s'aimoient en celui-ci; mais plus heureuse Simone, puisqu'elle mourut justifiée d'un crime qui auroit flétri sa mémoire! Le Podestat revenu de son étonnement vid d'abord que cette sauge étoit venimeuse; & pour prévenir de semblables accidens, il la fit arracher & jetter au feu. On trouva sous les racines un crapaut d'une prodigieuse grosseur, & l'on ne douta point qu'il n'eut empoisonné cette plante, & que ce ne fût la cause de la mort de ces deux personnes. On n'eut pas le courage de tuer ce monstreux crapaut, mais on jetta tant de feu sur le fatal insecte & sur la sauge, qu'on les brûla tous deux. Après quoi les accusateurs mêmes enterrérent Pasquin & Simone dans l'Eglise de saint Paul, qui étoit peut-être leur Paroisse.

Digitized by Google

NOUVELLE XXXVII.

Jerôme contraint par ses parens de s'éloigner de sa Maîtresse, & de retour, la trouve mariée. Il fait ensorte de coucher avec elle, & n'en pouvant rien obtenir, meurt de regret. La Belle vient à son enterrement, & meurt sur le corps de son Amant.

C'Est un abus de prétendre forcer la nature & s'opposer au penchant du cœur. Si l'amour est un mal, c'est un mal que les conseils ne sauroient guerir; au contraire le moyen de le rendre mortel, est d'y appliquer des remedes trop violens, comme on verra par cette Nouvelle. Il y eut anciennement à Florence un très-riche marchand nommé Leonard Seguier, qui n'eut de sa femme qu'un seul fils nommé Jerôme. La mort du pere ayant suivi de près la naissance du fils; & les affaires de la famille étant en fort bon état, la mere fit créer à l'enfant des tuteurs, qui s'acquittérent de leur charge avec beaucoup de probité conjointement avec la mere. L'enfant commençant à grandir, joüoit souvent avec la fille d'un tailleur de son quartier nommée Silvestre, & à peu près de son âge. Plus il grandissoit, plus il avoit d'attachement pour elle; & cet attachement devint enfin amour. Ils s'aimoient tous deux avec la même passion, & leur plus doux plaisir consistoit à se voir mutuellement. La mere de Jerôme s'étant apperçûë de cette liai-

Digitized by Google

ſon, l'en gronda plusieurs fois ; mais voyant qu'il alloit toujours ſon train, & conſidérant qu'un attachement ſi fort au-deſſous de ce que pouvoit prétendre ſon fils, ruineroit ſa fortune ; elle en parla à ſes tuteurs, & leur repréſenta que le pupille déja parvenu à ſa quatorziéme année, aimoit tellement cette fille, qu'elle ne doutoit point qu'il ne l'épousât un jour, ſi l'on n'y mettoit ordre. On crut que l'abſence le gueriroit d'un attachement qu'on regardoit comme un effet des impreſſions de l'enfance : C'eſt pourquoi l'on reſolut de l'envoyer à Paris. On lui repréſenta qu'étant déja grand, il feroit bien de commencer à prendre ſoin de ſes affaires, & que pour cet effet il falloit qu'il s'en allât à Paris, où étoit la meilleure partie de ſon bien : Que cette grande ville étoit une très bonne école pour la jeuneſſe ; & qu'après s'être poli par le commerce des honnêtes gens qui y étoient en très-grand nombre, il pourroit s'en revenir. Le jeune homme les écouta avec beaucoup d'attention, & leur répondit ſans balancer, qu'il pouvoit faire tout cela à Florence, & qu'il n'iroit point à Paris. On eut beau le flatter & le careſſer, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre choſe. La mere ſe plaignit avec emportement de ſa deſobéiſſance, moins fâchée de ce qu'il ne vouloit pas aller à Paris, que de l'opiniatreté qu'il témoignoit à vouloir aimer cette fille. Mais voyant que l'emportement ne faiſoit que l'irriter, elle prit le parti de le flatter ; & fit ſi bien par ſes careſſes, qu'elle le fit conſentir d'aller paſſer un an à Paris avec promeſſe de le faire revenir après ce tems expiré ; mais on ne lui tint pas parole, car on l'y laiſſa deux

ans. A son retour il trouva sa maîtresse mariée, & en fut extrêmement affligé, car l'absence n'avoit fait que redoubler son amour. Le mal étant sans remede il falut prendre patience. Il apprit où elle demeuroit, & comme il croyoit qu'elle avoit encore pour lui les mêmes sentimens qu'il conservoit toujours pour elle, il passoit & repassoit souvent devant elle; mais il eut le chagrin de s'appercevoir qu'elle l'avoit entierement oublié, & ne laissa pas pour cela de faire tout ce qu'il put pour regagner dans son cœur la place qu'il avoit perduë. S'imaginant enfin que tout ce qu'il faisoit, ne lui servoit de rien, il resolut de lui parler, dût-il lui én couter la vie. Ayant donc trouvé des gens qui lui apprirent les avenuës de la maison, il y entra un soir qu'elle & son mari étoient allez veiller chez un voisin, & se cacha derriere les rideaux d'un lit de camp. Le mari étant endormi, Jerôme s'en alla auprès de Silvéstre, & lui ayant mis la main sur l'estomac, lui demanda doucement si elle dormoit. La belle qui ne dormoit point, voulut faire du bruit, mais le Cavalier la rassura en lui disant qu'il étoit son cher Jerôme. A quoi vous hazardéz-vous, lui dit Silvestre tout étonnée? Retiréz-vous, je vous en conjure. Nous ne pouvons plus nous aimer à présent comme nous faisions autrefois. Je suis mariée comme vous voyez, & la bienséance me défend de penser à d'autre qu'à mon mari. Retirez-vous donc, je vous en supplie. Si mon mari se réveille, il vous en prendra mal, & vous serez peut-être cause que nous vivrons mal ensemble, ce que nous n'avons pas fait jusqu'ici. Ce discours fut extrêmement affligeant pour Jerôme.

Il

Il eut beau rappeller à sa maîtresse leur amitié passée, il n'y eut pas moyen d'en rien obtenir ni par prieres ni par promesses. Au desespoir de la trouver si ferme dans son devoir, il la pria pour toute grace de lui permettre qu'il se couchât auprès d'elle pour se réchauffer, lui répréseutant le cruel froid qu'il avoit souffert en l'attendant. La Belle toute pleine de compassion lui accorda cette petite grace, à condition qu'il ne la toucheroit & ne lui parleroit de rien. Mais il ne joüit pas long-tems de cette legere faveur; car succombant à sa douleur il mourut incontinent sans dire aucune parole. La Belle s'étonnant de sa tranquilité, & voyant qu'il ne parloit point de se retirer, le pria encore de le faire. Mais n'en recevant point de réponse, elle crut qu'il s'étoit endormi. S'étant mise en devoir de l'éveiller, & le trouvant froid comme glace, elle fut bien surprise de le sentir mort. Ne sçachant donc comment se tirer d'un si mauvais pas, elle jugea à propos d'en consulter son mari, comme si la chose étoit arrivée à une autre: Et après lui avoir conté le fait au nom d'autrui, elle lui demanda ce qu'il croyoit qu'elle dût faire, si pareil accident lui arrivoit. Le mari répondit qu'il faudroit sans bruit porter le mort devant sa maison, sans en sçavoir mauvais gré à la femme, qui selon lui n'avoit aucun tort. C'est donc ce qu'il nous faut faire, repliqua la femme en lui prenant la main, & la portant sur le mort. Le mari s'étant levé tout chagrin sans dire une seule parole à sa femme, alluma de la chandelle, & emporta le corps où il avoit dit. La mere fit grand bruit de la mort de son fils, & comme on ne lui trouvoit

Digitized by Google

ni coup ni playe, on le fit visiter par des Medecins qui rapportérent qu'il étoit mort de chagrin. Le jour de l'enterrement étant venu, la mere & plusieurs parentes & voisines accompagnérent le corps à l'Eglise pleurant & se tourmentant selon la coutume. Pendant que les Parens & les amis de Jerôme pleuroient sa malheureuse destinée, le mari de Silvestre voulant sçavoir s'il étoit soupçonné de quelque chose, dit à sa femme de prendre une cape, de se fourrer parmi les femmes du convoi, & d'écouter tout ce qui se diroit, pendant qu'il feroit la même chose avec les hommes. Silvestre qui s'avisoit un peu tard d'avoir de la compassion, prit sa cape & alla voir mort celui à qui elle n'avoit pas seulement voulu donner un baiser pendant qu'il étoit vivant.

Qu'il est difficile de penetrer la force de l'amour! Jerôme dans sa plus grande prosperité n'avoit pu toucher le cœur de la Belle, & ce cœur ne put tenir lorsqu'elle vid Jerôme dans l'état de misere. Un si triste spectacle ralluma les flâmes de son amour. Elle n'apperçut pas plutôt le corps, que fendant la presse, elle alla jusqu'à lui & se jetta dessus. Elle n'eut pas le tems de pleurer beaucoup; car à peine l'eût-elle baisé que la douleur qui avoit étouffé son amant, l'étouffa pareillement. Les autres femmes se mirent en devoir de la consoler, & de la faire retirer sans la connoitre: Mais l'ayant prise l'une à un bras, l'autre à l'autre, elles la trouvérent morte, & après l'avoir regardée au visage elles connurent que c'étoit Silvestre. Ce double sujet d'affliction toucha sensiblement toutes les femmes, & leur fit répandre de nouvelles

Digitized by Google

larmes. La nouvelle de ce second accident se répandit, & passa jusqu'au mari, qui en fut si outré de douleur, qu'il ne voulut jamais recevoir les consolations de personne.. L'excès de son affliction ne lui laissant plus l'usage ordinaire de sa raison, il conta ce qui étoit arrivé la nuit précedente à sa femme & à Jerôme, & d'abord tout le monde conclut que c'étoit la cause de leur mort. Chacun pleura leur triste destinée, & après qu'on eut habillé Silvestre comme on a de coutume d'habiller les morts & qu'on eut fait les cérémonies ordinaires, on les enterra dans le même tombeau. Ainsi la mort fit de ces deux Amans ce que l'amour n'en avoit pû faire.

NOUVELLE XXXVIII.

Guillaume de Rossillon tuë le Galant de sa femme, & lui en fait manger le cœur. La femme l'ayant sçu se précipita d'une fenêtre, & fut enterrée avec son Amant.

Les Provenceaux disent qu'il y eut autrefois en leur province deux Chevaliers de reputation, qui se nommoient Guillaume de Rossillon, & Guillaume Gardastain. Comme ils étoient tous deux fort braves, ils s'aimoient beaucoup, & se trouvoient toujours ensemble à tous les exercices de Chevalerie qui se presentoient, avec les mêmes couleurs de distinction. Rossillon avoit une femme des mieux faites de laquelle Gardastain se rendit amoureux nonobstant l'amitié qu'il y avoit entre eux. Il joüa si bien son personnage, que la

Digitized by Google

Belle s'apperçut avec plaisir qu'elle lui avoit donné de l'amour. Elle attendoit avec une espece d'impatience qu'il lui fît son compliment auquel elle avoit resolu de répondre d'une maniere à lui donner toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter. Elle ne languit pas long-tems, & tout se passa avec une joie réciproque. Mais leurs rendez-vous étant un peu trop frequens, ou peut-être même mal concertez, le mari s'en apperçut, & eut autant d'aversion pour Gardastain qu'il avoit eu d'amitié: Mais il fut plus politique en haine qu'il ne l'avoit été en amitié, & resolut de tuer celui qui le trahissoit. Il arriva tout à propos pour son dessein qu'il se devoit faire en France une joûte qu'on fit publier à son de Trompe. Rossillon le fit sçavoir incontinent à Gardastain, & le pria de le venir voir pour y aller ensemble. Celui-ci ravi de cela lui manda qu'il iroit le lendemain souper chez lui. Rossillon voyant une si belle occasion de se venger, monte à cheval dès le matin armé de pied-en-cap, suivi de quelques-uns de ses Domestiques, & se met en embuscade à demi-lieuë de sa maison, dans un bois où l'autre devoit passer. Après avoir long-tems attendu, il le vid venir avec deux valets seulement & sans armes, comme gens qui ne se défioient de rien. Il ne fut pas plutôt à bonne portée que Rossillon courut à lui la lance baissée, criant tuë tuë: Et en disant cela il lui donna un coup qui le perça d'outre en outre, dont il mourut un moment après sans pouvoir dire une seule parole. Les valets de Gardastain donnérent des deux, & s'en retournérent d'où ils venoient, sans sçavoir par qui leur Maître avoit été tué. Rossillon se voyant vic-

Digitized by Google

torieux mit pied à terre, ouvrit le mort avec son couteau, lui arracha le cœur, & l'emporta chez lui avec défense aux siens de jamais parler de ce qui étoit arrivé. La Belle qui sçavoit que Gardastain devoit venir, surprise qu'il tardât si long-tems, demanda à son mari d'où venoit qu'il ne paroissoit point? Le mari repondit qu'il avoit sçu de ses nouvelles, & qu'il ne viendroit que le lendemain. Cette réponse ne plut guere à la Belle; cependant force lui fut de n'en témoigner rien. Rossillon en descendant de cheval avoit donné au Cuisinier le cœur de Gardastain, qu'il appelloit un cœur de sanglier, avec ordre de l'apprêter du mieux qu'il pourroit, & de le faire servir dans un plat d'argent. Le Cuisinier employa toute sa science pour en faire un hachis. Rossillon étant à table avec sa femme rêvant au crime qu'il avoit commis, & ne pouvant manger, on servit le hachis, dont il ne gouta point. La belle qui n'étoit point degoutée, en gouta, & le trouva si bon qu'elle le mangea tout. Comment avez-vous trouvé ce hachis, lui dit alors son mari? Très-excellent, Monsieur, repondit la Belle. Je ne suis pas surpris, Madame, repliqua Rossillon, que vous ayez trouvé bon mort, ce qui vous a tant plû étant vivant. Ne soyez pas surprise, perfide: L'énigme est aisée à dénoüer; vous avez mangé le cœur de Gardastain votre amant. Jamais douleur ne fut pareille à celle de la Dame. L'affliction & la surprise l'empêchérent quelque tems de parler; mais étant enfin revenuë à elle: Vous avez fait le personnage d'un perfide & lâche Chevalier, lui dit-elle en soupirant. Gardastain ne m'a fait aucune violence, & si je l'ai

aimé, je l'ai fait de mon pur mouvement. Ainsi c'étoit moi seule qui devois être exposée à votre ressentiment, si vous aviez lieu d'en avoir. A Dieu ne plaise qu'une viande aussi precieuse que le cœur du brave Gardastain soit jamais confonduë avec aucune autre. En disant cela elle se leva, & se précipita par une fenêtre si exhaussée, qu'elle se mit toute en pieces. Rossillon connut alors sa faute; mais ce fut un peu trop tard. La peur le saisit, & lui fit incontinent prendre la fuite. Le lendemain l'avanture ayant été divulguée jusqu'aux moindres circonstances, les amis de Gardastain & ceux de la Dame rassemblérent les restes de ces deux corps, & les firent enterrer ensemble avec beaucoup de larmes & de regrets, & graver sur leur tombeau des vers qui exprimoient la cause & la maniere de leur mort.

NOUVELLE XXXIX.

Roger ayant bû d'une eau s'endort chez sa Maîtresse, qui le croyant mort, le fait porter par sa servante dans une caisse qui étoit à la porte d'un Menuisier. Deux Usuriers derobent la caisse & la portent chez eux sans appercevoir ce qui étoit dedans. Roger se réveille, donne l'allarme, fait crier au voleur, est pris, & mis entre les mains de la Justice. Sa Maîtresse le tire d'affaire par le moyen de sa servante, & fait condamner à l'amende ceux qui avoient dérobé la caisse.

MAzet de la Montagne, Chirurgien celebre à Salerne, étoit déja fort âgé quand il se

Digitized by Google

maria à une jeune fille de sa ville, qui meritoit un homme mieux conditionné. C'étoit à peu près un autre Richard de Quinzica pour les jeûnes & les abstinences qu'il prêchoit continuellement à sa femme, qui d'ailleurs avoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter d'ajustemens & de bijoux. La belle ne s'accommodant donc pas du très-petit ordinaire de la maison, résolut en femme sage & de bon apetit de se regaler aux dépens d'autrui. Après avoir jetté les yeux sur plusieurs Cavaliers, elle se détermina en faveur de Roger de Jeroli qui passoit pour le plus grand garnement de Salerne ; mais comme elle cherchoit plus la vigueur que la probité, la mauvaise réputation de Roger fut un article dont elle ne s'embarrassa pas beaucoup. Roger s'étant apperçu des sentimens que la belle avoit pour lui, n'oublia rien pour s'assurer cette conquête. La belle qui n'aimoit pas les longueurs, se procura bien-tôt un tête-à-tête avec son amant, par le moyen d'une servante affidée, qu'elle fit agir. Roger ayant eu déslors quelques faveurs à compte, de la nature de celles qu'on ne donne qu'à bonnes enseignes, la belle profita de cet agréable commencement pour sermoner le Cavalier, qu'elle pria de renoncer pour l'amour d'elle à ses rapines & autres méchancetez qui l'avoient perdu de réputation dans l'esprit de tout le monde, lui promettant, pour l'y obliger, de lui donner de l'argent de tems en tems. Pendant que ces amans se divertissoient à petit bruit, le Chirurgien eut entre les mains un patient qui avoit une jambe toute pourrie. Mazet experimenté dans sa profession, connut d'abord la nature du mal, & dit aux

parens du malade qu'il étoit impossible de le guérir à moins que de lui ôter un os, encore ne vouloit-il pas répondre du succès de cette operation. Les parens du malade aimérent mieux hazarder la guerison du patient, que de le laisser mourir sans rien entreprendre, & consentirent que le Chirurgien fît à tout évenement ce qu'il croyoit necessaire. Mais comme il craignoit que le patient n'en pût supporter la douleur, il résolut de l'endormir avec une certaine eau dont il avoit le secret, & de remettre l'operation au soir suivant. Il distila donc un eau endormante, & l'a mis dans une phiole sur la fenêtre de sa chambre sans en rien dire à personne. Le soir que Mazet devoit faire cette grande operation, il reçût une lettre d'un de ses intimes amis de Melfe, qui le prioit de s'y rendre incessamment, pour penser plusieurs personnes de sa connoissance qui avoient été blessées à une grosse batterie qui étoit arrivée le jour précédent. Ainsi remettant l'affaire de la jambe jusques au lendemain, il partit sur le champ pour Melfe. La Belle sçachant que son mari ne coucheroit pas au logis, envoya querir Roger qu'elle enferma dans sa chambre jusques à ce que certaines personnes suspectes de la maison fussent couchées. Roger, soit qu'il eût travaillé le jour, ou mangé salé à soupé, eut une soif démesurée, & voyant par hazard sur la fenêtre la phiole d'eau endormante, qu'il prit pour de l'eau ordinaire, il l'avala toute. Un moment après il s'endormit; & la belle le trouvant ainsi dormant, le pousse & lui crie de se lever; mais à tout cela ni mouvement ni réponse. Elle le pousse de nouveau, lui disant, levez-vous,

Digitized by Google

dormeur. Falloit-il venir dormir ici ? Roger étant un peu trop rudement poussé, tomba de dessus un coffre sur lequel il s'étoit endormi, sans faire le moindre mouvement & sans donner aucune marque de sentiment. La belle un peu surprise de cela le prit par le nez, lui arracha la barbe & lui fit plusieurs autres choses sans trouver aucune marque de vie : De sorte qu'elle crut fortement qu'il étoit mort, & en fut extrêmement affligée. Elle pleura, elle se tourmenta avec le moins de bruit qu'il lui fut possible ; mais craignant enfin l'éclat, il falut songer aux moyens de mettre sa réputation à couvert, en faisant emporter le prétendu mort. Elle appella sa fidelle servante, lui fit part de son infortune, & lui demanda son conseil. La confidente bien étonnée ne put croire que Roger fût mort, jusqu'à ce qu'elle l'eut pincé, & brûlé à la chandelle sans qu'il donnât la moindre marque de sentiment. Mais alors elle n'en douta plus. La belle ne sçachant où le faire porter pour prévenir les soupçons, la confidente dit qu'elle avoit vû tout tard devant la maison du Menuisier voisin une caisse, où il falloit le porter, pourvû qu'on ne l'eût point ôtée. Il n'y a qu'à lui donner deux ou trois coups de couteau, ajoûta-t-elle : Comme il passoit pour un homme de mauvaise vie, on ne manquera jamais de dire demain qu'ayant été surpris en flagrant délit, il a été mis en cet état. La belle goûta l'expedient, aux coups de couteau près, auxquels elle ne put se résoudre. La confidente donc revenuë de la découverte, & ayant retrouvé la caisse, prend Roger sur ses épaules, sort de la maison précedée de sa maîtresse, pour voir

Digitized by Google

s'il ne venoit personne, s'en va à la caisse & y laisse Roger. Deux freres usuriers étoient venus le même jour demeurer à deux ou trois maisons du Menuisier, & ayant remarqué la caisse, avoient résolu de l'emporter chez eux à moins qu'on ne la serrât. N'entendant donc plus personne dans les ruës, ils sortent, retrouvent leur caisse & l'emportent sans prendre garde ni au poids ni à ce qui étoit dedans. Ils la mirent auprès de la chambre où couchoient leurs femmes, & s'en allérent dormir. Roger qui dormoit depuis long-tems, se réveilla un peu avant le jour la tête fort étonnée. Ouvrant donc les yeux & ne voyant rien, étendant les mains & se trouvant dans une caisse, ne sçavoit s'il dormoit encore, ou s'il rêvoit. Je me souviens fort bien, disoit-il en soi-même, que je fus hier au soir chez ma maîtresse, & il me semble à présent que je suis en un coffre. Que signifie tout ceci? N'y auroit-il point eu quelque accident, & ne m'auroit-on point caché ici? Cette pensée le fit demeurer coi, & écouter s'il n'entendoit point quelque chose. La caisse étoit étroite & il y avoit demeuré si long-tems dans la même situation, que sentant de la douleur au côté sur lequel il étoit couché, il voulut se tourner sur l'autre, & le fit avec tant de vigueur que la caisse qui n'étoit pas en lieu uni renversa, & fit tant de bruit que les femmes s'éveillérent, & eurent grande peur, sans toutefois oser dire mot. Roger ayant fait ouvrir la caisse en tombant, & croyant qu'il valoit mieux, en cas d'accident, être libre qu'enfermé, sort de son coffre, & s'en va chancelant de côté & d'autre, cherchant le degré ou la porte pour s'échaper. Les

Digitized by Google

femmes qui ne dormoient pas, demandent qui va là d'une voix tremblante. Roger ne connoiſſant point cette voix, ne repond rien. Les femmes plus effrayées par ce ſilence, appellent leurs maris, qui dormoient ſi fort qu'ils n'en entendirent rien. N'entendant perſonne venir à leur ſecours, elles ſautent de leur lit aux fenêtres, & commencent à crier au voleur. Les voiſins accourent, & entrent chez les Uſuriers, les uns d'un côté, les autres de l'autre. A ce tintamarre les maris ſe réveillent, & prennent Roger bien ſurpris de ſe voir là. Il fut mis entre les mains des Sergens, qui le menérent au Magiſtrat. En faveur de ſa bonne réputation il fut d'abord appliqué à la queſtion, & avoüa qu'il étoit entré chez les Uſuriers pour dérober; ce qui ſuffiſoit pour le faire pendre. Dès le matin on ſçut par tout Salerne que Roger avoit été pris volant les Uſuriers. La belle & ſa confidente en furent ſi ſurpriſes, qu'elles voulurent quaſi ſe faire accroire que ce qu'elles avoient fait la nuit paſſée, n'étoit qu'un ſonge. Cependant la belle conſidérant le peril où étoit ſon amant, s'en tourmentoit de maniere qu'il étoit à craindre que la tête ne lui tournât.

Le Chirurgien de retour ne trouvant point ſa phiole, fait grand bruit. Sa femme qui avoit l'eſprit occupé de bien d'autres choſes, lui dit d'un air chagrin, qu'une phiole d'eau jettée par inadvertance ne valoit pas la peine de faire un ſi grand fracas, comme s'il n'y avoit pas d'autre eau au monde. Son mari lui répondit qu'elle ſe trompoit de s'imaginer que ce fût de l'eau commune; que c'étoit une eau pour faire dormir, & qu'il l'avoit

Digitized by Google

faite pour un tel. C'eſt ce que je ne ſçavois point, repliqua la femme; mais en tout cas le mal n'eſt pas grand, & le plus court eſt d'en faire d'autre. Elle fut incontinent au fait, & ne douta point que ſon amant n'eût gobé la liqueur. Sur ces entrefaites la confidente, qui étoit ſortie par ordre de la belle pour ſçavoir des nouvelles de Roger, revint, & rapporta qu'on parloit fort mal de lui, que tous ſes parens l'avoient abandonné, & qu'on le regardoit déja comme un homme pendu. Elle dit de plus qu'elle avoit trouvé le Menuiſier en grande conteſtation au ſujet de la caiſſe avec un homme qu'elle ne connoiſſoit pas; que celui-ci prétendoit l'avoir achetée, & accuſoit l'autre de l'avoir revenduë aux Uſuriers, qui le lui avoient dit chez eux ce matin dans le tems que Roger avoit été pris: Que le Menuiſier niant de l'avoir revenduë, & ſoutenant au contraire qu'elle lui avoit été dérobée, ils s'en étoient allez chez les Uſuriers pour éclaircir le fait. Vous pouvez voir par là, ajoûta-t-elle, comment Roger a été porté chez ces gens; mais de ſçavoir comment il eſt reſſuſcité, c'eſt ce que je ne comprens point. La belle ayant appris ſur cela à la confidente ce que ſon mari lui avoit dit de la vertu de l'eau, la pria de faire de ſon mieux pour ſauver ſon amant, & pour mettre ſon honneur à couvert. La confidente répondit qu'elle ne s'y épargneroit pas, ſi elle vouloit lui apprendre le moyen d'en venir à bout. La belle imagina d'abord un expedient, & le communiqua à la confidente qui le trouva aſſez de ſon goût. Elle commença par aller droit à Mazet, & par lui demander pardon de la faute qu'elle avoit commiſe.

Digitized by Google

Son maître ne ſçachant ce qu'elle vouloit dire, lui demanda de quoi il s'agiſſoit? Vous connoiſſez Roger, Monſieur, lui dit-elle en pleurant. Il m'aimoit, & moitié de gré, moitié de force il m'avoit obligée de l'aimer. Il y a environ un an qu'il me perſecute. Il apprit hier au ſoir que vous ne coucheriez pas au logis, & fit tant par careſſes & par promeſſes, qu'il me fit réſoudre à le laiſſer coucher avec moi. Il ne fut pas plutôt dans ma chambre, qu'il eut une ſoif démeſurée. Ne ſçachant de quoi le deſalterer, & craignant que Madame ne ſe doutât de quelque choſe, ſi j'allois querir de l'eau ou du vin, j'allai me ſouvenir que j'avois vû une phiole d'eau ſur la fenêtre de votre chambre, je la lui portai, & il la but. Vous avez été en peine de votre eau, j'en ſuis bien fâchée, & je vous ſupplie de me pardonner cette faute. Epargnez-moi, Monſieur, le déplaiſir de vous dire le reſte, & contentez-vous de ſçavoir que cette miſerable eau fera peut-être perdre la vie à Roger. Permettez-moi donc, je vous en conjure, d'aller à ſon ſecours. Te voilà punie par l'endroit ſenſible, repliqua Mazet; tu croyois avoir un galant dont tu te promettois merveilles, & tu n'as eu qu'un dormeur. Je te pardonne, va le ſecourir, & cherche d'autres rendez-vous que ma maiſon. Un ſi favorable commencement lui donnant ſujet de bien eſperer, elle alla ſur le champ trouver Roger, & ménagea ſi bien le concierge qu'elle eut la liberté de lui parler en particulier. Après l'avoir inſtruit de ce qu'il y avoit à répondre pour ſe tirer d'affaires, elle alla chez le Prévôt, & lui parla tête-à-tête. Le Prévôt la trouvant à ſon gré, crut qu'il

Digitized by Google

devoit y attacher son croc. La suppliante, pour mieux réussir dans son dessein, ne fit qu'autant de resistance qu'il falloit pour se faire plus rechercher. L'affaire étant faite, elle dit au Prévôt que Roger qui avoit été pris comme un voleur, n'étoit rien moins que cela. Après lui avoir repeté tout ce qu'elle avoit dit à son maître au sujet de ses amours avec Roger, elle ajouta que l'eau l'ayant si fort endormi qu'elle l'avoit crû mort, elle l'avoit porté dans la caisse. Elle lui conta la conversation de l'homme qui prétendoit avoir acheté la caisse avec le Menuisier, & lui fit comprendre comment Roger pouvoit avoir été transporté chez les Usuriers. Le Prévôt considerant qu'il étoit aisé d'éclaircir la chose, fit venir le Chirurgien qui convint de l'eau & de sa qualité. Le Menuisier, l'homme qui avoit acheté la caisse, & les Usuriers eurent ordre de se présenter; & après un long examen, il se trouva que les derniers avoient dérobé la caisse. Roger fut enfin apellé, & interrogé où il avoit couché la nuit passée, répondit qu'il n'en sçavoit rien; mais qu'il se souvenoit qu'étant allé coucher avec la servante de maître Mazet, il avoit bû de l'eau qui l'avoit si fort endormi, qu'il s'étoit trouvé chez les Usuriers dans une caisse, sans pouvoir dire comment il y avoit été porté. Le Prevôt trouvant l'avanture fort singuliere, fit plusieurs fois repeter avec plaisir le rôle de chacun, renvoya Roger, & condamna les Usuriers à dix onces d'argent d'amende. Roger, la Belle, & la confidente avoient sujet de se contenter d'un tel jugement. L'amour alla toujours son train, & l'on se divertit souvent des coups de couteau que la confidente étoit d'avis qu'on donnât à Roger.

Digitized by Google

NOUVELLE XL.

Chimon devint sage en aimant, & enleva sa Maîtresse Ephigenie. Il fut pour cela prisonnier à Rhodes, d'où Lisimaque le tira, & lui aida ensuite à reprendre Ephigenie & Cassandre qui se marioient. Ils les amenérent en Candie, & après les avoir épousées ils furent rappellez en leur pays.

LES anciennes histoires de Chipre font mention d'un Gentilhomme de ce pays-là nommé Aristipe, illustre par sa naissance & par ses grands biens. Il n'avoit à se plaindre de la Fortune que d'une seule chose, c'est de lui avoir donné un fils entr'autres, mieux proportionné & de meilleure mine que les autres, mais si stupide qu'on n'en pouvoit esperer rien de bon. Son pere n'avoit rien épargné pour reparer les défauts de la nature par une bonne éducation : Mais toutes ses peines furent inutiles; car non seulement on ne put jamais lui rien apprendre; il n'y eut pas même moyen de lui donner la moindre teinture de civilité; tout ce qui sortoit de lui, étoit choquant; il avoit une voix de tonnerre, des gestes & des façons de faire qui tenoient plus de la bête que de l'homme. De là vint qu'on lui donna le nom de Chimon, qui signifie grosse bête en langage du pays. Aristipe pour n'avoir pas incessamment devant les yeux un objet si chagrinant pour lui, le fit mener à la cam-

Digitized by Google

pagne. Chimon qui aimoit mieux la société des païsans que des honnêtes gens, ne fut point fâché de cela. Vivant à la rustique il arriva un jour, que traversant d'un champ à l'autre avec un gros bâton à la main, il entra vers l'heure de midi dans un bois petit, mais delicieux, & fort touffu; car c'étoit dans la belle saison. Marchant sans dessein dans le bois, le hazard le conduisit dans un pré charmant entouré de beaux arbres, & enrichi d'une belle & fraîche fontaine, auprès de laquelle il trouva une jeune beauté endormie, accompagnée de deux femmes & d'un homme qui dormoient aussi. La belle étoit habillée d'une étoffe si fine, que ses habits ne déroboient quasi rien aux yeux de la blancheur de sa peau, n'ayant de la ceinture en bas qu'une simple juppe piquée, très-propre & surpassant les lis en blancheur. Chimon n'eut pas plutôt apperçu cette belle, qu'appuyé sur son bâton, il commença sans dire mot à la regarder avec admiration, comme si c'eût été la premiere femme qu'il avoit vûë. Son esprit sauvage & brutal qui n'avoit été capable jusqu'alors d'aucune bonne impression, sentit d'abord je ne sçai quoi qui lui dit, que cette fille étoit la plus belle qu'on eût jamais vûë. Ce même je ne sçai quoi, lui fit venir tout à coup du discernement, & lui apprit à distinguer les beaux endroits de la dormeuse. Il loua ses cheveux, son front, son nez, sa bouche, sa gorge, ses bras, & surtout son sein qui ne commençoit qu'à se former. Il eut souhaité avec passion de voir les yeux que le sommeil lui deroboit. Il eut cent fois envie de l'éveiller pour se satisfaire; mais comme il commençoit à raisonner, & qu'elle lui paroissoit la plus

Digitized by Google

belle femme qu'il eût jamais vûë, il crut que c'étoit une Déesse, & qu'il falloit la traiter plus methodiquement, & attendre qu'elle s'éveillât. Ainsi d'homme rustique & grossier qu'il étoit, il devint tout à coup un bon juge de la beauté, & un homme qui sçavoit deja qu'on devoit plus de veneration aux choses divines qu'aux humaines. Quoiqu'il fût naturellement brusque & impatient, le sentiment du plaisir extraordinaire que ses yeux lui procuroient, l'obligea d'attendre tranquillement. Ephigenie enfin se réveilla, & ne fut pas peu surprise de voir Chimon dans cette posture. On peut dire que cet homme étoit connu par tout par deux endroits bien differens, l'un étoit sa propre betise, & l'autre la reputation de son pere. Aussi dès que la Belle l'eut apperçu, elle l'appella par son nom, & lui demanda ce qu'il étoit venu là chercher. A quoi Chimon ne répondit pas un seul mot. Aussi-tôt qu'il vid ses yeux ouverts il les regarda fixement, & il trouvoit que cette contemplation lui donnoit un plaisir qu'il n'avoit jamais gouté jusqu'alors. La Belle voyant cela & apprehendant que la rusticité de Chimon ne le portât à quelque malhonnêteté, reveilla ses femmes, & s'étant levées elles partirent. Chimon lui dit alors qu'il iroit avec elles. Quoique la Belle eut toujours peur de lui, & qu'elle le priât de s'en aller, elle ne put jamais l'empêcher de la conduire. De-là il s'en retourna chez son pere, & lui dit qu'il ne vouloit plus demeurer au village. Son pere n'en fut pas trop content; neanmoins ne sçachant ce qui l'avoit obligé à changer d'avis, il le laissa vivre à sa maniere. Il fut bien surpris lorsque quelque

tems après Chimon le pria de le faire habiller comme ſes autres freres ; ce qu'il fit avec joye : mais il fut encore plus ſurpris auſſi-bien que tous ceux qui connoiſſoient l'homme, de lui voir frequenter les honnêtes gens, de remarquer en lui les manieres d'une perſonne de qualité, mais ſurtout celles d'un homme paſſionné. Il apprit en bien peu de tems non ſeulement ce que ſçavent les Gentils-hommes ordinaires, mais même ſe rendit ſçavant dans les ſciences de ſpeculation. Sa voix changea du blanc au noir, & il chantoit & joüoit bien des inſtrumens : Au reſte bon homme de cheval, & robuſte pour toute ſorte d'exercices de mer & de terre. En un mot il ſe rendit le Gentilhomme le plus accompli de ſon tems. Ephigenie produiſit tous ces miracles. Ses beaux yeux firent entrer de l'amour dans le cœur de Chimon, qui avoit été juſqu'alors inacceſſible à toutes les bonnes choſes. L'amour ne ſe fut pas plûtôt rendu maître de ce cœur feroce, qu'il ſçut déveloper les ſublimes vertus qui y étoient enſevelies comme dans une ſombre & forte priſon, & les expoſer au grand jour. Quoi qu'Ariſtipe ne fût pas trop content de l'attachement que ſon fils avoit pour Ephigenie ; cependant conſidérant que par le moyen de l'amour il étoit de bête devenu homme, non ſeulement il le ſuportoit, mais lui conſeilloit même de ſuivre en cela la pente de ſon cœur. Chimon las enfin de ſoupirer inutilement, fit prier pluſieurs fois Chipſée, pere d'Ephigenie, de la lui donner en mariage : Mais il s'en excuſa toûjours, diſant pour raiſon qu'il étoit engagé à un Gentilhomme de Rhodes, nommé Paſimonde. Celui-ci donc ayant envoyé

Digitized by Google

querir sa Maîtresse, Chimon crut qu'il étoit tems ou jamais de lui faire connoître combien il l'aimoit. Et comme elle l'avoit rendu homme, il conclut que s'il pouvoit l'enlever, il alloit s'immortaliser, & resolut de le faire ou de périr. Il confia son dessein à quelques-uns de ses amis, fit secretement armer un vaisseau de guerre, & se mit en mer pour attendre Ephigenie, qui le lendemain de son départ fut rencontrée par Chimon. Le vaisseau d'Ephigenie se mit en devoir de se défendre, lorsque Chimon l'ayant accroché se jetta dedans l'épée à la main sans être suivi d'aucun de ses gens, & fit un carnage horrible. Les Rhodiens donc contraints de ceder à la valeur de Chimon, mettent bas les armes, & se rendent prisonniers. Chimon s'en étant rendu maître leur dit, que l'intérêt ni la haine ne l'ayant point obligé à prendre les armes contr'eux, mais l'amour qu'il avoit pour Ephigenie, il dépendoit d'eux de finir la guerre en lui donnant une personne qu'il estimoit infiniment. Son pere me l'a refusée en mariage, ajoûta-il, & je me suis resolu de l'avoir à la pointe de l'épée. Je pretens l'épouser: Je la merite aussi bien que Pasimonde. Donnez-la moi donc, & c'est tout ce que je demande de vous. Les Rhodiens qui n'étoient pas les plus forts, cedérent à la nécessité, & donnerent avec regret Ephigenie, qui fondoit en larmes. Chimon la voyant pleurer la consola du mieux qu'il put, & la fit passer sur son vaisseau. Ravi d'une si belle conquête, ayant donné quelques heures à la consolation d'Ephigenie & tenu conseil, il fut resolu de ne retourner pas sitôt en Chipre, & de s'en aller en Candie, où il crû pouvoir

Digitized by Google

demeurer ſurement & agréablement avec Ephigenie à la faveur des parens & des amis qu'il y avoit. Mais la Fortune en diſpoſa autrement ; car peu d'heures après que les Rhodiens s'en furent allez, le tems ſe couvrit de nuages, & il s'éleva une ſi violente tempête à l'entrée de la nuit, que Chimon s'étoit promis de paſſer plus agréablement, que les Matelots avoient bien de la peine à faire la manœuvre. Chimon étoit au déſeſpoir d'un ſi cruel contretems : Tout le monde étoit dans une très-grande affliction, & ſur-tout Ephigenie, qui croyoit que chaque vague qui heurtoit le vaiſſeau, alloit être ſon tombeau. Elle maudiſſoit l'amour de Chimon, & diſoit que Dieu avoit envoyé cet orage pour punir ſa témérité. Cependant la tempête devenant plus furieuſe de moment en moment emporta le vaiſſeau près de l'Iſle de Rhodes ; & comme on la croyoit encore bien éloignée, & qu'on ne ſçavoit bonnement où l'on en étoit, on fit tout ce qu'on put pour gagner terre. La Fortune répondit à leur deſir & les jetta dans un petit Golphe où le vaiſſeau Rhodien ne faiſoit qu'arriver. Le jour commençant à ſe déveloper, Chimon & ſes gens furent bien ſurpris de ſe voir à Rhodes, & à une portée de fléche du vaiſſeau d'où ils avoient enlevé Ephigenie. Au deſeſpoir de ce ſecond contretems, & craignant ce qui arriva, Chimon fit les derniers éforts pour ſe tirer d'un lieu ſi fatal à ſes eſperances : Mais comme le vent donnoit directement dans ce Golphe, il fut impoſſible d'en ſortir : Au contraire un coup de vague jetta le vaiſſeau ſur le ſec, où il fut incontinent environné de monde, & reconnu par l'équipage du vaiſſeau d'Ephigenie, dont une

Digitized by Google

partie avoit déja débarqué, & avoit couru au village prochain porter la nouvelle de l'arrivée de Chimon dans le Golphe avec Ephigenie. Celui-ci s'étant reconnu ſongeoit à ſe ſauver dans une forêt prochaine avec ſa maîtreſſe; mais on ne lui en donna pas le tems, car on vint à main armée l'enlever avec tous ſes gens qui furent conduits à Rhodes. Paſimonde s'étant plaint au Senat de la violence de Chimon, Liſimaque qui étoit le premier Magiſtrat, eut ordre d'aller avec ſa compagnie prendre Chimon, & le mettre en priſon. Ainſi cet amant infortuné perdit non ſeulement ſa liberté, mais même ſa Maîtreſſe de laquelle il n'avoit encore eu que quelques menus baiſers. Paſimonde fit tout ce qu'il put pour faire perdre la vie à ſon rival & à ſes gens; mais comme il en avoit bien uſé à l'égard des conducteurs d'Ephigenie, il en fut quitte pour une priſon perpetuelle. Pendant que Paſimonde faiſoit travailler aux préparatifs de ſes nôces: la Fortune toûjours inconſtante ſe repentit du mal qu'elle avoit fait à Chimon, & fit naître un nouvel incident pour ſa délivrance. Paſimonde avoit un frere plus jeune que lui; mais qui ne lui étoit en rien inferieur du côté du merite. Son nom étoit Hormiſde, amoureux d'une belle Rhodienne nommée Caſſandre que Liſimaque aimoit auſſi, & que pluſieurs incidens l'avoient empêché d'épouſer. Paſimonde voulant faire comme on dit d'une pierre deux coups, voulut, pour éviter la dépenſe d'une ſeconde nôce, que ſon frere épouſât Caſſandre dans le même tems qu'il épouſeroit Ephigenie. Ce fut un cruel déplaiſir pour Liſimaque qui reſolut de tout riſquer pour détourner un coup ſi fatal. Après

Digitized by Google

y avoir bien rêvé il ne trouva point de meilleur moyen que de l'enlever. Il y trouvoit de la facilité à cause de sa charge ; mais il étoit faché que cette facilité diminuât la gloire du succez qu'il s'en promettoit. Cependant il sacrifia cette petite délicatesse à l'intérêt de son amour. Ne pouvant donc exécuter seul une si grande entreprise, il crut que Chimon & ses gens qu'il tenoit prisonniers, feroient son affaire mieux que d'autres. Il parla à Chimon la nuit suivante, & lui dit qu'étant dans le même cas que lui, il avoit cru ne rien risquer de lui confier un dessein où il n'avoit pas moins d'intérêt que lui. Pasimonde, ajoûta-t-il, vous enléve Ephigenie, & Hormisde me ravit Cassandre. Ces deux mariages doivent se faire en peu de jours, & nous n'avons d'autre ressource que d'enlever nos Maîtresses les armes à la main. De quoi sert la vie quand on pert ce qu'on aime ? Ainsi nous risquerons, si vous m'en croyez, le tout pour le tout, plûtôt que de souffrir l'injustice qu'on va nous faire. Un discours si peu attendu inspira un nouveau courage à Chimon, qui répondit sans balancer qu'il pouvoit compter surement sur lui, & qu'il n'étoit question que de lui dire comment il faudroit s'y prendre. Lisimaque lui apprit le tems que la double nôce se devoit faire; lui dit qu'il falloit attendre ce tems-là; & qu'alors eux deux accompagnez de quelques personnes de confiance, iroient prendre leurs maîtresses à la vûë de tous les invitez, & les feroient embarquer sur un vaisseau qui seroit tout prêt à faire voile. Le jour de l'expedition étant venu, & Chimon & ses gens ayant été secretement mis en liberté, Lisimaque divisa sa trou-

pe en trois petits corps. Un fut employé à la garde du port, le second demeura à la porte de Pasimonde, pendant que Lisimaque & Chimon avec le troisiéme montérent pour enlever les deux mariées. Aussi-tôt qu'ils furent entrez ils renversérent toutes les tables, s'emparérent des deux belles, qu'ils firent conduire incontinent à leur vaisseau, & ne se batirent plus qu'en retraite. Un coup si déterminé surpris tout le monde. Chacun mit l'épée à la main, Lisimaque & Chimon donnant à droit & à gauche regagnérent le degré, & trouvérent au bas Pasimonde qui se mit en devoir de les charger; mais Chimon lui fendit la tête d'un coup de sabre, & le jetta mort sur le carreau. Hormisde courant à son secours fut semblablement tué par Chimon. Les attaquans ayant donc tué ou blessé tout ce qui se mit en état de défense, se retirérent en bon ordre à leur vaisseau, & s'étant embarquez au plus vîte, ils mirent aussi-tôt à la voile aux yeux de plusieurs gens armez qui venoient en diligence au secours des deux Dames. Après quelques jours d'heureuse navigation ils arrivérent en Candie, où leurs parens & amis les reçûrent parfaitement bien. Chacun épousa sa maîtresse, & les uns & les autres eurent sujet de se feliciter de leur destinée. Cette affaire produisit de grands troubles entre les Chypriens & les Rhodiens; mais quoiqu'ils fussent de longue durée, le dénoüement fut néanmoins favorable à Lisimaque & Chimon, puisque chacun fut rappellé en son pays, & y finit ses jours avec son épouse dans les plaisirs les plus doux & les plus épurez.

Digitized by Google

NOUVELLE XLI.

Constance aimant Martucio Gomita, & apprenant sa mort s'embarque par desespoir toute seule sur une petite barque que le vent poussa à Suse. La Belle étant allée de là à Tunis, trouve son Amant en vie, & en grand crédit auprès du Prince; l'épouse, & ils s'en retournent tous deux à Lipari chargez de richesses.

Lipari est une petite isle sur les frontieres de la Sicile, où demeuroit autrefois une belle jeune fille nommée Constance, de fort bonne famille, qui devint amoureuse d'un jeune homme de son isle, nommé Martucio Gomita, qui ne manquoit ni de bonne mine ni d'agrémens, mais au surplus aussi mal traité de la fortune, que la belle l'étoit bien. Martucio qui avoit plus d'une raison de répondre à son amour, la fit demander à son pere, qui la refusa tout net, fondé sur la disparité du bien. Martucio outré de ce refus, trouva moyen d'avoir un petit vaisseau, résolu de faire le metier de Corsaire, & de ne revenir à Lipari que quand il seroit riche. Il courut long-tems les mers de Barbarie pillant & enlevant tous les vaisseaux qui n'étoient pas en état de lui resister. Il eut de la prudence & du bonheur, & gagna beaucoup de bien en peu de tems à cet honnête commerce. Mais comme l'homme ne sçait jamais se contenter, pour vouloir trop gagner, il perdit tout. Il fut enfin pris par les Barbares avec tout ce qu'il avoit pi-

raté

Digitized by Google

raté, & conduit à Tunis, où il demeura long-tems prisonnier dans une extrême misere. Le bruit courut à Lipari que Martucio & tous ses gens avoient peri. Constance qui avoit eu beaucoup de douleur de son départ, pleura long tems sa malheureuse destinée, & résolut de ne plus vivre. Mais ne pouvant obtenir de soi-même de se faire mourir d'une mort violente, elle s'avisa d'un moyen assez singulier pour se reduire à la necessité de mourir, qui fut de prendre une barque de pêcheur qu'elle trouva au port avec tous ses agrets, parce que les pêcheurs n'en étoient que descendus. Elle se met dans cette barque, prend le large avec rames & voiles parce qu'elle entendoit un peu la navigation, comme font en general les femmes de cette Isle. Quand elle fut assez éloignée, elle jette ses avirons & son gouvernail, s'envelope la tête d'un manteau, se couche au fond de sa barque, & s'abandonne à la merci des vents, persuadée ou que sa barque renverseroit, ou qu'elle se briseroit contre quelque rocher: Ainsi elle comptoit que quand même elle ne voudroit pas mourir, il lui seroit impossible de s'en empêcher. Il n'arriva pourtant rien de tout cela. La mer se trouva calme, & le peu de vent qu'il faisoit, poussant à la côte de Barbarie, elle aborda deux jours après son départ à un lieu qui n'est pas éloigné de Suse. Comme la Belle n'avoit point levé la tête, elle ne sçavoit si elle étoit en terre ou en mer. Mais il arriva que la barque ayant pris terre dans le tems qu'une pauvre femme lavoit les filets de ses pêcheurs, elle fut surprise de la voir venir à pleines voiles & donner à terre sans que personne parût, & crut que les pêcheurs s'é-

Digitized by Google

toient endormis. La bonne femme entre dans la barque, y trouve la jeune fille endormie & dans la situation qu'on vient de dire, & l'éveille enfin après l'avoir appellée plusieurs fois. La vieille connoissant aux habits que la belle étoit Chrétienne, lui demanda en latin par quelle avanture elle étoit venuë-là toute seule. La belle entendant parler latin, & croyant que le vent l'avoit ramenée à Lipari, se leve promptement, regarde de tous côtés, & ne connoissant point le pays demande à la bonne femme où elle étoit, & apprend qu'elle étoit près de Suse en Barbarie. La belle affligée de ce que Dieu ne lui avoit pas voulu envoyer la mort, & surprise de se trouver avec des Barbares desquels son honneur avoit tout à craindre, se mit d'abord à pleurer. La bonne femme en fut touchée, la mena à sa chaumiere, & lui fit dire par quelle avanture elle étoit venuë-là. Elle lui presenta du pain dur, quelque poisson, & de l'eau, c'est à dire tout ce qu'elle avoit de meilleur, & eut bien de la peine à la faire manger. Constance lui demanda en latin qui elle étoit, ce qu'elle faisoit, & apprit qu'elle étoit de Trapani, & se nommoit Chereprise, & qu'elle servoit certains pêcheurs Chrétiens. Ce nom lui parut de bon augure, & commença, sans sçavoir pourquoi, à ne plus tant desirer la mort. Sans dire à la bonne femme ni son pays ni son nom, elle la pria instamment d'avoir pitié de sa jeunesse, & de lui donner moyen d'éviter le deshonneur qu'elle craignoit. Chereprise qui étoit une fort bonne femme, la laisse à sa chaumiere & va serrer ses filets. A son retour elle la fit enveloper de son manteau, & la mena à Suse chez une personne considérable

Digitized by Google

du pays à qui elle rendoit souvent service, femme charitable & bienfaisante, l'asseurant qu'elle la recommanderoit de son mieux, & que la bonne Dame la traiteroit comme sa propre fille, pourvû qu'elle la servît bien, & qu'elle fît tout ce qu'elle pourroit pour se rendre digne de son affection. Sur le raport de Chereprise la bonne Dame fut si touchée des malheurs de Constance, qu'elle ne put la regarder sans plurer: Et après l'avoir baisée au front, elle la prit par la main, & la mena dans la maison où elle demeuroit avec d'autres femmes, qui travailloient sans aucun homme à divers ouvrages de soie & de cuir. Constance eut bien-tôt appris à faire quelque chose, & s'acquit en peu de tems la bienveillance de sa Patronne & de ses compagnes, d'autant plus aisément qu'elle fit de rapides progrez dans leur langue. Un si long sejour à Suse ne permettant pas au pere de la belle d'esperer de la revoir, il arriva qu'un Seigneur Grenadin de la premiere qualité qui prétendoit à la souveraineté de Tunis, mit une grosse Armée sur pied pour venir s'en mettre en possession. Martucio qui sçavoit parfaitement la langue du pays, ayant appris cette nouvelle, & les grands preparatifs que le Roi de Tunis faisoit pour sa défense, dit à un de ses Gardes, que s'il pouvoit parler au Roi il lui apprendroit un moyen infaillible de défaire son ennemi. Le Garde le dit à son maître, & le maître au Roi. Martucio étant devant le Roi, & interrogé quel moyen il avoit à donner, répondit que si Sa Majesté pouvoit faire en sorte que les fléches manquassent à ses ennemis, & que ses gens en eussent en abondance, il feroit indubitablement victorieux. La

question est de le pouvoir, repliqua le Roi. Cela se peut, Sire, reprit Martucio, & voici comment. Il faut que Vôtre Majesté fasse faire les cordes de vos arcs beaucoup plus deliées qu'à l'ordinaire, & que le bout du trait qui donne sur la corde, soit entaillé si délicatement, qu'il ne puisse servir qu'à vos cordes déliées. Mais il faut que ceci se fasse secretement; car si cela étoit sçû, l'ennemi y pourvoiroit. Quand vos ennemis auront jetté toutes leurs fléches, il faudra de necessité qu'ils ramassent celles qui leur auront été tirées par vos gens pour les leur rejetter; ce que les vôtres seront aussi obligez de faire de celles des ennemis, & qu'ils feront avec succès, parce que leurs petites cordes serviront aux traits largement entaillez, au lieu que vos traits délicatement coupés par le bout ne pourront servir à leurs grosses cordes: Et par ce moyen les vôtres auront abondance d'armes, & les ennemis necessité. Le Roi qui étoit sage, goûta ce conseil, en profita, batit ses ennemis, & fit un gros Seigneur de Martucio. La renommée de cet homme vola dans tout le Royaume, & Constance apprenant que son Martucio qu'elle croyoit mort depuis longtems étoit encore plein de vie & au faîte de la Grandeur, reprit courage, & commença à bien esperer. L'amour presque éteint se ralluma d'abord dans son cœur. Elle conte à sa bonne Patrone les circonstances où elle se trouvoit, & lui dit qu'elle voudroit fort aller à Tunis pour regaler ses yeux de la presence d'une personne que ses oreilles lui faisoient desirer avec tant de passion. La Patronne loüa son dessein, l'accompagna dans ce voyage, & la mena chez une de ses parentes qui la reçut le

mieux du monde. Chereprise qui étoit aussi du voyage, fut envoyée à la découverte, & rapporta que Martucio étoit en bonne santé & en très-grand crédit. La bonne Patronne voulant apprendre à Martucio l'agréable nouvelle de l'arrivée de sa chere Constance, va le trouver, & lui dit qu'elle avoit chez elle une de ses Domestiques venant de Lipari, qui souhaiteroit fort de lui parler en particulier. Martucio la remercia de l'avis, & la suivit incontinent. Quand Constance le vid, elle pensa mourir de joie, & ne pouvant se contenir elle courut d'abord l'embrasser; & sans pouvoir lui dire un seul mot, elle se mit à pleurer. Martucio n'en pouvant croire ses yeux, fut quelque tems sans parler, & puis jettant un profond soupir: Est-ce bien vous, dit-il, ma chere Constance que je croyois perduë? Et en disant cela il se jette à son cou. Ils se conterent leurs avantures, après quoi Martucio en alla informer le Roi, & lui demanda permission d'épouser Constance à la maniere des Chrétiens. Le Roi surpris de cette singularité voulut voir Constance, & convaincu par elle-même de la fidélité du raport qu'on lui avoit fait de ses avantures, donna la permission demandée, & régala les amans de magnifiques présens. Martucio en fit de grands à la bonne Patronne, & la fit conduire à Suse fort honorablement. Les mariez ayant depuis eu permission du Roi de se retirer à Lipari, ils emmenerent avec eux Chereprise, furent reçus avec toutes les acclamations imaginables, & finirent leurs jours dans l'abondance & dans le repos.

Digitized by Google

NOUVELLE XLII.

Pierre de Boccamaße s'enfuyant avec sa Maîtreße, & rencontrant des voleurs, la Belle se sauve dans une forêt, & se rend ensuite à un château. Le Cavalier pris par les voleurs se sauve aussi, & arrive heureusement au chateau où sa Maîtresse s'étoit refugiée. Ils s'y marient, & reviennent à Rome.

UN jeune Romain nommé Pierre Boccamasse, d'une famille illustre, devint amoureux d'une jeune beauté des plus charmantes, qui s'appelloit Angeline, fille d'un nommé Giglivosse, homme de basse naissance, mais fort estimé des Romains. Comme le Cavalier étoit bien fait & délié, il donna à la belle autant d'amour qu'il en avoit reçû. Voyant donc les choses bien disposées, il la fait demander en mariage. Non seulement ses parens le blâmérent hautement d'avoir eu une telle pensée ; mais firent dire même au pere de la fille qu'ils le regarderoient comme leur ennemi, s'il prêtoit l'oreille à une telle proposition. Le Cavalier se voyant traversé de tous les côtez, fut dans une affliction inconcevable. Il n'y eut point de chose fâcheuse qu'il ne dît de ses parens, & si le pere d'Angeline eût voulu, il l'auroit épousée en dépit d'eux tous. Boccamasse rencontrant par tout de nouveaux obstacles, & ne pouvant compter sur rien que sur le cœur de la belle, résolut de couper un nœud qu'il ne pouvoit délier. Il convint avec

sa maîtresse, & étant un matin montez à cheval, ils prenent le chemin d'Alaigne où le Cavalier avoit des amis. A quatre lieuës de Rome, Boccamasse qui ne sçavoit pas fort bien les chemins, ayant pris trop sur la gauche, alla passer devant un petit château, d'où il sortit douze Cavaliers qui vinrent fondre sur eux. Angeline les appercevant la premiere, sauvons-nous, dit-elle à son amant : Voilà des gens qui viennent nous attaquer. En disant cela elle gagne dans le bois. Son amant surpris & ne voyant encore rien, fut pris avant que d'avoir songé à fuïr. Ils lui demandérent qui il étoit, & sur sa réponse voyant qu'il étoit ami de leurs ennemis, le démontérent, & l'ayant fait dépoüiller, l'alloient pendre à un arbre, lorsque vingt-cinq Cavaliers, qui étoient en embuscade, coururent à eux en criant, tuë, tuë. Les voleurs quittérent Boccamasse pour se défendre ; mais voyant la superiorité du nombre, ils prirent la fuite, & furent vigoureusement suivis des autres. Boccamasse profitant d'un moment si favorable, reprend ses habits & son cheval, & gagne la forêt où sa maîtresse s'étoit sauvée. Il rôde tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; mais point de nouvelle d'Angeline. Il crie, il appelle, mais point de réponse. Alors la joye qu'il avoit euë d'être échapé d'un si grand péril, se changea en une profonde tristesse qui lui fit répandre des larmes en abondance. N'osant donc reculer, il avançoit toujours incertain du lieu où la destinée devoit le conduire. Les bêtes feroces dont il sçavoit que la forêt étoit pleine, se présentoient incontinent à son esprit. Il craignoit pour soi-même, mais il craignoit beau-

coup plus pour sa maîtresse, qu'il s'attendoit à tout moment de trouver étranglée. Après avoir couru tout le jour, accablé de fatigue, de faim & de tristesse, il attacha son cheval à un gros arbre sur lequel il monta pour se mettre à couvert des bêtes sauvages, & de peur de tomber, il passa toute la nuit sans dormir, mais non pas sans déplorer son infortune. Angeline qui n'étoit pas mieux que son amant, s'étant si fort avancée dans le bois qu'elle n'en put ressortir, courut par ci par là tout le long du jour, se tourmentant & se plaignant de la cruauté de sa destinée; mais enfin se laissant conduire à son cheval, elle tomba dans un sentier qu'elle suivit, & qui la mena à une petite chaumiere comme le jour commençoit à finir; elle y trouva un vieillard avec sa femme, qui surpris de la voir à une heure si induë, lui demandérent la raison de son voyage. Cette question lui ayant fait verser quantité de larmes, elle répondit enfin qu'elle avoit perdu sa compagnie dans la forêt, & demanda si elle étoit fort éloignée d'Alaigne. Le vieillard répliqua que ce n'en étoit pas le chemin, & qu'il y avoit encore plus de six lieuës. Elle s'informa s'il n'y avoit pas dans le voisinage quelque maison où elle pût loger; mais apprenant qu'il n'y en avoit point où elle pût arriver avant minuit, elle le pria de trouver bon qu'elle passât la nuit à sa chaumiere. Très-volontiers, répondit le bon homme; mais je dois vous dire que nous sommes souvent insultez le jour & la nuit par des bandits qui courent ces bois. Si cela arrivoit dans cette conjoncture, comme vous êtes belle & jeune, on vous feroit du chagrin, & nous aurions le déplaisir

Digitized by Google

de ne pouvoir vous ſecourir ; je veux vous en avertir afin que ſi cela arrive, vous n'ayez aucun ſujet de vous plaindre de nous. Ce diſcours fit peur à la belle, mais comme il étoit tard, elle aima mieux à tout évenement s'expoſer à la merci des hommes, que d'être dévorée par les bêtes. Elle entre donc chez les bonnes gens, ſoupe, ſe couche avec eux toute habillée, & paſſe la plus grande partie de la nuit à déplorer ſon malheur & celui de ſon Amant. Vers la petite pointe du jour elle entendit force gens marchant. Elle ſe léve incontinent, gagne une petite cour qui étoit derriére la chaumiére, & ſe cache dans un tas de foin qu'il y avoit. A peine fut-elle gitée que ces gens furent à la porte qu'ils firent ouvrir avec grand bruit. Le cheval de la belle qu'ils virent tout ſellé, leur fit demander s'il y avoit quelqu'un, & à qui étoit le cheval? On répondit qu'il n'y avoit perſonne, & que le cheval étant égaré on l'avoit mis à couvert. Le chef de la troupe dit alors que puiſque le cheval n'avoit point de maître il ſeroit bon pour eux. Tout le monde étant entré les uns couroient d'un côté, les autres de l'autre. L'un d'eux ne ſçachant que faire, fourra ſa Javeline dans le foin, & paſſa ſi près de la mammelle gauche de la Belle, qu'elle crut être bleſſée, & penſa crier. Ces gens étant enfin partis, & la belle ne paroiſſant point encore, ne pouvant ſe figurer que ces Bandits s'en fuſſent allez, le bon homme demanda à ſa femme dequoi elle étoit devenuë. Angeline ayant entendu cela, & étant ſortie de ſon foin, le bon homme lui dit que le jour étant venu, il la conduiroit, ſi elle vouloit, à un château qui n'étoit qu'à deux lieües & demie de

N 5

Digitized by Google

là, où elle seroit en lieu de seureté : Mais qu'il faloit se resoudre à faire ce chemin à pied, parce que les gens de la nuit passée avoient emmené son cheval. La belle en fut ravie, & étant partis sur le champ, ils y arriverent vers les sept à huit heures du matin. Ce château appartenoit à un Gentilhomme de la maison des Ursins. Sa femme qui étoit une bonne & sainte personne y étoit pour lors. Elle connut Angeline d'abord qu'elle la vid, & la reçût le mieux du monde. Après avoir sçu son avanture, elle en eut d'autant plus de chagrin, que Boccamasse étoit des amis de son mari : Quand elle entendit parler du lieu où il avoit été pris, elle ne douta point qu'il n'eût été tué, & dit à Angeline qu'elle demeurât avec elle jusques à ce qu'il se trouvât occasion de la renvoyer seurement à Rome.

Il est tems d'aller retrouver Boccamasse sur l'arbre où nous l'avons laissé déplorant ses malheurs. Il comptoit que le jour étant venu il pourroit se tirer du bois à la faveur de son cheval, s'il échapoit à la dent des bêtes feroces : Mais sa joie ne fut pas de longue durée, car il le vid bien-tôt environné d'une vingtaine de Loups. A l'approche de ces animaux, le cheval prit l'allarme & rompit sa bride. Il se défendit quelque tems des pieds & des dents ; mais enfin il falut succomber, & il le vid déchirer jusqu'aux os. Vers le point du jour il sentit un froid très-piquant, & voyant un grand feu qui lui paroissoit à une bonne lieüe & demie, il attendit le grand jour, & descendant de son arbre, il marcha de ce côté-là, & y arriva enfin après bien des allarmes. C'étoit des Bergers qui

ſe réjoüiſſoient, & qui le reçurent par pitié. Il ſe chauffa & mangea, puis leur conta ſon infortune, & leur demanda enfin, s'il n'y avoit point dans le voiſinage quelque endroit où il pût ſe refugier. Il apprit que le château dont on vient de parler, n'étoit qu'à une lieüe & demie de là. Il les pria de l'y faire conduire par quelqu'un de leur troupe; ce qu'ils firent volontiers. En arrivant il rencontra un homme de ſa connoiſſance avec lequel il étoit déja entré en marché pour l'envoyer chercher Angeline, quand la Dame du château l'appercevant d'une fenêtre le fit appeller. Quelle joie n'eut-il point de voir ſa maîtreſſe en abordant la Dame ! Le raviſſement d'Angeline ne fut pas moins grand à la vûë de ſon amant. La Dame qui ſçavoit déja ſon avanture, le cenſura agréablement de vouloir ſe marier contre le gré de ſes parens : Mais le voyant ferme dans ſon deſſein; conſidérant d'ailleurs les charmes de la belle & l'amour qu'elle avoit pour le Cavalier, dequoi me mets-je en peine, dit-elle en ſoi-même? Ces gens ſe connoiſſent & s'aiment. Ils ſont également attachez aux intérets de mon mari : Leur deſir eſt honnête. D'ailleurs il ſemble que la Providence autoriſe ce mariage, puis qu'elle a ſauvé l'un du gibet, & l'autre de la javeline, & tous deux des bêtes feroces. Pourquoi donc vouloir m'oppoſer au deſſein de la Providence? Cette courte réfléxion l'ayant fait changer tout à coup de ſentiment, elle leur dit : Puiſque vous êtes reſolus de vous marier, je prétens ſi peu vous en empêcher, que je veux que les nôces ſe faſſent céans aux dé-

Digitized by Google

pens de mon mari, & je me charge ensuite de vous raccommoder avec vos parens. Les Amans furent ravis d'un si agréable changement. Les nôces se firent aussi magnifiquement qu'on pouvoit les faire dans un lieu si solitaire. Quelques jours après la Dame les mena à Rome, où elle trouva les parens de Boccamasse en grosse colére; mais elle fit si bien qu'elle rétablit la paix par tout. Tout le monde fut content, & les mariez vécurent ensemble avec beaucoup d'agrément & de repos.

NOUVELLE XLIII.

Litio de Valbonne surprend Richard Menard couché avec sa fille, & la lui fait épouser.

LItio de Valbonne, Gentilhomme de la Romagne, eut de sa femme Jaquemine après plusieurs années de mariage, une fille qui croissant en beauté à mesure qu'elle croissoit en âge, devint une des plus charmantes personnes du pays. Comme cette fille étoit unique, son pere & sa mere l'aimoient cherement & la gardoient avec soin, dans l'esperance d'en faire un jour une alliance avantageuse. Un jeune Cavalier bien fait & de bonne mine, nommé Richard, de la maison des Menards de Bretinste, alloit souvent chez Litio, & étoit reçû de lui & de sa femme avec la même confiance que s'il eût été leur fils. Richard voyant à tout moment la belle qui étoit déja d'âge nubile, en devint éperduëment amoureux, & fai-

Digitized by Google

ſoit tout ce qu'il pouvoit pour cacher ſon amour. Comme les Dames ſont pénétrantes dans ces ſortes de matieres, la belle s'apperçut bien-tôt avec plaiſir de la conquête qu'avoit fait ſa beauté, & ne fut pas inſenſible de ſon côté au merite du Cavalier. Les occaſions qu'il avoit tous les jours de lui parler tête-à-tête, l'avoient tenté mille fois de lui lâcher quelque mot de ſa paſſion ; mais la crainte de n'être pas bien reçû, l'en avoit toujours empêché. Las enfin de ne s'expliquer que des yeux, il réſolut un jour de lui parler, & fut agréablement ſurpris d'apprendre qu'il ne ſentoit rien pour elle qu'elle ne ſentît pour lui. Après tout ce qui ſe peut dire d'obligeant & de tendre en tel cas, encouragé par un ſi favorable commencement, Richard conclut qu'il ne dépendoit que de la belle qu'ils ne fuſſent tous deux contens, & que ſi elle en vouloit chercher les moyens, elle les trouveroit ſans peine. La belle répondit qu'étant auſſi obſervée qu'elle l'étoit, elle ne voyoit pas qu'ils pûſſent avoir le tems de ſe ſatisfaire ; mais que s'il pouvoit trouver quelque expedient, elle conſentiroit à tout ce qui pourroit ſe faire ſans honte. Richard après avoir un peu rêvé, repliqua que le meilleur ſeroit qu'elle vînt coucher dans la galerie qui étoit près du jardin, où il tâcheroit de grimper, quoiqu'elle fût fort exhauſſée. La belle repartit que s'il pouvoit lui répondre d'y grimper, elle étoit comme perſuadée d'avoir la liberté d'y venir coucher. Le lendemain la belle ſe plaignit à ſa mere que la grande chaleur l'avoit empêchée de dormir la nuit paſſée. Tu te mocques, ma fille, de dire cela, répondit la mere. Il ne fait rien

Digitized by Google

moins que chaud. Vous devriez le dire à mon pere, repliqua la fille : les jeunes gens sont plus échauffez que les vieux. Cela est vrai, ma fille, reprit la mere ; mais je ne puis pas disposer du chaud & du froid à ma fantaisie. Il faut prendre le tems comme il vient. Peut-être qu'il fera plus frais la nuit prochaine & que tu dormiras mieux. Je le souhaite, repliqua la belle ; mais ce n'est gueres l'ordinaire que les nuits froidissent à mesure qu'on avance dans l'été. Que te faut-il donc, continua la mere ? Que mon pere & vous, dit la fille, me donniez la liberté de faire dresser un lit sur la galerie du jardin. Le lieu est frais, j'aurois le plaisir d'entendre chanter le Rossignol, & j'y serois infiniment mieux que dans notre chambre. La mere promit d'en parler au pere, ce qu'elle fit dès le soir même. Litio qui étoit vieux & bouru, répondit à sa femme : Votre fille veut donc dormir au chant du Rossignol ? Je la ferai dormir à celui des Cigales. La belle ayant sçû cette réponse ne dormit point la nuit suivante ; mais ce fut bien moins la chaleur que le dépit qui l'en empêcha. Elle s'en vengea sur sa mere, à qui elle se plaignit si souvent de la chalenr, qu'il ne lui fut pas possible de fermer l'œil. La bonne femme ne fut pas plutôt levée qu'elle alla trouver son mari, & lui dit : Vous ne vous souciez gueres de cette fille. Que vous importe où elle couche ? La chaleur l'a tenuë toute la nuit dans une agitation continuelle. Ce n'est qu'une enfant. Faut-il s'étonner qu'elle se fasse un plaisir d'entendre chanter le Rossignol ? N'est-ce pas l'ordinaire des enfans ? Ne m'embarrassez plus du Rossignol, répondit le bon homme

Digitized by Google

d'un air chagrin, & la faites coucher comme vous l'entendrez. On lui fit donc dresser un lit dans la galerie, où se promettant de coucher la nuit suivante, elle fit ensorte de voir Richard, qu'elle en avertit par un signe dont ils étoient convenus. La belle étant couchée, Litio ferma une porte qui conduisoit sur la galerie, & alla se coucher aussi. Quand Richard crut que tout le monde dormoit, il monta sur le mur avec une échelle, & de ce mur grimpant sur un autre avec beaucoup de peine & de peril, il gagne enfin la galerie où la belle qui ne dormoit pas, le reçut le mieux du monde. Ils passérent la nuit fort agréablement, & firent plusieurs fois chanter le Rossignol. Comme les nuits d'été sont courtes, & que ces amans furent ménagers du tems, ils s'endormirent vers le point du jour, soit de chaleur ou de lassitude. Ils étoient tout nuds sur le lit : La belle embrassoit son amant du bras droit, & tenoit de la main gauche ce qu'on ne nomme jamais sans envelope, quand on parle aux Dames. Litio étant levé, & se souvenant que sa fille avoit couché dans la galerie, ouvre tout doucement la porte, & dit en soi-même: Il faut un peu que je voye comme le Rossignol aura fait dormir cette nuit Catherine (c'est ainsi que s'appelloit la belle.) Mais ayant ouvert les rideaux & vû les amans dans cette posture, il sort, appelle sa femme & lui dit : Votre fille avoit envie du Rossignol ; Elle a si bien fait qu'elle l'a pris. Venez voir comme elle le tient. Et en disant cela, il la mene à la galerie, & lui fit voir sa fille tenant le Rossignol qu'elle avoit tant d'envie d'entendre chanter. Madame Jaquemine qui n'atten-

Digitized by Google

doit rien de tel de Richard, en fut fort offensée, voulut faire du bruit, & lui dire des injures; mais son mari l'en empêcha. Donnez-vous bien de garde, dit-il, de faire une telle bévûë. Elle l'a voulû, elle l'aura. Il est Gentil-homme & riche, le parti est assez avantageux. Richard ne sortira pas aisément d'ici à moins qu'il n'épouse Catherine, & alors il se trouvera qu'il aura mis le Rossignol dans sa propre cage. Madame Jaquemine se tranquilisa dès qu'elle vid son mari si raisonnable; & d'autant mieux qu'elle considera que sa fille avoit eu une bonne nuit, qu'elle dormoit d'un fort bon sommeil, & qu'elle avoit pris le Rossignol. Richard s'étant enfin reveillé, fut bien surpris de voir le grand jour. Que ferons-nous, dit-il à la belle? Le jour nous a surpris. Litio entendant cela, & tirant tout à coup les rideaux, nous ferons fort bien, lui dit-il. Richard se crut perdu, & cria tout aussi-tôt pardon, Monsieur, & la vie. Je vous ai offensé, & je merite tout votre ressentiment. Je ne meritois point ceci, répondit Litio. Je vous aimois & avois de la confiance en vous, & vous n'y répondez pas trop bien; mais puisqu'un transport de jeunesse vous a fait commettre cette faute, il dépend de vous de sauver votre vie & de reparer l'outrage que vous avez fait à mon honneur: Il faut sur le champ épouser Catherine. Sinon vous n'avez qu'à recommander votre ame à Dieu. Pendant que cela se disoit, la belle se couvrit, lâcha le Rossignol; se mit à pleurer de honte, & pria son pere de faire grace à Richard, & Richard de faire ce que vouloit son pere. La confusion qu'il avoit de sa faute, l'envie de la reparer, la peur de

Digitized by Google

mourir, mais sur tout l'amour qu'il avoit pour la belle, ne laissérent pas long-tems balancer Richard, qui répondit qu'il étoit prêt de l'épouser. Litio prit un anneau de sa femme, & le Cavalier épousa la belle sur le champ : Cela étant fait le pere & la mere se retirérent & laissérent reposer les amans qu'ils jugeoient en avoir bien besoin. Richard & la belle furent encore long-tems au lit, mais ils ne firent pas époux ce qu'ils avoient fait amans, je veux dire qu'ils n'allérent pas avec la même rapidité. Quelques jours après les nôces se firent authentiquement. Tous les parens y furent appellez : La magnificence fût grande ; & le tout se fit chez Richard, où les invitez ne furent pas moins contens du regal, que les mariez de leur mariage.

NOUVELLE XLIV.

Gui de Cremone mourant laissa une fille qui fut aimée de Jeannot de Severin & de Minguin de Mingole. Les deux rivaux s'étant battus, la belle fut reconnuë pour sœur de Jeannot ; & mariée à Minguin.

GUi de Cremone & Jaquemin de Pavie tous deux Lombards d'origine, déja sur l'âge, & cassez par les fatigues de la guerre comme gens qui avoient porté les armes dès leur jeunesse, se retirerent à Fano pour y finir leurs jours dans le repos. Ces deux hommes s'étoient connus dans le service & avoient toûjours eu de grandes liaisons.

enſemble. Gui de Cremone mourant, & n'ayant ni parent ni ami, en qui il eût plus de confiance qu'en Jaquemin, le laiſſa dépoſitaire de tout ſon bien, & d'une petite fille qu'il avoit âgée d'environ dix ans, des avantures de laquelle il l'inſtruiſit fort au long. Il arriva ſur ces entrefaites que les troubles de Fayence s'étant appaiſez, chacun eut la liberté d'y revenir. Jaquemin qui y avoit demeuré autrefois, & en avoit trouvé le ſejour agreable, fut de ceux qui y retournerent. Il y fit paſſer tout ſon bien, & amena la petite fille de Gui qu'il aimoit auſſi tendrement que ſi c'eût été ſa propre fille. La beauté venant avec l'âge, elle devint en peu de tems une des plus charmantes de la ville ſoit pour le corps ſoit pour l'eſprit. Avec tant d'agrémens je vous laiſſe à penſer, ſi elle eut des ſoupirans. Deux jeunes Cavaliers entr'autres, tous deux bien faits, avoient beaucoup d'attachement pour elle. L'un ſe nommoit Jeannot de Severin, & l'autre Minguin de Mingole. Ces deux jeunes hommes, qui étoient auparavant amis intimes devinrent ennemis irreconciliables auſſi-tôt qu'ils ſe reconnurent rivaux. Comme la belle n'avoit que quinze ans l'un & l'autre ſe feroit felicité de l'avoir à femme : Mais voyant qu'on la leur refuſoit ſur des pretextes honnêtes, chacun fit ſa cabale pour l'emporter du mieux qu'il pourroit. Jaquemin avoit une vieille ſervante, & un valet nommé Crivel, bon enfant & d'un eſprit aſſez facétieux. Jeannot fit connoiſſance avec ce valet, lui fit confidence de ſon amour, le pria de le ſervir, & lui promit de grandes recompenſes. Crivel répondit qu'il ne pouvoit pas grand'choſe, que

Digitized by Google

quand il voudroit parler à la belle en sa faveur, il n'en seroit pas écouté, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour lui, étoit de la lui faire voir lorsque son maître ne seroit pas au logis. Jeannot lui dit qu'il n'exigeoit pas autre chose de lui. Minguin de son côté ayant mis la servante dans ses intérêts, lui avoit déja fait faire plusieurs ambassades qui avoient presque déterminé la belle en sa faveur. Les choses étant en cet état, Jaquemin ayant été invité à souper par un de ses amis, Crivel le fit sçavoir incontinent à Jeannot, qui venant à un certain signal devoit trouver la porte ouverte. La servante de son côté qui ne sçavoit rien de l'intrigue de Crivel, fit avertir Minguin de l'absence de son Maître, avec ordre de se tenir à bonne portée, & d'entrer pareillement aussi-tôt qu'il verroit un certain signal qu'elle devoit faire. La nuit étant venuë chacun se precautionne d'armes & d'amis de peur de surprise, & prend le meilleur poste qu'il put. Jaquemin étant sorti, Crivel & la servante firent de leur mieux pour se défaire l'un de l'autre, Crivel vouloit que la servante se couchât, & la servante sollicitoit Crivel d'aller querir Jaquemin : Mais comme chacun avoit sa vûe, personne ne voulut démarer. Crivel ennuyé de ces contestations, fit son signal & alla ouvrir la porte. Jeannot entre incontinent avec deux de ses amis, & trouvant la belle dans la Sale ils se mirent en devoir de l'emmener. La belle n'étant pas en état de resister, s'écrie. La servante en fait autant. Minguin accourt au bruit, accompagné des siens ; & voyant qu'on enlevoit sa Maîtresse, il met l'épée à la main. Pendant qu'on se chamail-

Digitized by Google

loit de part & d'autre, les voisins accoururent avec armes & flambeaux, & apprenant la violence de Jeannot prirent le parti de Minguin, delivrérent la belle, & la firent rentrer chez Jaquemin. Avant que tout cela fût fait les Sergens du Capitaine de la ville survinrent, & firent quelques prisonniers du nombre desquels furent Jeannot & Crivel. Jaquemin de retour & apprenant l'avanture en eut beaucoup de chagrin. Cependant voyant qu'il n'y avoit point de la faute de la belle, cela le consola un peu, & il resolut de la marier pour n'avoir plus de pareilles affaires. Les parens de part & d'autre ayant appris la verité de la chose, & craignant que les prisonniers & les autres ne passassent mal leur tems, si Jaquemin les poussoit, l'allerent trouver, & le prierent qu'une bevûe de jeunes étourdis n'alterât point l'estime & l'amitié qu'il avoit pour eux, puisqu'ils venoient se soumettre eux & leurs parens à toute la satisfaction qu'il souhaiteroit d'eux. Jaquemin qui avoit vû beaucoup de choses en son tems, & qui étoit homme de bon sens, rendit honnêteté pour honnêteté, & les asseura qu'il n'en seroit que ce qu'ils voudroient eux-mêmes, d'autant mieux qu'ils n'y avoient guere moins d'interêt que lui. On insulte, Messieurs, leur dit-il, une fille de la ville, car je dois vous dire qu'elle n'est, comme vous le croyez, ni de Cremone ni de Pavie; mais de Fayence, quoique ni celui qui m'en a chargé, ni moy n'ayons jamais pû sçavoir au vrai qui en étoit le pere. Ils furent surpris d'apprendre que la belle étoit de Fayence, & aprés avoit remercié Jaquemin de ses honnêtetés, ils le prierent de leur dire par quelle avanture elle étoit

tombée entre ſes mains. Gui de Cremone, répondit-il, avec lequel j'ai long-tems ſervi étoit de mes intimes amis. Lorſque cette ville fut pillée & ſaccagée il étoit dans les troupes de l'Empereur Frederic; & pillant comme les autres il entra dans une maiſon qu'il trouva pleine de richeſſes, mais toute vuide de gens. En ſortant il apperçut ſous un degré cette fille qui n'avoit alors qu'environ deux ans. D'abord que cette enfant le vid, elle l'apella Pere. Il fut ſi touché de compaſſion qu'il l'emporta à Fano, où il mourut quelques années après, & me laiſſa dépoſitaire de cette fille & de tout le bien qu'il avoit, m'ayant fait promettre de la marier quand il en ſeroit tems, & de lui remettre ce qu'il me laiſſoit de bien. Il ſe trouva par hazard dans la compagnie un certain Guillemin qui étoit à la priſe de Fayence avec Gui de Cremone, & qui ſçavoit que la maiſon que ce dernier avoit pillée, appartenoit à Bernardin. Ceci vous regarde, Bernardin, lui dit-il. Cela m'a frapé auſſi bien que vous, repliqua Bernardin; car il me ſouvient que je perdis alors une fille de l'âge de celle dont parle Jaquemin. C'eſt aſſurément la vôtre, repartit Guillemin. J'ai entendu autrefois parler de cela à Gui de Cremone, & de la maniere qu'il dépeignoit la maiſon qu'il avoit pillée, je ne pûs douter que ce ne fût la vôtre, & cela étant je ſuis perſuadé que c'eſt votre fille qu'il emporta. Ne pourriez-vous point la connoître à quelque marque? Cela fit reſſouvenir Bernardin que ſa fille devoit avoir une petite croix qui venoit d'une loupe qu'il lui avoit fait couper quelque tems avant la priſe de Fayence. Il pria Jaquemin de lui faire voir cette fille; ce qui

lui fut accordé ſur le champ. Auſſi-tôt que Bernardin la vid, il crut voir le viſage de ſa femme, tant cette fille lui reſſembloit : Mais voulant quelque choſe de plus convainquant, il pria Jaquemin de lui permettre de regarder de près l'oreille gauche de la belle. Jaquemin le lui ayant permis, ce ne fut pas ſans quelque honte que la belle fit voir ſon oreille, ou la croix ſe trouva. Connoiſſant à cette marque qu'elle étoit veritablement ſa fille, il pleura de tendreſſe & courut l'embraſſer malgré la petite reſiſtance qu'elle fit. Puis ſe tournant vers Jaquemin, c'eſt veritablement ma fille, lui dit-il ; ce fut ma maiſon que Gui de Cremone pilla. Sa mere fut ſi ſurpriſe, & ſi allarmée, qu'elle l'oublia, & nous avions crû juſqu'ici qu'elle avoit peri dans la maiſon qui fut brûlée après le pillage. La belle voyant ce venerable vieillard parler de la ſorte d'un air dolent & paſſionné, ne douta point que ce qu'il dit, ne fût vrai, & courant l'embraſſer à ſon tour laiſſa tomber quantité de larmes. Bernardin envoya querir ſa femme, ſes enfans, & ſes parens pour leur faire voir ſa fille retrouvée, & après mille careſſes & mille démonſtrations de joie, il l'emmena chez lui du conſentement de Jaquemin. Le Capitaine de ville qui étoit un galant homme, ayant appris la choſe, & que Jeannot qu'il tenoit priſonnier étoit fils de Bernardin & frere de la belle, donna un tour favorable à l'affaire, raccommoda les deux rivaux, & obligea Bernardin à marier la belle à Minguin ; ce qui fut fait avec l'approbation generale de toute la parenté. Tous les priſonniers furent mis en liberté : Les nôces furent magnifiques, & les Epoux ſe traiterent en amans tant qu'ils vécurent.

Fin du premier Tome.

Digitized by Google

TABLE

Des Contes & Nouvelles.

Premiere Nouvelle.

CHapelet Duprat trompa un Religieux par une fausse confession, & quoiqu'il eût très-mal vécu durant sa vie, il passa pour un Saint après sa mort, & fut appellé saint Chapelet. pag. 10.

II. Nouvelle.

Un Juif à la sollicitation d'un de ses amis s'en alla de Paris à Rome, & choqué de la corruption des Ecclesiastiques, il retourna à Paris & se fit chrétien. 23.

III. Nouvelle.

Un Juif d'Alexandrie se tira du piége que Saladin lui avoit tendu, en lui faisant un Conte ingenieux. 27.

IV. Nouvelle.

Un Moine qui avoit fait un grand peché, se garantit de la peine qu'il meritoit, en reprochant honnêtement à son Abbé le même peché. 30.

V. Nouvelle.

Un repas de gelinotes & des paroles honnêtes guérirent un Roi de France de l'amour inconsideré que la renommée lui avoit inspiré pour la Marquise de Monferrat. 35.

VI. Nouvelle.

L'hypocrisie des Moines confonduë par un bon mot. 38.

Digitized by Google

VII. *Nouvelle.*

L'avarice des Grands respectueusement daubée. 41.

VIII. *Nouvelle.*

Les avares sont toujours méprisables, & ceux qui ont quelque sentiment d'honneur, se guérissent du peché d'avarice, lorsqu'ils en sont repris par des personnes de merite. 45.

IX. *Nouvelle.*

Le Roi de Chypre est guéri de son indolence par une Dame de Gascogne. 47.

X. *Nouvelle.*

Un Medecin de Boulogne fit honnêtement rougir une Dame, qui voulut le railler sur l'amour qu'il avoit pour elle. 49.

XI. *Nouvelle.*

Martelin feignant d'être paralitique se fit porter sur le corps de saint Arrigue, & fit ensuite semblant d'etre guéri. Sa tromperie découverte, il est battu, fait prisonnier, & court risque d'être pendu, mais enfin il échape. 52.

XII. *Nouvelle.*

Renault d'Ast ayant été volé arrive à Château-Guillaume, & loge chez une Dame qui le dédommage de toutes ses pertes. 58.

XIII. *Nouvelle.*

Trois jeunes & riches Florentins ayant folement dissipé tout leur bien, tombent dans un extrême misere, & s'en relevent par le moyen de leur neveu, qui se marie d'une maniere fort singuliere à la fille du Roi d'Angleterre. 65.

XIV. *Nouvelle.*

Landolfe Rufollo étant devenu pauvre se fit Corsaire. Il gagna beaucoup de biens, & fut pris

&

Digitized by Google

& volé par les Genois comme il se retiroit. Le vaisseau Genois fait naufrage ; Landolfe se sauve sur une caisse pleine de bijoux, se rend sur la côte de l'Isle de Gurfe, y est secouru par une femme, & s'en retourne chez lui plus riche qu'auparavant. 74

XV. Nouvelle.

Un Maquignon arrivé à Naples pour y acheter des chevaux, eut trois facheuses avantures en la même nuit, se retira de toutes, & gagna un rubis de grand prix. 79

XVI. Nouvelle.

Madame Britole jettée par la tempête dans une Isle, y perd ses deux fils & sa nourrice ; & de douleur se retire dans une caverne, où elle est rencontrée par une personne de qualité qui l'emmene. L'aîné de ses fils après avoir bien rôdé s'engage au service du bienfaiteur de sa mere & est surpris avec sa fille dans un commerce de galanterie, qui finit par un mariage. Son second fils se retrouve & la revolution de Sicile rétablit la mere & ses enfans dans leur premier credit. 92

XVII. Nouvelle.

Le Soudan d'Alexandrie envoie sa fille nommée Aláciel au Roi de Garbe : Elle passe par plusieurs mains, & revenuë enfin chez son pere, est renvoyée pour la seconde fois au Roi de Garbe, qui crut l'avoir de la premiere main. 103

XVIII. Nouvelle.

Le Comte d'Angers faussement accusé se sauve en Angleterre avec ses deux enfans qui s'établissent l'un en Angleterre & l'autre en Ecosse. Le Com-

Digitized by Google

te aprés bien des tracas revient voir ses enfans *incognitò*, & les retrouve dans un état fort agreable. Ensuite il va servir le Roi de France, & le tems ayant fait connoître son innocence on le rétablit dans ses biens & dans ses dignitez. 124

XIX. Nouvelle.

Bernard gage cinq cens ducats sur la fidelité de sa femme, & les perd par la filouterie d'Ambroise. Bernard au desespoir donne ordre de massacrer sa femme, qui se sauve, vient à Alexandrie, justifie son innocence, fait punir le fourbe, & s'en retourne à Genes avec son mary, chargée de biens. 137

XX. Nouvelle.

Pagamin de Monegue enleva la femme de Richard de Quinzica, & offrit de la lui rendre à sa priere, pourvû qu'elle voulût bien se remettre avec lui. La belle le refuse, & se marie avec Pagamin aprés la mort de Richard son mary. 150

XXI. Nouvelle.

Mazet de Lamporechio contrefaisant le muet devient Jardinier d'un Monastere de filles, qui veulent toutes en être servies. 156

XXII. Nouvelle.

Un Palfrenier couche avec Teudelingue Reine de Lombardie. Le Roi le sçut, & le tondit pour le reconnoître : Le galant tond aussi ses camarades, & s'empêche par ce moyen d'être reconnu. 161

XXIII. Nouvelle.

Une Dame galante contrefaisant la devote & la

Digitized by Google

prude, se servit du ministere d'un Religieux pour faire réüssir les affaires de son amant. 165

XXIV. Nouvelle.

Dom Felix Moine de Saint Brancasse aprit à Frere Pucio le moyen de se sauver en peu de tems, & le fit cocu pendant qu'il faisoit la penitence qu'il lui avoit imposée. 173

XXV. Nouvelle.

Richard Minutolo aimoit la femme de Philippe Tighinolsi, & n'en pouvant rien obtenir, il lui fait entendre adroitement que son mari avoit un rendez-vous avec sa Maîtresse. La femme de Philippe jalouse ne manque pas de s'y trouver, & couche avec Minutolo pensant coucher avec son mari. 179

XXVI. Nouvelle.

Thedalde ne recevant plus de sa Maîtresse les faveurs accoutumées, quitte Florence de dépit, & y revient plusieurs années après en habit de Pelerin. Il trouve moyen de se racommoder avec sa Maîtresse, & sauve son mari qui étoit sur le point d'être condamné à mort pour avoir été convaincu d'avoir assassiné Thedalde. 185

XXVII. Nouvelle.

Feronde prend une poudre qui le fait dormir si long-tems qu'on l'enterre le croyant mort. Un Abbé galant de sa femme le tire du tombeau & le met en prison, lui faisant accroire qu'il est en Purgatoire. Il le ressuscite enfin & lui fait avoüer l'enfant qu'il avoit fait à sa femme. 198

Digitized by Google

XXVIII. Nouvelle.

Gillette de Narbonne guérit le Roi de France d'une fistule, & demande en recompense le Comte de Roussillon pour époux. Le Comte l'ayant épousée par pure complaisance pour le Roi, la quitte & se retire à Florence, où s'étant rendu amoureux d'une belle fille, il couche avec sa femme pensant coucher avec sa Maîtresse. La Comtesse accouche de deux garçons, & se raccommode avec son mari. 206

XXIX. Nouvelle.

Philippe renonce au monde, & pour dérober son fils aux attraits du beau Sexe, il l'éleve dans un bois dès sa plus tendre jeunesse, où l'enfant n'eut jusqu'à l'âge de dix-huit ans que des oiseaux & des bêtes pour compagnes. Cependant il ne vit pas plûtôt des Dames qu'il en fut charmé. 213

XXX. Nouvelle.

Tancrede fit étrangler l'Amant de sa fille, & lui en envoie le cœur dans une coupe d'or. Mort de la Princesse qui s'empoisonne. 216

XXXI. Nouvelle.

Un Moine fit accroire à une Dame de Venise que l'Ange Gabriel étoit amoureux d'elle, & coucha plusieurs fois avec elle sous la forme de cet Ange. Mais enfin surpris il se jetta par la fenêtre & se sauva chez un pauvre homme, qui l'exposa le lendemain à la place de S. Marc travesti en sauvage, où ayant été reconnu par les Moines de son

Digitized by Google

Ordre, il fut d'abord mis en prison. 224

XXXII. Nouvelle.

Avanture de trois sœurs & de leurs Amans. 232

XXXIII. Nouvelle.

Gerbin contre la foi des Traités donne bataille à un vaisseau de Tunis, à dessein d'enlever la fille du Roy qui y étoit. Les Barbares connoissant le dessein de Gerbin tuent la Princesse. Gerbin s'empare du vaisseau, ne fait quartier à personne; de retour eut la tête tranchée. 239

XXXIV. Nouvelle.

L'Amant d'Isabeau ayant été tué par ses freres, s'aparut à elle en songe, & lui indiqua le lieu où il étoit enterré. Isabeau ayant trouvé le corps de son Amant, lui coupa la tête, & la garda longtems dans un pot à fleurs. 243

XXXV. Nouvelle.

Gabriel & Andrée s'aimant tendrement font chacun un songe qu'ils se communiquent. Mort subite de Gabriel. Embarras d'Andrée, qui tombe entre les mains de la Justice. Violence du Podestat glorieuse à Andrée, & utile à sa justification. 247

XXXVI. Nouvelle

Mort de deux Amans qui se froterent les dents de sauge. 253

XXXVII. Nouvelle.

Jerôme contraint par ses parens de s'éloigner de sa

Maîtreſſe, & de retour la trouve mariée. Il fait enſorte de coucher avec elle, & n'en pouvant rien obtenir meurt de regret. La belle vient à ſon enterrement, & meurt ſur le corps de ſon Amant. 256

XXXVIII. Nouvelle.

Guillaume de Roſſillon tuë le galant de ſa femme, & lui en fait manger le cœur. La femme l'ayant ſçu ſe precipita d'une fenêtre, & fut enterrée avec ſon Amant. 261

XXXIX. Nouvelle.

Roger ayant bû d'une eau s'endort chez ſa Maîtreſſe : qui le croyant mort le fait porter par ſa ſervante dans une caiſſe qui étoit à la porte d'un Menuiſier. Deux Uſuriers dérobent la caiſſe, & la portent chez eux ſans appercevoir ce qui étoit dedans. Roger ſe reveille, donne l'allarme, fait crier au voleur, eſt pris, & mis entre les mains de la juſtice. Sa Maîtreſſe le tire d'affaires par le moyen de ſa ſervante, & fait condamner à l'amende ceux qui avoient dérobé la caiſſe. 264

XL. Nouvelle.

Chimon devint ſage en aimant, & enleva ſa Maîtreſſe Ephigenie. Il fut pour cela priſonnier à Rhodes, d'où Liſimaque le tira, & lui aida enſuite à reprendre Ephigenie & Caſſandre qui ſe marioient, &c. 273

XLI. Nouvelle.

Conſtance aimant Martucio Gomita, & apprenant

Digitized by Google